THÉATRE ALLEMAND.

TOME PREMIER.

THÉATRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES

PIECES DRAMATIQUES,

Tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue Allemande; précédé d'une Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'état actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public, à l'Ecole Royale Militaire.

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai & près l'Eglise des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

DISSERTATION

Sur l'Origine, les Progrès & l'Etat actuel du Théatre Allemand.

Il y a si peu de temps que les Allemands ont ce qu'on peut appeller un Théatre, qu'il n'est pas étonnant qu'aucun d'eux ne se soit encore avisé d'en écrire l'Histoire. Les secours qu'on pourroit trouver pour en composer une, sont épars dans tant d'Ouvrages différens, & seroient si difficiles à rassembler, que nous nous bornerons, pour le moment, à jetter un simple coup-d'œil sur son Origine, ses Progrès & son Etat actuel, nous réservant d'en parler plus en détail dans un

des volumes qui ſuivront celui-ci.

On peut rapporter à trois époques principales les obſervations à faire ſur le Théatre Allemand. La premiere comprend les temps anciens juſqu'en 1625, où *Opitz* parut & publia ſes TROYENNES; la ſeconde, depuis Opitz juſqu'en 1730, où *Gottſched* entreprit de réformer le Théatre Allemand & la troiſieme, depuis ce temps juſqu'à nos jours.

PREMIERE ÉPOQUE.

LES premiers Poëtes connus chez les Allemands furent les *Bardes*. Leur principale fonction étoit de tranſmettre à la poſtérité les hauts faits de leur nation, & d'exciter le courage des Germains, dans

les combats, par des chanſons guerrieres appellés *Barditus*, ou Chants des Bardes. Il eſt probable que tous leurs Poëmes n'étoient pas lyriques, & qu'ils entre-mêloient quelquefois leurs chanſons de dialogues. C'eſt le ſentiment de pluſieurs Savans, & le célebre M. *Klopſtock* en eſt ſi convaincu qu'il s'eſt eſſayé dans le même genre. Il vient de publier (*a*) une ſorte de Drame entre-mêlé de chants guerriers, intitulé *La Bataille de Hermann* (ou d'*Arminius*), que nous inſérerons dans un des volumes ſuivans.

(*a*) Il a dédié ce Poëme à l'Empereur régnant qui, pour témoigner ſa ſatisfaction à l'Auteur, lui a fait préſent d'une médaille d'or, ſur laquelle on voit la tête de ce Monarque, ceinte d'une couronne de diamans.

Charlemagne, protecteur des Lettres en général, & des Muſes Allemandes en particulier, fit recueillir toutes les Poëſies Germaniques connues de ſon temps, & les fit mettre en Allemand plus moderne, tel qu'on le parloit alors. On croit que le zele des Prêtres Chrétiens, qui avoient en horreur tout ce qui rappelloit les idées du Paganiſme, détruiſirent ce monument précieux des Annales littéraires & politiques de l'Allemagne.

M. Gottſched aſſure avoir lu dans une vieille Chronique, qu'on avoit joué devant Charlemagne une Piece écrite en langue Allemande, mais il a négligé de citer l'Auteur où il a puiſé ce fait.

Avant le dixieme ſiecle on ne découvre aucune trace qui puiſſe

faire préſumer que les Allemands ayent cultivé, ou même connu, la Poëſie dramatique juſqu'au temps de la fameuſe *Roſwitha*, Chanoineſſe de Gandersheim, qui, tandis que toute l'Europe étoit déjà plongée dans la barbarie & l'ignorance, cultivoit les Lettres au ſein de la vertu & de la piété la plus exemplaire, traduiſoit les Comédies de Térence, & compoſoit elle-même des Drames auxquels elle donnoit le nom de *Comédies*, quoique le ſujet en fût véritablement tragique. En général, comme l'obſerve l'Evêque Fontanini dans ſon Traité de l'Eloquence Italienne, il paroît qu'on n'attachoit pas alors aux termes de Comédie ou Tragédie, les mêmes idées que les Anciens y attachoient & que nous y avons atta-

chées depuis. Le Dante lui-même, dans son Traité *de vulgari éloquentia*, donne le nom de Tragédie à l'Eneïde; & quoiqu'en dise le Pere Rapin, c'est lui aussi, & non la postérité, qui a donné le nom de Comédie à son Poëme, qui est cependant dans la classe des Poëmes épiques.

La Chanoinesse de Gandersheim, dans la Préface qui est à la tête de ses Œuvres, explique le motif qui l'a portée à composer ses Comédies, & le but qu'elle s'y propose. « Il y a plusieurs Catholiques, dit-elle, qui séduits par l'agrément du style, préferent la vanité des livres Payens à l'utilité des Saintes Ecritures: il y en a d'autres qui, à la vérité, respectent la Bible & méprisent les Auteurs

Payens, mais qui cependant ne laiſſent pas de lire aſſidûment Térence, & qui ne croyant être ſenſibles qu'aux charmes de l'expreſſion, ſouillent leur imagination par la connoiſſance des choſes obſcenes. J'ai donc cru pouvoir imiter un Auteur que tant de gens liſent avec plaiſir, & j'ai tâché, autant que les bornes de mon génie ont pu me le permettre, de célébrer la chaſteté louable des Vierges ſaintes, de la même maniere qu'on a coutume de produire aux yeux du Public le déréglement des femmes libertines ». Ce dernier paſſage ſemble prouver que la Scene allemande étoit déjà en vigueur du temps de Roſwitha; mais il n'en reſte aucun monument. Les Comédies qui nous ſont reſtées de la

Chanoineſſe, ſont au nombre de ſix : *Gallicanus*, *Dulcitius*, *Kallimachus*, *Abraham Hermite*, *Paphnutius*, & *la Foi*, *la Charité & l'Eſpérance*, trois Vierges qui ont pour mere commune *la Sapience*, ou la Sageſſe.

Gallicanus eſt en deux Actes. Le court extrait que nous en allons donner, ſuffira pour faire connoître l'eſprit de ce temps-là.

Gallicanus, Général de Conſtantin, devient amoureux de la Princeſſe Conſtance. L'Empereur ordonne à ſon Général d'aller combattre les Scythes, & lui promet les plus grandes récompenſes : celui-ci ne demande, pour prix de ſes ſervices, que la main de la belle Conſtance. L'Empereur, étonné qu'un Payen prétende à la main de

ſa fille, conſulte les Grands de l'Empire, & d'après leur conſeil il accorde la Princeſſe au Général, en ſe réſervant le droit de l'en inſtruire le premier, & de la préparer à cet événement. Conſtance déclare net qu'elle ne ſe mariera pas, & qu'elle eſt réſolue de garder le célibat toute ſa vie. Son pere lui repréſente qu'elle l'expoſe à perdre le meilleur Général de ſon Empire. La Princeſſe lui propoſe de la promettre à Gallicanus, à condition qu'il reviendra vainqueur des Scythes; elle exige auſſi qu'on laiſſe auprès d'elle deux filles qu'avoit Gallicanus, & elle arrange les choſes de façon que deux de ſes Chambellans, l'un nommé Paul & l'autre Jean, ſuivront le Général à l'armée, où elle ſe promet

bien qu'ils le convertiront. Le pere approuve les vues de sa fille, & tout se fait selon son bon plaisir. Elle ne manque pas de convertir les filles du Génétal Payen, & d'en faire deux Religieuses. Cependant Gallicanus marche à l'ennemi, livre bataille, est défait & mis en fuite; mais un ange lui apparoît, le ramene au combat, & lui fait remporter une victoire complette. Le vainqueur ne croit pouvoir mieux marquer sa reconnoissance à l'ange qu'en se faisant baptiser & en faisant vœu de chasteté. C'est lui-même qui à la fin du premier Acte vient faire un beau récit à l'Empereur. On ne sait ce que devient la Princesse, ni comment elle a pris le vœu de son Amant.

Dans le second Acte ce n'est

plus Conftantin qui regne ; c'eft Julien, qu'on ne manque pas, comme nous faifons encore aujourd'hui, d'appeller l'Apoftat. Il exile Gallicanus, qui meurt enfin comme un Martyr. Les Chambellans Paul & Jean font affaffinés, on ne fait par qui ; mais le Diable faifit le fils du meurtrier, & le force de déclarer le crime de fon pere, & de raconter en détail les fentimens de piété que les deux faints Martyrs ont fait éclater à leur mort. Le fils & le pere fe convertiffent, & la Piece finit par la cérémonie de leur Baptême.

Les cinq autres Comédies qui ne font que d'un Acte chacune, font à peu près dans le même goût. Il eft étonnant qu'une femme qui aimoit les Anciens, & qui les tra-

duifoit, les ait fi mal imités, & fe foit fi peu doutée des regles que prefcrit la vraifemblance. La fuperftition & la ftupidité entroient comme des torrens par-tout où il y avoit des hommes réunis.

Ces Pieces ne font point écrites en Allemand, mais en fort mauvais Latin; nous n'en avons fait mention que parce qu'il paroît qu'elles firent naître en Allemagne, le goût de la poëfie dramatique.

L'Allemagne, dans le treizieme fiecle, avoit bien fes *Minnefænger* ou Chantres d'Amour, comme la France avoit fes *Troubadours;* mais dans leurs poëfies qui font parvenues jufqu'à nous, on ne trouve rien qui foit relatif au Théatre. L'Hiftoire ne fournit rien non plus qui puiffe faire conjecturer qu'ils

ſe ſoient occupés de la poëſie dramatique. Mais le commencement du quatorzieme ſiecle offre un événement qui prouve inconteſtablement qu'alors les Allemands avoient des repréſentations théatrales. Voici le fait tel qu'il eſt rapporté par pluſieurs Auteurs contemporains (*a*).

« Frédéric, ſurnommé *le Mordu*, Markgrave de Miſnie & Landgrave de Thuringe, étoit enfin parvenu à rendre la paix à ſes Etats déſolés par une longue guerre. Ses Sujets, dans les villages comme dans les villes, chercherent, par

(*a*) *Chronicon Sampetrinum Erfurtenſe; Erphurdianus antiquitatum Variloquus; Chronique de Thuringe par* Urſin; *Chronique de Thuringe par* Jean Rothe. Voyez-les dans *Menkenii Scriptores rerum Germanicarum, tom.* 2 & 3.

les divertiſſemens qu'ils ſe procuroient, à ſe conſoler des calamités paſſées. Les Eccléſiaſtiques de la ville d'Eiſenach y repréſenterent publiquement, l'an 1322, quinze jours après Pâques, *dans un joli Jeu*, les dix Vierges dont il eſt fait mention dans l'Evangile. Le Markgrave lui-même aſſiſta à la repréſentation. Ce Prince voyant que les cinq Vierges folles, malgré leurs pleurs & leur repentir, alloient être exclues à jamais du ſéjour des bienheureux, & que la Sainte Vierge & tous les Saints s'employoient en vain pour obtenir leur grâce, il en fut tellement indigné qu'il s'écria avec emportement: *Qu'eſt-ce donc que la croyance des Chrétiens, ſi Dieu n'a aucun égard à notre repentir & à l'inter-*

cession de Marie & de ses Saints? On entreprit inutilement de le calmer & d'éclaircir ses doutes; il sortit du lieu de la représentation dans une grande colere qui ne se dissipa qu'au bout de cinq jours. Cependant les transports auxquels il s'étoit livré, avoient été si violens, qu'il en eut une attaque d'apoplexie qui le retint au lit pendant trois ans, & dont il mourut dans la cinquante-cinquieme année de son âge. Il fut enterré à l'Eglise de Sainte Catherine, dans la chapelle de Saint Jean ».

Quoique l'Histoire ne dise pas en quelle langue cette Piece étoit écrite, il est très-naturel de croire qu'elle étoit en Allemand, puisqu'elle étoit destinée à l'amusement de toute une ville dans une es-

pece d'occaſion ſolemnelle. Quand M. Gottſched, dans ſon Catalogue, ſoutient que les Pieces de Roſwitha, toutes compoſées en latin, langue qui n'étoit alors connue que dans les Couvens, n'ont pu influer en rien ſur les productions des ſiecles ſuivans, & que la Comédie s'eſt introduite chez les Allemands à-peu-près comme elle s'étoit introduite chez les Grecs du temps de Theſpis, on voit viſiblement qu'il ſaute du dixieme ſiecle au quinzieme, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit paſſé à Eiſenach en 1322. Si ce fait lui eût été connu, il auroit ſenti que la Comédie qu'exécuterent les Prêtres de cette ville, n'étoit, par le ſujet même qui y étoit traité, qu'une imitation de celles de la Chanoineſſe qui, de

ſon aveu même, avoit puiſé dans Térence l'idée de la Comédie.

Jettons maintenant un coup-d'œil ſur les productions Allemandes du quinzieme ſiecle dans le genre dramatique.

Les jeunes gens autrefois étoient dans l'uſage de ſe déguiſer pendant le Carnaval, & d'aller par troupes dans les meilleures maiſons de la Ville, où ils récitoient des Dialogues relatifs aux différens perſonnages qu'ils faiſoient. Ces Dialogues, dans leur origine, étoient vraiſemblablement aſſez ſimples, & n'étoient peut être que des impromptus; mais la bonne réception qu'on fit aux interlocuteurs leur donna de l'émulation, les porta à les compoſer avec plus de ſoin, à y mettre plus d'action, à leur

donner une certaine étendue ; & à les apprendre par cœur. Bientôt ils devinrent une imitation des actions humaines ; on y louoit les bonnes, on y blâmoit les mauvaises : mais la satyre dont on les assaisonnoit, n'étoit pas fort délicate, & ne respectoit pas beaucoup les mœurs. Ces représentations étoient connues sous le nom de *Jeux de Carnaval*, & quoiqu'on ne puisse pas fixer précisément le temps où elles commencerent à avoir lieu, leur origine est nécessairement antérieure au quinzieme siecle, puisque dans celles qui furent faites vers le milieu de ce siecle, il en est parlé comme d'un usage fort ancien.

Les Jeux de Carnaval les plus anciens qu'on connoisse, & qui se

ſont conſervés juſqu'à nos jours, furent compoſés à Nuremberg par un certain *Jean Roſenblut*, dont on ne ſait d'autres particularités, ſi ce n'eſt qu'il a fait d'autres Poëſies qui ne valent pas mieux que ſes Pieces dramatiques, qui ſont au nombre de ſix. La premiere eſt intitulée *Jeu de Carnaval;* la ſeconde, *les ſept Maîtres;* la troiſieme, *le Turc:* on y parle de la priſe de Conſtantinople comme d'un événement récemment arrivé; la quatrieme a pour titre *le Payſan & le Bouc;* dans la cinquieme il s'agit de *trois perſonnes qui ſe ſont ſauvées dans une maiſon;* & la ſixieme eſt à-peu-près le *Tableau de la vie de deux perſonnes mariées.* Une courte analyſe que nous allons donner de la premiere & de la troi-

ſieme, fera mieux connoître la nature de ces Drames que tout ce que nous en pourrions dire, & mettra les François en état de juger de la reſſemblance & de la différence qui étoient entre ces Jeux & les *Myſteres.*

Un Héraut paroît d'abord pour expoſer le ſujet de la Piece, & ne manque pas de revenir à la fin remercier les Spectateurs de l'attention qu'ils ont bien voulu prêter. Voici comment il s'explique au commencement de la Piece.

«Faites ſilence, & prêtez l'oreille à ce que je vais vous annoncer. Notre Seigneur, l'Evêque de Bamberg, a entrepris une choſe nouvelle. Pluſieurs Dames ſages ſont venues ſe plaindre à lui que leurs maris portoient ailleurs le tribut

qu'ils leur devoient. Elles l'ont ſupplié de remédier à cet abus & de mettre fin à l'injuſtice des hommes. C'eſt pour demander à ces adulteres comment ils comptent expier leur crime, que nous ſommes venus. Anciennement on les auroit lapidés: cependant nous ſommes chargés d'examiner de qui procede la faute, & de voir de quoi on accuſe les bonnes femmes ».

L' Official.

Meſſieurs, que celui que je vais nommer paroiſſe, & qu'il réponde à l'accuſation intentée contre lui. Les deux Parties ouies, on ſaura punir le coupable.

Hermann Sonnenglanz,
Dieterich Seidenſchwanz,
Everard Blumenthal,
Venez vous juſtifier devant l'Official.

Hermann Sonnenglanz.

Monſieur l'Official, faites bien attention, je vous prie, à ce que je vais dire. L'épouſe qu'on m'a donnée eſt jeune, elle n'eſt pas même tout-à-fait formée; je n'ai fait que me conformer aux prieres de ſa mere, qui me dit à l'oreille le jour de ma noce, qu'il falloit ménager ſa fille juſqu'à ce qu'elle fût plus avancée en âge, &c.

La jeune Femme.

Mon cher Monſieur, daignez m'écouter à mon tour: je vous dirai la pure vérité, &c.

On peut juger de la décence des raiſons de la jeune femme par la juſtification du mari. Nous nous arrêterons-là, & peut-être en avons

nous trop dit. Ce qui faisoit les délices de la bonne compagnie de ces temps-là, seroit à peine digne des Boulevards aujourd'hui. Le second & le troisieme défendeur & leurs femmes s'attaquent & se défendent sur le ton des premiers; l'Official parle à son tour; on réplique de part & d'autre; enfin l'Official prononce, & le Héraut finit par l'Epilogue suivant:

« Monsieur notre hôte, ayez soin de nous faire bonne chere; & en cas que ce que nous avons dit vous paroisse un peu libre, tâchez de le prendre en bonne part, & faites attention que tous ceux qui se sont assemblés ici, n'y sont venus que pour rire & pour badiner. Il est permis d'être fou au Carnaval, & vous savez bien qu'on

eſt plus gai le Mardi-Gras que le Vendredi-Saint. Si quelqu'un, ſoit homme ſoit femme, ne veut pas croire ce que je dis, je vais l'inſcrire ſur mon catalogue des fous ».

Le Jeu du Turc.

Un Héraut vient avertir que le Grand Seigneur a conquis la Grece; qu'il eſt arrivé en Allemagne, & qu'il amene ſon Conſeil avec lui pour terminer toutes les querelles des Chrétiens. « Le Payſan ni le Marchand, dit-il, ne trouvent de ſécurité ni de paix nulle part; ils éprouvent nuit & jour, ſur terre & ſur mer, toutes ſortes d'opreſſions & d'injuſtices : choſe honteuſe à la Nobleſſe, qui n'a ni le courage ni la volonté de s'oppoſer à de pareilles violences. Si on

pendoit

pendoit tous les voleurs aux arbres qui bordent les grands chemins, ils n'auroient garde de piller les voyageurs. Puiſqu'on parvient à prendre une bête féroce dans les forêts, il y auroit bien moyen, ſans doute, d'attraper auſſi les brigands. Enfin, le grand Seigneur trouve les choſes dans un ſi mauvais état qu'il veut y remédier; ſon intention eſt de rétablir la paix & la tranquillité dans tous les pays: ainſi ceux qui voudront en profiter, n'ont qu'à approcher ».

Paroît enſuite un habitant de Nuremberg, qui dit au Turc: « Parle donc, Grand Turc: comment as-tu pu te flatter de duper les gens de bien? &c ». Le Turc lui répond: « Le Sultan mon Maître eſt riche & puiſſant; ſa

piété envers son Dieu lui a attiré les bénédictions du Ciel : aussi jusqu'ici a-t-il réussi dans toutes ses entreprises. L'Empire de Trébisonde, que nulle Puissance n'avoit pu ébranler, vient de se soumettre à lui ainsi que le Royaume de Barbarie, &c ». Le Nurembergois réplique : « Ecoute, grand Turc, tu manqueras certainement ton coup en Allemagne, tu peux détaler au plutôt : on ne souffrira pas que des Payens viennent se nicher dans la Chrétienté, c'est de quoi veuille nous préserver notre Dieu, ce Dieu qui a précipité le tien du haut des cieux, &c ». Là dessus le Turc adresse la parole à son Empereur qu'il invite à mépriser généreusement ces propos injurieux.

Le Sultan prend enfin la parole

& proteste qu'il n'est pas venu pour nuire à personne, mais seulement pour mettre fin aux désordres qui désolent les Chrétiens. « La lecture des livres, leur dit-il, nous a appris que quand le riche opprimera le pauvre, quand l'homme d'esprit escroquera le bien de l'homme simple, quand celui qui est rassasié refusera de nourrir celui qui a faim, quand les Savans & les Docteurs donneront de mauvais exemples aux Laïques, quand le pere se plaindra de son fils, & quand le Seigneur ne protégera pas son Paysan, c'est alors que commenceront les malheurs des Chrétiens ». Ensuite il continue d'analyser les vices des Chrétiens, dont il compte neuf principaux : l'orgueil, l'usure, l'adultere, le parjure, l'apostasie,

la corruption des Juges, la ſimonie, les nouveaux droits impoſés ſur les peuples, & le mépris auſſi abſurde qu'injuſte dont on accable les gens de baſſe condition. « Tout cela déplait à Dieu, dit-il, & je ſuis venu pour y mettre ordre ».

Arrive un Envoyé du Pape, qui dit au Grand Seigneur qu'il eſt chargé de la part du Saint Pere de lui dire toutes ſortes d'injures: il s'en acquite à merveille. L'Empereur Turc répond ſur le même ton, & finit par obſerver que les Chrétiens ont des Prêtres orgueilleux & lâches qui aiment bien à monter des chevaux ſuperbement enharnachés, mais qui ſe ſoucient peu de combattre pour la foi.

Arrive enſuite un Envoyé de l'Empereur, qui en termes très-durs

& très-grossiers, menace le Sultan de le faire mettre en prison & de le châtier : celui-ci n'est guere plus honnête dans sa réponse, & finit par assurer que si l'Empereur veut user de violence, il trouvera à qui parler.

A cet Envoyé succede celui du Rhin, qui annonce qu'il vient de la part de tous les Electeurs rassemblés sur le Rhin, pour avertir le Sultan qu'ils ne souffriront pas qu'il reste maître de Constantinople ; que c'est très-mal fait de sa part d'avoir pris cette ville & d'y avoir tué tant d'honnêtes gens. Le Sultan charge l'Envoyé de dire de sa part à tous les Princes Allemands, que les Payens les détestent à cause de leur intempérance, & que pour fournir à la bonne chere

qu'ils font, leurs ſujets ſont obligés de s'excéder de travail, &c.

Paroît enfin le Bourguemaître de Nuremberg, qui qualifiant le Sultan de Très-Haut Roi & de Suprême Empereur, de Prince Souverain des Turcs & de tous les Payens, tenant la premiere place après ſon Dieu Mahomet, l'avertit poliment que le ſauf-conduit que lui ont accordé Meſſieurs de Nuremberg va expirer, & le prie de s'arranger en conſéquence pour quitter la ville avant les vêpres. Le Sultan ne néglige pas cet avis, il baiſſe le ton pour empêcher d'être maltraité, remercie la ville de la ſûreté qu'elle lui a accordée, aſſure les Nurembergeois que ceux d'entr'eux qui voudront

venir en Turquie y seront favorablement reçus, & puis il se retire.

Pour conclusion le Héraut revient sur la Scene, adresse la parole à l'Hôte, & lui fait un compliment mêlé de traits satyriques & de quelques polissonneries.

Il paroît que les Allemands goûtoient fort ces farces, puisque dans les temps suivans on en vit éclore un nombre prodigieux, dont une grande partie a été imprimée, & s'est conservée jusqu'à nos jours. Le seul Jean Saxe, en Allemand *Hanns Sachs*, Cordonnier à Nuremberg, en composa, depuis l'an 1518 jusqu'à 1563, soixante-cinq. Il eut pour successeur dans ce genre Jacques Ayrer, Notaire & Procureur à Nuremberg, qui en fit trente-six, toutes antérieures au dix-sep-

tieme ſiecle, dont le commencement ſemble être l'époque où les Jeux de Carnaval ont ceſſé d'être en vogue. On n'en trouve aucun qui ait été fait depuis l'an 1600, du moins les farces qu'on continua de donner au Public n'eurent plus le titre de Jeux de Carnaval; on lui ſubſtitua celui de Jeux plaiſans, Jeux bouffons, &c. Il eſt vrai que M. Gottſched, dans ſon Catalogue, fait mention d'une Piece de 1610 ſous le titre de *Pieux Jeu de Carnaval du chaſte Joſeph;* mais ce titre même déſigne une Piece ſérieuſe; d'ailleurs il eſt fort incertain que la date de l'impreſſion ſoit auſſi celle de la compoſition.

Laiſſons les farces, & voyons quels furent les commencemens de

la véritable Poëſie théatrale en Allemagne.

Les Allemands ſe ſont familiariſés de bonne heure avec les anciens Auteurs dramatiques, puiſque M. Gottſched nous apprend qu'on conſerve à la Bibliotheque du College de Zwickau des extraits de deux Comédies de Térence faits vers la fin du quinzieme ſiecle, & deſtinés à être repréſentés par les écoliers de ce College. Dans le même temps, en 1486, parut une traduction de l'Eunuque imprimée à Ulm, & bientôt après, en 1499, une traduction de tout Térence, ornée d'un frontiſpice qui repréſente une ſalle de Théatre avec des Acteurs & des Spectateurs, telle qu'elle devoit être ſuivant l'idée qu'en avoit le Traducteur: il y a

auſſi à la tête de chaque Comédie une eſtampe où ſont figurés tous les perſonnages de la Piece, avec des étiquettes qui contiennent leurs noms. Dans l'Andrienne on voit même l'Iſle d'Andros, un vaiſſeau en mer, Phania qui lutte contre les flots, & juſqu'au lit où accouche Philomene. Outre cela chaque Scene eſt accompagnée d'une petite gravure, où les Acteurs paroiſſent habillés à la mode du pays du Traducteur. Nous ne rapportons ces détails, peu intéreſſans par eux-mêmes, que pour faire obſerver le goût de ces temps-là.

La premiere Comédie de Plaute traduite en Allemand, eſt l'Aularia, imprimée à Magdebourg en 1535, & la premiere Piece tra-

duite du Grec eſt Iphigénie en Aulide d'Euripide, à laquelle il plut au Traducteur de donner le nom de *Comœdio-Tragœdia;* on ne ſait pas pourquoi (*a*). Elle fut imprimée en 1584.

Ces traductions & la lecture des Poëtes Grecs & Latins firent naître aux Allemands l'idée de faire auſſi des Comédies & des Tragédies, mais ſans les rendre attentifs aux regles de l'art. En effet, le ſeizieme ſiecle abonde en productions Allemandes, décorées du nom de Comédies & de Tragédies, mais monſtrueuſes pour la plupart, & plus bizarres les unes que les autres. Il y en a fort peu qui méritent que nous en parlions

(*a*) Voyez ſur cette dénomination en général, *la Dramaturgie de M. Leſſing*, Part. I. pag.

ici; auſſi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui peuvent faire connoître les progrès de l'art, ou qui ſe diſtinguent par leur ſingularité. Du nombre de celles-ci ſont les ſuivantes : *Jéſus le vrai Meſſie*, Comédie en un Acte. Quel ſujet pour une Comédie! Nous obſerverons, à l'occaſion de cette Piece, qu'un grand nombre de celles que firent les Allemands dans ce ſiecle, tirent leur ſujet de la Religion, & que dès le commencement du grand ſchiſme qui a déſolé l'Egliſe, les Luthériens eurent recours au Théatre pour fortifier leur parti. C'eſt ce qui donna lieu, entr'autres, à la Comédie qui a pour titre *Le nouvel Ane Allemand de Balaam*, ou *la belle Germanie changée par ſorcellerie en Aneſſe Papale, mais*

rendue à ſon légitime Cavalier par la vertu de l'eau qui coule de la Montagne blanche ; au *Poſtillon Calviniſte*, & au *Chevalier Chrétien d'Eiſleben, jolie Comédie ſpirituelle où l'on trouve l'Hiſtoire de Luther & celle de ſes deux plus grands ennemis le Pape & Calvin ; à Eiſleben 1623.* Voici le ſujet de cette Piece. Certain Roi nommé Immanuel a trois fils, Pſeudopierre, Martin & Jean. L'aîné va voyager en Italie, le ſecond à Eiſleben, le troiſieme en Suiſſe. Pendant leur abſence, le pere meurt après avoir fait un teſtament dans lequel il leur preſcrit la maniere dont il veut qu'ils gouverneut leurs ſujets. Mais l'aîné de retour s'empare ſeul du Trône, contre la volonté expreſſe du Teſtateur, traite ſes ſujets

avec la derniere cruauté, & ne veut pas entendre parler du teſtament de ſon pere. Son frere Martin revient, & voyant les violences qu'exerçoit ſon frere, il lui fit des repréſentations que Pſeudopierre ne daigne pas écoûter. Tandis qu'ils ſont à diſputer, le cadet arrive de la Suiſſe, &, en jeune homme vif & étourdi, il rejette le teſtament, ou l'explique d'une maniere étrange. Les choſes ne pouvant ſe concilier ainſi, il imagine de déterrer le corps de leur défunt pere, le met en but, & propoſe à ſes freres d'y tirer tous trois, à condition que celui d'entr'eux qui frapperoit le plus près du cœur, deviendroit ſeul poſſeſſeur de tout le Royaume. Pſeudopierre accepte la propoſition; mais Martin, qui reſpecte ſon pere mort,

s'y oppose, & la querelle s'échauffe plus que jamais. Martin, pour s'être si généreusement opposé à l'attentat de ses freres, devient un objet d'horreur pour eux, & en est cruellement persécuté. Mais la justice divine fait apparoître aux trois freres leur défunt pere, qui fait essuyer des tourmens terribles à l'aîné & au cadet, & qui récompense Martin de sa piété filiale, en lui mettant la couronne sur sa tête. Swift, comme l'observe M. Gottsched, auroit-il pris là l'idée de son Conte du tonneau ?

Les Catholiques Allemands n'ont commencé que fort tard à mettre les disputes théologiques sur la Scene. La premiere Piece qu'ils ont publiée dans ce genre, est de 1671; elle a pour titre *Jolie Co-*

médie de la vraie ancienne Eglise Catholique & Apostolique, où les différens personnages qui y paroissent discutent toutes les controverses agitées aujourd'hui entre les Catholiques Romains, les Luthériens, les Zuingliens, les Calvinistes, les Anabaptistes, &c. Ouvrage très-utile & très-agréable à tout vrai Chrétien Catholique. Romanopoli. Les personnages sont : *Coridon*, *Menalcas*, *Mélibeë*, Anabaptiste, *Thestile*, sa femme, *Luther*, *Brentius*, *Zuingle*, *Carolstad*, *François*, Moine, *Brigitte*, Religieuse, *Satan*, le Pape *Pie IV*, le Cardinal *Campegio*, *Hozius*, Evêque, *Jésus-Christ*, *Saint Paul*, *Saint Pierre.*

Nous ne trouvons pas que les Calvinistes ayent eu recours aux mêmes armes pour combattre leurs

adverſaires : modération qu'on doit attribuer, ſans doute, au principe commun à la plupart de leurs Théologiens, qui leur fait regarder comme contraire à la dignité du Chriſtianiſme toute repréſentation théatrale, quand même elle auroit pour objet l'édification des fideles. Ils portent l'auſtérité à cet égard juſqu'à regarder comme impies, ou du moins comme indécens, les Concerts ſpirituels.

Les amours de Mélibée & du Chevalier Calliſte, Tragédie en dix-neuf Actes, par Sigiſm. Grimm, Docteur. *Augſbourg, 1520.* Cette Piece eſt traduite de l'Eſpagnol, d'un Auteur inconnu. Cent ans après, l'original, intitulé *Céleſtine*, fut traduite en Latin par Gaſpar Barthius, ſous le titre de *Porno-*

boscodidascalus, ou *Tableau des miseres que s'attirent les jeunes gens par le libertinage*, *&c.* Le Traducteur Latin qualifie cette Piece de divine; il dit que les Grecs ni les Romains n'ont rien qui lui soit comparable, & il observe *que tout ce que les François avoient alors écrit de bon, étoit puisé dans les Auteurs Espagnols.* Il paroît cependant que l'Auteur de ce Drame monstrueux n'avoit pas plus l'idée des regles du Théatre que son Traducteur Allemand.

Les Enfans inégaux d'Eve, Comédie en cinq Actes, par Hanns Sachs, 1553. Nous avons déjà remarqué, que ce célebre cordonnier de Nuremberg avoit composé soixante-cinq Jeux de Carnaval; on a aussi de lui soixante & seize Comédies,

cinquante-neuf Tragédies, & tout ce qui est sorti de sa fertile plume a fourni de quoi remplir cinq gros volumes in-folio. Aussi son nom a-t-il passé en proverbe chez les Allemands, qui, pour désigner un mauvais Poëte, disent, c'est un Hanns Saxe. Il n'en est pas moins surprenant qu'un homme de son métier, & destitué de toutes connoissances littéraires, ait pu tirer de son propre fond ce qu'il a écrit. Au milieu des choses plattes & triviales dont fourmillent ses Ouvrages, on trouve quelquefois des tournures qui plaisent, & des pensées qui étonnent. Il est sur-tout difficile de concevoir comment, sans posséder les langues savantes, il a pu choisir des sujets tirés des Auteurs Grecs & Latins, dans un

temps où ils n'étoient pas encore traduits en Allemand. Revenons à la Comédie des Enfans d'Eve.

Dans cette Piece, une des plus bifarres qu'on puiffe imaginer, Dieu le pere vient pour s'affurer par lui-même des progrès que les enfans d'Adam ont faits dans la Religion. Il les examine fur le Catéchifme, & ce qu'on auroit peine à deviner, fur le Catéchifme de Luther. Abel & quelques-uns de fes freres fe tirent très-bien d'affaire, & répondent on ne peut pas mieux. Caïn, au contraire, & ceux de fes freres qui ne valent pas mieux que lui, répondent on ne peut pas plus mal, & ennuyés de l'examen, ils s'en vont. Quand Eve demande à Abel où eft fon frere, celui-ci répond qu'il court & fe bat avec des polif-

ſons dans la rue. Au reſte, les fils d'Adam ſont au nombre de dix; il n'y eſt pas queſtion des filles.

Parmi les Pieces de cette époque qui méritent quelqu'attention par une ſorte de régularité, nous nous arrêterons un moment ſur celle qui a pour titre *La chaſte Suſanne, Drame ſpirituel en cinq Actes, par* Paul Rebhun, Curé d'Œlſnitz, & Sur-Intendant des Egliſes du Bailliage de Vogtſberg; *Zwickau*, 1536, réimprimé en 1544. Non-ſeulement chaque Acte y eſt bien diviſé en Scenes aſſez bien liées, ce qui ne ſe trouve guere dans les Pieces de ce temps; mais l'Auteur, attentif à la quantité proſodique, s'eſt aſſujetti dans chaque Scene à une meſure différente, en ſorte que les unes ſont en vers

de trois pieds, d'autres de quatre; d'autres de cinq, &c. & que les vers font tantôt ïambiques & tantôt trochaïques. Ce qui eft encore plus remarquable dans cette Piece, c'eft que le Poëte y a fait ufage des Chœurs. Il y en a quatre, compofés chacun de plufieurs couplets ou ftrophes, mis en mufique, & faits pour infpirer aux fpectateurs des fentimens convenables au fujet. Quoique cette Piece foit très-imparfaite à plufieurs égards, on voit que l'Auteur qui, comme Luther, fe piquoit d'écrire plus purement & plus élégamment qu'on ne faifoit alors, étoit nourri de la lecture des Anciens, & avoit raifonné les regles de leur Théatre. Nous obferverons qu'avant cette Piece les Allemands faifoient leurs vers

de huit à neuf ſyllabes, ou de dix à onze, ſans faire attention ni aux longues ni aux breves; ils comptoient ſimplement les ſyllabes, comme font aujourd'hui les Poëtes François. On croit communément que c'eſt *Opitz* qui le premier a eu égard à la céſure & aux longues & breves; c'eſt une erreur; *Rebhun* a eu ſoin d'indiquer à la tête de chaque Scene le mètre qu'il y a obſervé.

Avant de paſſer à l'autre Epoque, nous dirons un mot de certaines Pieces d'un genre particulier, qui datent de celle-ci & qui ſont intitulées *Drames chantans*. Jacques Ayrer, déjà cité à l'occaſion des Jeux du Carnaval, compoſa pluſieurs de ces drames, dont neuf ſe ſont conſervés. Entre autres

Saint François déguisé & la jeune Veuve de Venise; les trois méchantes Femmes que ni Dieu ni leurs maris n'ont pu contenter, &c. M. Gottſçhed regarde ces drames chantans comme les précurseurs de l'Opéra Italien. La différence qu'il y a, c'eſt que dans ces drames Allemands tout ſe chante ſur le même air, qu'il n'y a point de machines, & qu'en général le ſujet, ainſi que le langage, y eſt bas & populaire.

SECONDE ÉPOQUE.

MARTIN OPITZ de Boberfeld, appellé à juſte titre le pere de la poëſie Allemande, peut être auſſi regardé comme celui de la poëſie

poëſie dramatique en particulier. Les Pieces qui lui ont mérité ce titre, ſont *les Troyennes*, traduites du Latin de Séneque, 1625; *Daphné*, Opéra tiré de l'Italien, 1627; *Judith*, autre Opéra imité de l'Italien, 1633, & *Antigone*, Tragédie, traduite du Grec de Sophocle, 1636. Toutes ces Pieces ont le mérite d'être aſſez régulieres, & ſont beaucoup mieux écrites que tout ce qui avoit paru juſqu'à lui. Il entreprit en Allemagne ce que Corneille, quelques années après, eut la gloire d'exécuter en France. Il ouvrit la carriere & montra à ſes Concitoyens la route qu'ils devoient tenir pour atteindre à la réputation des Anciens. Mais les efforts de ces deux grands hommes, également célebres dans

les Annales de leur Nation, eurent des ſuccès bien différens: Corneille excita des génies qui, en égalant & quelquefois en ſurpaſſant leur modele, rendirent la Scene Françoiſe digne émule de celle d'Athenes, au lieu qu'Opitz ne fut imité que foiblement. Ses ſucceſſeurs ſubſtituerent l'eſprit au ſentiment, le faux brillant au ſublime, & inonderent le Théatre Allemand de Pieces plus inſupportables encore que les farces inſipides & les Drames pédanteſques qui parurent en même-temps. Le goût que les Allemands prirent aux Ouvrages de *Marino* & d'autres poëtes Italiens de la même trempe, les détourna du vrai chemin preſque auſſi-tôt qu'il leur avoit été frayé. Ce goût ſi oppoſé à la ſimplicité de la nature ſe fait déjà ſentir

dans les Pieces d'*André Gryphius*; il fut porté à l'excès par *Daniel Caspar de Lohenstein*, qui en infecta presque toute l'Allemagne.

On a de Gryphius : *Arminius*, Tragédie, 1650. *Cardénio & Célinde*, Tragédie, bourgeoise, 1650. *Catherine de Géorgie*, Tragédie, 1657. *Sainte Félicité*, ou *la Mere constante*, Tragédie, traduite du Latin de Nicolas Causin, 1657. *La mort du Jurisconsule Emilius Paulus Papinianus*, Tragédie, 1659. *Charles Stuard*, Tragédie, 1663. *La Nourrice*, Comédie, traduite de l'Italien de Girolamo Razzi, 1663. *Absurda comica*, ou *le sieur Pierre Squenz*, Comédie, 1663. *Le Berger extravagant*, Comédie, traduite du François de Jean de la Lande, 1663. *Horribilicribrifax*, ou *l'Of-*

ficier fanfaron, Comédie 1665. *Piaftus*, Opéra; *Majuma*, Opéra; *les fept Freres*, ou *les Gibéonites*, Tragédie, traduite du Hollandois de Vondel. On ignore en quelle année ces trois dernieres Pieces parurent pour la premiere fois.

Nous avons cinq Tragédies de Lohenftein: *Epicharis*, 1665. *Agrippine*, 1665. *Ibrahim*, 1673. *Sophonifbe*, 1682, & *Cléopâtre*, de 1682 auffi. Quoique ces Pieces foient pleines de défauts monftrueux, tout n'y eft pas méprifable, & nous nous réfervons d'en faire connoître les beautés effencielles.

Ces deux hommes ne manquoient ni de talens ni de génie, & ils auroient illuftré la Scene Allemande, s'ils n'avoient pas été entraîné par le mauvais goût de leur fiecle.

Parmi les Poëtes dramatiques qui prirent Lohenſtein pour modele, *Jean Chriſtian Hallmann* fut un des plus célebres. Il nous reſte de lui neuf Pieces qui ſe ſont ſoutenues long-temps ſur le Théatre Allemand: *La Vertu triomphante*, ou *la fidele Uranie*, Comédie, 1667. *Mariamne*, Tragédie, 1670. *L'Amour ingénieux*, ou *l'heureux Adonis & Roſibelle*, Paſtorale, 1673. *L'Amour céleſte*, ou *la conſtante Sophie*, Tragédie, 1673. *Le Théatre de la Fortune*, ou *l'invincible Adélaïde*, Tragédie, 1673. *L'Innocence mourante*, ou *Catherine*, *Reine d'Angleterre*, Opéra, 1673. *La Tendreſſe paternelle*, ou *Antiochus mourant d'amour*, Tragédie, 1673. *La Vengeance divine*, ou *Théodoric*

de Vérone, Tragédie, 1673. *La Vengeance rusée*, ou *le brave Héraclius*, Tragédie, 1673.

Tandis que Lohenstein & ses imitateurs se rendoient inintelligibles à force de vouloir être sublimes, il s'éleva pour ainsi dire une nouvelle secte de Poëtes dramatiques en Allemagne, qui voulant éviter l'enflure ridicule du ton de Lohenstein, donna dans le bas & dans le trivial. *Chrêtien Weisse*, qui, depuis 1677, composa plusieurs Tragédies & Comédies qui contrastoient parfaitement avec celles de Lohenstein, fut comme le créateur de ce nouveau genre. Il étoit Recteur du College de Zittau, & il ne manqua pas de faire jouer ses Pieces par les Ecoliers de son College : elles le furent

bientôt ſur le Théatre de tous les principaux Colleges d'Allemagne. On auroit dit que c'étoit une conſpiration à qui trouveroit les moyens les plus ſûrs de corrompre de bonne heure le goût de toute la Nation. Faut-il s'étonner après cela que la raiſon, trouvant de toute part en Allemagne tant d'obſtacles à ſurmonter, y ait fait des progrès ſi lents dans cette partie comme dans toutes les autres?

Pour mettre le comble à l'extravagance de ces temps-là, on imagina de mêler le Tragique avec le Comique. On faiſoit paroître Arlequin dans les Tragédies, où il faiſoit le rôle de Confident, quelquefois celui d'un grave perſonnage, & même il étoit ſouvent le Héros de la Piece. Les Comédiens don-

nerent à ces bouffonneries grossieres le nom de *grands Drames Politiques & Héroïques*, & ne manquoient pas, dans les affiches, de prévenir le Public qu'Arlequin y figureroit, & *divertiroit beaucoup les Spectateurs*. Les Allemands goûterent ces productions monstrueuses; &, à la honte de cette Nation si sensée, on ne représenta plus sur tous les Théatres que ces misérables farces : aujourd'hui, (*a*) même dans la Capitale de l'Empire, on ne parvient à amuser le Parterre qu'en lui donnant les grands Drames Politiques & Héroïques, assaisonnés des fines plaisanteries & de la gaité de *Hanns Wourst*. Ce nom, qui

---

(*a*) Cela fut écrit en 1771. Depuis, les choses ont changé.

veut dire *Jean Boudin*, & revient à celui de *Jean Potage*, eſt d'uſage en Allemagne, comme celui d'Arlequin, pour déſigner le fou ou le bouffon de Théatre.

Cet âge auſſi fut fertile en Opéra Allemands. Après la Daphné d'Opitz, repréſentée pour la premiere fois à Dreſde, à l'occaſion du mariage de la ſœur de l'Electeur avec le Landgrave de Heſſe, on donna à la même Cour en 1650 *Hélene & Paris*, Opéra qui ſemble avoir introduit le goût de ces ſortes de divertiſſemens en Allemagne. Les Princes de l'Empire firent conſtruire à l'envi des Salles d'Opéra dans le lieu de leur réſidence; on en conſtruiſit auſſi une à Hambourg, & vers la fin du dernier ſiecle l'Allemagne ſe vit inondée d'Opéra tra-

duits de l'Italien ou du François, indépendamment de ceux que les Allemands composerent eux-mêmes, qui pour la plupart étant fort mauvais, exciterent l'indignation de quelques bons esprits; mais ces Juges séveres, au lieu de chercher les moyens de perfectionner ce genre, se bornerent à le décrier. Ils y parvinrent. L'Opéra Allemand perdit tout son crédit, il fut proscrit chez les Princes, qui y substituerent l'Opéra Italien, & qui ayant insensiblement pris goût aux Drames étrangers, n'ouvrirent plus leurs Théatres qu'aux Comédiens Italiens & François. La Scene Allemande, bannie par cet événement des seuls endroits où elle auroit pu se perfectionner, se trouva, pour ainsi dire, abandonnée à des troupes

ferviles de Comédiens fans mœurs & fans goût.

Tel étoit l'état du Théatre en Allemagne, lorfque M. *Gottfched* entreprit de le réformer. Nous examinerons bientôt les moyens qu'il mit en ufage pour y parvenir, & les fuccès qui en réfulterent.

TROISIEME ÉPOQUE.

Si on ne jugeoit M. *Gottfched* que d'après les éloges que lui ont prodigués nombre de Littérateurs Allemands, on feroit forcé de le regarder comme le premier homme du monde. C'eft un Ecrivain immortel, un Philofophe divin, le plus favant des Grammairiens, le plus éclairé des Critiques, Poëte fublime, Orateur auffi éloquent

que profond; enfin un de ces génies heureux, nés pour faire des révolutions. Il a créé la Scene Allemande, & tout en la créant il l'a mise dans un état de perfection si brillant, qu'elle doit exciter l'envie & la jalousie des François & de toutes les Nations.

Sans vouloir rien diminuer de la reconnoissance que M. Gottsched a mérité de la part de ses compatriotes, nous oserons, malgré l'espece de culte qu'on lui rend, & qui s'étoit déjà fort ralenti quelque temps avant sa mort; nous oserons, dis-je, jetter un coup-d'œil impartial sur ses travaux Littéraires, & les apprécier à leur juste valeur. L'amour de la vérité, & le devoir que nous nous sommes imposé de mettre les François en état de juger

de la révolution qui s'eſt faite en Allemagne dans les Belles-Lettres, l'emporte ſur ce que nous devons à M. Gottſched & à ſes adorateurs.

Nous avons dit que Lohenſtein avoit infecté toute l'Allemagne du mauvais goût de Marino : cependant quoique cet homme ſingulier fût regardé alors comme le génie le plus ſublime, il ſe trouva dès le commencement de ce ſiecle de bons eſprits qui éviterent la contagion, qui oſerent ne pas l'imiter, écrivirent dans un ſtyle également éloigné de l'enflure & de la baſſeſſe, & parvinrent à joindre la correction & la pureté de l'expreſſion à la juſteſſe des penſées. Le célebre *Wolf*, MM. *Bodmer* & *Breitinger*, les Auteurs du *Patriote de Hambourg*, *Canitz*, *Beſſer*, *Neukirch*, *Gunther*

& beaucoup d'autres avoient donné d'excellens Ouvrages, ſoit en vers, ſoit en proſe, avant que le nom de M. Gottſched fût connu; & quand ce même M. Gottſched commença à mettre au jour des productions dont le mérite eſſenciel conſiſtoit dans la pureté du ſtyle, on vit paroître en même-temps les Poëſies de *Haller* & de *Hagedorn*, & les Sermons de *Mosheim*, chefs-d'œuvre qui ont fait les délices de toutes les Nations éclairées, & qui feront des modeles pour la poſtérité.

On voit que l'Allemagne, dès la fin de 1730, faiſoit de puiſſans efforts pour ſortir de ſon ancienne barbarie, & qu'elle avoit fait les premiers pas vers la perfection, ſans l'influence de M. Gottſched. Il étoit

inſtruit, il connoiſſoit aſſez bien la Littérature Françoiſe; c'eſt même dans cette ſource qu'il avoit puiſé les principes qu'il développa dans ſes livres élémentaires qu'il publia ſucceſſivement. Il aimoit l'étude, & avoit le goût des bonnes choſes: il pouvoit diriger ceux qui étoient en état d'inventer, mais il n'étoit pas en état d'inventer lui-même. Plus fait pour éclairer à un certain point que pour inſpirer, il n'eſt ſorti de ſon école que des hommes qui n'ont guere eu que le mérite d'avoir écrit purement; il les a loués, ils l'ont loué à l'excès. Il n'étoit pas né pour opérer la révolution dont on lui fait honneur, mais cette révolution faite, il pouvoit la maintenir, & en propager la lumiere. Ce qu'on peut dire de plus vrai &

de plus sensé sur M. Gottsched, c'est qu'il aimoit sa Patrie, qu'il désiroit ardemment qu'elle se rendît illustre, & qu'il y a contribué par ses connoissances & par l'usage qu'il en a fait. Mais pour avoir paru dans l'instant de la révolution, pour y avoir applaudi, pour l'avoir encouragée, ce n'est certainement pas avoir le mérite de l'avoir méditée & consommée.

Nourri, comme nous l'avons observé, de la lecture des Auteurs François, M. Gottsched sentit, ainsi que beaucoup d'autres de ses compatriotes, l'absurdité des bouffonneries qu'on étoit dans l'usage de mêler avec les sujets graves de la Tragédie : plus il connut le mérite d'un Drame régulier, & plus il vit avec douleur combien la Scene

Allemande étoit au-deſſous de la Scene Françoiſe. Il conçut le projet de la réformer. La choſe lui parut d'autant plus facile que, pour y réuſſir, il crut qu'il ſuffiſoit de retrancher du Théatre les farces qui le déshonoroient, & d'y ſubſtituer des Pieces faites d'après les regles de l'art, & écrites dans un ſtyle naturel & coulant. En conſéquence il ſe hâta de ſe concerter avec le Chef d'une troupe de Comédiens, qui tantôt jouoient à Leipſick, & tantôt à Brunſwick; ils ne permirent plus à Arlequin de paroître ſur la Scene, & même on compoſa une petite Piece dont le ſeul objet étoit de l'en exclure ſolemnellement & pour toujours. Sans conſulter le goût ni les mœurs d'une Nation qui commençoit ſeulement

à rougir de ce qu'elle avoit été, & qui s'agitoit encore violemment pour s'arracher du limon de la barbarie, il fit jouer les meilleures Pieces du Théatre François. A la vérité elles étoient foiblement traduites, mais le fond, tout décharnu qu'il étoit, restoit encore, & ce genre étoit trop exquis pour produire un bon effet sur un Public qu'il falloit préparer & amener insensiblement aux choses qu'on eut l'inconsidération de lui montrer trop brusquement. Quel contraste, en effet que le ton de finesse & de légéreté, & de l'esprit de galanterie qui font le charme des Pieces Françoises, avec le ton & l'esprit des Allemands, dans l'époque dont nous parlons! M. Gottsched composa bientôt lui-même, & fit composer plu-

ſieurs Drames où les trois unités étoient ſcrupuleuſement obſervées. On cria victoire, le Théatre Allemand étoit porté au plus haut degré de perfection, la Germanie comptoit ſes Racines, ſes Molieres, & ce miracle venoit d'être opéré par M. Gottſched! Il y a des temps où les choſes les plus communes paroiſſent des prodiges. Les Pieces dont nous parlons en font foi : on peut les conſulter, & on verra juſqu'où va l'exagération dans de certaines circonſtances.

Il ne faut pas croire cependant que l'eſpece de culte qu'on rendoit à M. Gottſched, fût une maladie univerſelle. Des hommes ſenſés de ſa Nation oſerent, de ſon vivant, s'élever contre lui dans un des meilleurs Journaux de l'Allemagne. Voici comme s'explique ſur ſon

ſujet l'Auteur eſtimé des *Lettres ſür la Littérature moderne*, écrites depuis 1759 — 1763.

« Il ſeroit à déſirer que jamais M. Gottſched ne ſe fût mêlé du Théatre. Sa prétendue réforme ne s'exerce que ſur des bagatelles qui ne méritent pas l'attention d'un bon eſprit, ou attaque des choſes qu'un bon eſprit regrette. Quand la *Neuber* (*a*) donnoit le ton au Théatre Allemand, il étoit, ſans doute, dans un état déplorable. Nos *Drames politiques & héroïques* étoient un amas d'extravagances, de galimatias & d'obſcénités. Nos Comédies conſiſtoient en déguiſemens & en ſorcelleries; les coups de bâton y tenoient lieu de gaité & de plaiſanterie. Il ne falloit pas être un

(*a*) Femme du Chef de la Troupe dont nous avons parlé.

grand génie pour s'appercevoir de pareils abus; auſſi M. Gottſched ne fut-il pas le premier à les reconnoître, mais il fut le premier qui crut avoir les forces néceſſaires pour y remédier. Il ſavoit un peu de François; il ſe mit à traduire, & excita tous ceux qui ſavoient rimer & dire *Oui Monſieur*, à traduire auſſi. Il fit, comme dit un Critique Suiſſe, ſa Tragédie de *Caton*, en employant la colle & les ciſeaux; mais il fit faire, ſans employer ni la colle ni les ciſeaux, le *Darius* & *les Huîtres*, *l'Eliſe* & *le Bouc du procès*, *l'Aurele* & *le bel Eſprit*, *la Baniſe* & *l'Hypocondre*. Il prononça l'anathême contre les impromptus, & il fit chaſſer ſolemnellement Arlequin du Théatre, par une Piece qui fut bien l'Arlequinade la plus

complette qu'on eût jamais jouée. Enfin il voulut moins être le réformateur de notre Théatre, que le créateur d'un nouveau. Et de quel nouveau Théatre? D'un Théatre à la Françoise. Il auroit cependant dû s'appercevoir que nos mœurs ont plus de rapport, & notre goût plus de conformité avec le goût & les mœurs des Anglois qu'avec ceux des François; que dans nos Tragédies nous voulons plus voir & plus penser que la timide Tragédie Françoise ne nous donne à penser ou à voir; que le grand, le terrible & le mélancolique agissent plus sûrement sur nous que le tendre & le passionné, & qu'en général nous préférons les choses difficiles & compliquées, à celles qui ne demandent qu'un coup-d'œil pour

être apperçues. Ces réflexions l'auroient naturellement conduit droit au Théatre Anglois. Qu'on ne dise pas qu'il a aussi cherché à profiter de celui-ci, témoin son *Caton*. La préférence même qu'il donne au Caton d'Addisson sur toutes les Tragédies Angloises, prouve évidemment qu'il n'a vu qu'avec les yeux des François, & qu'il n'avoit alors aucune connoissance de Shakespear, de Johnson, de Beaumont, de Fletcher, &c. que son orgueil mal entendu l'a empêché de connoître dans la suite ».

« Si on avoit traduit pour nos Allemands les chefs-d'œuvre de Shakespear en y faisant quelques changemens, je suis sûr que cette méthode auroit eu un meilleur succès que celle de vouloir les familiariser

tout d'un coup avec Corneille & Racine. Celui-là auroit plus été du goût du Public que ceux-ci, & il auroit excité parmi nous de meilleures têtes que n'ont fait les deux autres. Le génie qui inspire plus certainement le génie, c'est celui qui semble tout devoir à la nature, & qui ne rebute pas par les pénibles perfections de l'art. A juger même d'après les modeles que nous ont laissés les Anciens, Shakespear est beaucoup plus grand Poëte tragique que Corneille, quoique celui-ci ait fort bièn connu les Anciens, & que l'autre ne les ait presque pas connus du tout. L'un approche plus d'eux par la connoissance & la perfection de l'art, & Shakespear par l'essenciel. L'Anglois parvient presque toujours au véritable but de la Tra-

gédie, quoique ſa démarche ſoit ſouvent irréguliere & même biſarre: & le François l'atteint rarement, quoique marchant dans la route frayée par les Anciens. Après l'Œdipe de Sophocle, il n'y a point de Tragédies qui puiſſent remuer plus fortement nos cœurs & toutes nos paſſions que celles d'*Otello*, *du Roi Leer*, de *Hamlet*, &c. Corneille en a-t-il une ſeule qui faſſe éprouver la moitié de ce qu'on éprouve à *Zaïre?* Cependant cette Piece eſt encore au-deſſous *du More de Veniſe*, parce que l'Auteur n'a pas oſé ſuivre ſon modele ».

« Il ne ſeroit pas difficile de prouver que nos anciennes Pieces tiennent beaucoup du goût Anglois. Celle *du Docteur Fauſte* qui eſt ſi connue, a quantité de Scenes qui

refpirent le génie de Shakefpear. Un de mes amis qui conferve précieufement une ancienne efquiffe de cette Tragédie qui a fait tant de bruit en Allemagne, & qui même aujourd'hui y a encore des admirateurs, m'en a communiqué une Scene que le Lecteur ne fera peut-être pas fâché de connoître. On fait que ce fameux Faufte, regardé long-temps comme l'inventeur de l'art Typographique, fut accufé de magie par les Moines de fon temps».

« Il a befoin d'un Démon intelligent & actif, & il l'appelle par des conjurations; les Démons obéiffent à fa voix, & au lieu d'un il en paroît fept ».

dans votre langage long & traînant veut dire *les traits de la peſte.*

Fauſte. Et à quel point es-tu prompt?

Le ſecond Eſprit. Comme mon nom l'indique: comme le venin de la peſte.

Fauſte. Va donc ſervir un Médecin, tu es beaucoup trop lent pour moi. Et toi (*au troiſieme.*) comment t'appelles-tu?

Le troiſieme Eſprit. Je m'appelle Dilla; je ſuis porté ſur les aîles du vent.

Fauſte. (*au quatrieme Eſprit*) Et toi?

Le quatrieme Eſprit. Mon nom eſt Jutta, car je ſuis porté ſur les rayons de la lumiere.

Fauſte. O vous, dont la promp-

titude peut être exprimée par des nombres finis, misérables....

Le cinquieme Esprit. Cesse de t'indigner contr'eux; ils ne sont les messagers de Satan que pour le monde matériel; nous autres le sommes pour le monde des Esprits, & tu nous trouveras beaucoup plus prompts.

Fauste. Et quelle est ta promptitude?

Le cinquieme Esprit. Celle de la pensée de l'homme.

Fauste. Voilà quelque chose.... Mais les pensées de l'homme ne sont pas promptes dans tous les temps; elles ne le sont pas, lorsque la vérité & la vertu les appellent. Qu'elles sont lentes alors!... Tu peux être prompt quand tu le veux, j'en conviens; mais qui me répondra que

Fauste et sept Esprits infernaux.

Faufte. Eft-ce vous qui êtes les Efprits les plus prompts & les plus agiles de l'Enfer ?

Tous les Efprits. Oui.

Faufte. L'êtes-vous tous également ?

Tous les Efprits. Non.

Faufte. Lequel de vous l'eft davantage ?

Tous les Efprits. Moi.

Faufte. Sur fept Diables il n'y a que fix menteurs, quel prodige!... Mais voyons, que je vous connoiffe de plus près....

Le premier Efprit. Cela arrivera un jour! Mais.... ne nous arrête pas plus long-temps ; que nous veux-tu?

Sortez de ma présence, vous autres limaçons de l'Orcus! retirez-vous!.. Comme le passage du bien au mal!... Je l'ai éprouvé, combien il est prompt; hélas! j'en ai fait l'expérience! &c. &c.

Sans adopter tous les sentimens de cette critique, nous avons cru devoir en mettre cette partie sous les yeux de nos Lecteurs, non-seulement parce qu'elle servira à fixer ses idées sur la réforme entreprise par M. Gottsched, mais aussi parce que l'avis qu'y donne l'Auteur à ses compatriotes, relativement à l'accord qu'il suppose être entre le caractere & le goût de sa Nation & celui des Anglois, a déterminé beaucoup de Poëtes Allemands à prendre les Anglois pour modeles.

La Scene Allemande est occupée

aujourd'hui par des Auteurs qu'on pourroit regarder comme de Sectes différentes.

Les uns, partisans zélés de la doctrine de M. Gottsched, ne s'attachent qu'à observer scrupuleusement les trois unités, & font leurs Drames d'après les regles de l'art, comme un Apothicaire compose un remede d'après l'ordonnance du Médecin. Ces gens-là ne font ni pleurer à leurs Tragédies; ni rire à leurs Comédies.

D'autres se piquent, comme les précédens, d'imiter la régularité Françoise, mais en même-temps ils osent prendre les François pour modeles dans tout ce qu'ils ont d'excellent, & cherchent à les égaler aussi bien par le goût que par la maniere d'écrire. C'est dommage

tu le voudras toujours? Non, je n'aurai pas plus de confiance en toi que j'aurois dû en avoir en moi-même... ah!.. (*au sixieme*) Et toi, parle, quelle est ta promptitude?

Le sixième Esprit. Celle de la vengeance du vengeur.

Fauste. Du vengeur?.. De quel vengeur?

Le sixieme Esprit. Du puissant, du terrible, qui s'est réservé à lui la vengeance, parce qu'elle lui fait plaisir.

Fauste. Tu blasphêmes, malheureux... Tu trembles?.. Prompt, dis-tu, comme la vengeance du... Peu s'en est fallu que je ne le nommasse.... Non, que son nom ne soit pas proféré parmi nous..... Sa vengeance seroit prompte?.... Et je vis encore... je peche encore...

çoiſe ſans des changemens conſidérables. Nous n'en eſpérons pas moins que le Public accueillera favorablement notre Théatre Allemand, quand même il n'auroit que le mérite de ſatisfaire ſa curioſité ſur une partie auſſi intéreſſante de la Littérature Allemande, qu'il ne connoît pas encore. Mais nous ne craignons pas d'avancer que dans le nombre des Pieces que nous donnons, il s'en trouve qui par leur invention, leur force, leur eſprit & leur économie ſurprendront tous ceux qui juſqu'ici n'ont eu qu'une opinion médiocre du Théatre Allemand. Il n'a peut-être manqué à M. Leſſing, Auteur de *Miſs Sara Sampſon* & de *Minna de Barnhelm*, & à M. Weiſs, Auteur de *Julie & Romeo*, pour égaler ce que

nous avons de plus grand dans le genre dramatique, que d'être nés à Paris. Ce n'eſt pas que nous ayions l'abſurde préjugé de croire que hors Paris il n'y a rien de beau ni de bon au monde; mais il eſt certain qu'il n'y a pas d'endroit ſur la terre, où les hommes deſtinés à produire du beau & du bon trouvent plus de ſecours & plus d'encouragemens. Il n'y a que Londres qui ſoit au pair avec la France à cet égard; Berlin (*a*) y aſpire: le reſte de l'Europe n'y penſe pas.

Nous avons héſité pendant quelque temps, s'il ne vaudroit pas mieux ajuſter les Pieces Allemandes au goût François que de les traduire fidélement. Le reproche qu'un des

(*a*) Et ſur-tout Vienne, depuis quelques années.

qu'ils mettent trop ſouvent ſur la Scene Allemande des mœurs & des ridicules qui ne ſe trouvent qu'à Paris, & qui ne peuvent être ni connus ni ſentis par le Public Allemand.

D'autres affectent le goût Anglois, à-peu-près comme les premiers affectent le goût François, & ſe font une ſorte de gloire de mépriſer les regles de l'art & d'imiter leurs modeles juſques dans leurs excès les plus monſtrueux.

D'autres enfin cherchent à réunir dans leurs Drames la régularité & la décence des François à la force & à la hardieſſe des Anglois, ſans ſe faire cependant un ſcrupule de ſacrifier l'unité du lieu à des avantages plus conſidérables.

Quoiqu'aucune de ces manieres

Les Auteurs qui se sont distingués & qui servent de modeles aux autres, sont ou Saxons ou Brandebourgeois. Ces pays, à tous égards, seroient les plus propres à donner à la Scene Allemande la perfection dont elle est susceptible; mais malheureusement on n'y accueille & on n'y protege que les Muses Italiennes où Françoises.

Il n'y a que l'auguste Maison d'Autriche qui pourroit donner aux Muses Allemandes les secours dont elles ont besoin ; & c'est le seul bienfait que cette Maison à jamais respectable ait différé de faire aux vastes pays qui ont le bonheur d'être sous sa domination (*a*). Un des ob-

(*a*) Nous rendrons, dans un des Volumes suivans, un compte exacte des changemens heureux que la Scene Allemande a éprouvés à Vienne

ſtacles qui arrêtera long-temps à Vienne les progrès des arts de goût & d'agrément, c'eſt la goſſiéreté du langage. L'Allemand qu'on parle dans les Etats Autrichiens eſt un jargon barbare, qui malheureuſement n'eſt pas à l'uſage du peuple ſeulement. Croiroit-on que dans l'Autriche, ainſi que dans tous les pays Catholiques d'Allemagne, on a négligé long-temps, & même mépriſé la culture de la Langue & des Belles-Lettres Allemandes par principe de religion? Que la plupart des Catholiques Allemands étoient perſuadés que tout Ouvrage écrit en langue Saxonne, c'eſt-à-dire, en bon Allemand, étoit hérétique, & qu'un Catholique ne pouvoit le lire ſans bleſſer ſa conſ-

depuis 1771, époque de la premiere impreſſion de cette Diſſertation.

Critiques les plus éclairés a fait à cet égard au Traducteur du Théatre Anglois, nous a paru une loi, & nous a déterminés à prendre le parti dont lui-même a donné l'exemple. Ainsi le Public n'a pas à craindre de prendre sur notre traduction une idée fausse ou imparfaite du Théatre Allemand; il le connoîtra dans ce qu'il a de bon & de mauvais.

Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher aux Auteurs Allemands, c'est de faire souvent languir l'action par des longueurs dont la vivacité Françoise ne s'accommode pas. Sans examiner d'où procede ce défaut qui, peut-être, est une suite du caractere national porté, comme on sait, à la réflexion, on ne sauroit assez admirer ni s'étonner qu'ils aient fait des progrès si

que de bonnes Pieces. Nous avons de M. de Sonnenfels une petite Pastorale pleine d'agrément; mais ce qui la rend précieuse, c'est qu'elle fut faite pour être jouée par la Famille Impériale, à la fête de la plus auguste des Souveraines & la plus excellente de toutes les meres.

Ces commencemens semblent promettre au Théatre Allemand un avenir heureux dans une ville immense où résident une Cour brillante, & des Maîtres qui ne sont occupés que du bonheur & de la gloire de leurs sujets.

Au moment que nous allions mettre cette Dissertation sous presse, le hasard nous a fait connoître un *Théatre Allemand* qui paroît depuis peu en Hollande. Cet Ouvrage, entrepris par un homme d'esprit, contraste parfaitement avec le nôtre. C'est une Collection des Pieces que nous aurions peut-être négligé de faire entrer dans notre Théatre (*a*); ainsi il résultera du travail de M. C**. D**. & du nôtre, que les François auront à-peu-près tout ce que les Allemands ont écrit dans le genre dramatique.

Pour ne rien laisser à désirer au Public sur notre entreprise, nous nous proposons de lui donner dans le dernier Volume de notre Recueil les critiques qu'on a faites en Allemagne de toutes les Pieces qui le composent. Par ce moyen il aura la satisfaction de connoître tout-à-la-fois & les progrès de la Scene en Allemagne, & ceux de la critique relative à cet objet intéressant.

(*a*) Elles sont de Gottsched, ou de ses Eleves.

MISS SARA

cience? Ce préjugé a régné si souverainement que dans le catalogue des Poëtes Allemands qui de nos jours ont illustré leur Nation, il ne se trouve pas un seul Catholique.

On commence cependant à croire en Allemagne qu'on peut cultiver les arts de génie & lire les bons livres, sans cesser d'être Catholique. On a déjà osé à Vienne secouer le joug absurde de l'ancien préjugé. Depuis quinze ans on y a donné successivement des éditions très-belles & très-correctes des Œuvres de Gellert, de Gessner, de Kleist, de Zacharie, de Klopstock, de Rabener, &c. par les soins de M. *de Trattner*, Imprimeur-Libraire de la Cour Impériale, & élevé par l'Empereur actuellement régnant à la condition des Nobles, pour le

récompenser des services qu'il a rendus aux Lettres. M. *de Sonnenfels* joint au mérite de remplir, avec la plus grande distinction, la Chaire des Sciences économiques & politiques qui lui est confiée, celui de cultiver les Belles-Lettres avec le plus grand succès. Il a la gloire d'être le premier Auteur Catholique qui ait écrit dans sa langue avec pureté & avec goût. C'est à ce Citoyen aussi estimable qu'éclairé, que l'Autriche doit l'idée de l'établissement d'une Académie à Vienne, qui s'occupe principalement de la culture de la langue, & qui met tous ses soins à perfectionner le Théatre, en tâchant d'épurer par une saine critique le goût des Auteurs, & en inspirant aux Comédiens la louable ambition de ne donner au Public

1

MISS
SARA SAMPSON,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

EN CINQ ACTES.

De M. Lessing.

ACTEURS.

SIR SAMPSON.

MISS SARA, ſa Fille.

MELLEFONT.

MARWOOD, ancienne Maîtreſſe de Mellefont.

ARABELLA, jeune enfant, Fille de Marwood.

WAITWELL, ancien Domeſtique de Sir Sampſon.

NORTON, Valet de Mellefont.

BETTY, Suivante de Miſſ Sara.

HANNAH, Suivante de Marwood.

L'AUBERGISTE, &c.

MISS SARA SAMPSON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une Chambre dans une Auberge.

SIR SAMPSON, WAITWELL. *entrent en habits de voyage.*

SAMPSON.

MA Fille ici ? ... ici, dans cette miſérable Auberge ?

WAITWELL.

Mellefont ſans doute a choiſi la plus

miſérable de tout le Bourg pour ſa demeure Les méchans cherchent l'obſcurité, parçe qu'ils ſont méchans. Mais que gagneroient-ils, quand ils pourroient ſe cacher à tous les yeux ? Les remords de la conſcience ſont plus redoutables que les reproches du monde entier ... Vous pleurez, mon cher maître... Verrai-je donc toujours couler vos larmes ?

SAMPSON.

Laiſſe-les couler, mon ami .... Mais Sara mérite-t-elle que j'en répande?...

WAITWELL.

Elle le mérite, mon cher maître, elle le mérite...

SAMPSON,

Laiſſe-moi donc pleurer.

WAITWELL.

La meilleure, la plus belle, la plus innocente créature qui ait jamais vécu, être ainſi ſéduite ! Ah, Sara, Sara ! ..

SAMPSON.

Tais-toi, par pitié ! Le préſent ne déchire-t-il pas aſſez cruellement mon

cœur? Veux-tu augmenter mes tourmens par le ſouvenir de ma félicité paſſée? Loin d'exciter mes regrets pour Sara, fais-moi rougir de ma tendreſſe; exageremoi ſa faute, remplis-moi, ſi tu peux, d'indignation contr'elle, irrite ma fureur & ma vengeance contre ſon déteſtable ſéducteur : dis-moi que Sara ne fut jamais vertueuſe, puiſqu'elle a ſi facilement ceſſé de l'être; dis-moi, oui, dis-moi, qu'elle ne m'a jamais aimé, puiſque...

WAITWELL.

Si je diſois cela, je dirois un menſonge, un menſonge impudent, abominable... Non, Sara a aimé ſon pere, & aſſurément, aſſurément elle l'aime encore. S'il ne vous faut que cette vérité pour lui rendre votre tendreſſe, je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

SAMPSON.

Oui, Waitwell, c'eſt de cette vérité ſur-tout, que j'ai beſoin d'être convaincu. Je ne peux plus vivre ſans ma chere Sara: elle eſt le ſoutien & la conſolation de ma

vieilleſſe. Si je ne l'ai pour adoucir les reſtes de ma triſte vie, qui la remplacera? Si elle m'aime encore, ſa faute eſt oubliée. C'eſt l'erreur d'un cœur trop ſenſible, & ſa fuite n'eſt que l'effet de ſon repentir. De pareilles erreurs dégradent moins l'eſpece humaine, que les vertus factices... Mais je le ſens, Waitwell, je le ſens: quand ſa faute ſeroit un crime, quand elle ſeroit préméditée, ah! je la lui pardonnerois encore. Ma fille, quelle coupable qu'elle puiſſe être, m'eſt plus précieuſe que le reſte de la terre.

WAITWELL.

Eſſuyez vos larmes, mon cher maître. J'entends venir quelqu'un; c'eſt l'Hôte ſans doute qui vient nous recevoir.

SCENE II.

L'AUBERGISTE, SIR SAMPSON, WAITWELL.

L'AUBERGISTE.

Si matin, Meſſieurs, ſi matin ? Soyez les bien-venus. Bon jour, Waitwell. Vous avez donc marché toute la nuit ? Eſt-ce là ce Monſieur dont tu me parlas hier ?

WAITWELL.

Oui, c'eſt lui-même ; & j'eſpere que, comme nous en ſommes convenus, tu...

L'AUBERGISTE.

Mylord, je ſuis tout à votre ſervice. Que m'importe le ſujet qui vous amene ici, & les raiſons qui vous font garder l'incognito chez moi ? Un homme de mon métier reçoit ſon argent, & ne doit pas s'inquiéter de ce que font ceux qui logent chez lui. Waitwell m'a dit, que vous veniez dans l'intention d'obſerver un peu le jeune Seigneur qui demeure

ici. Mais j'eſpere que vous n'avez pas celle de lui cauſer du chagrin; vous donneriez un mauvais renom à ma maiſon, & il y a des gens qui craindroient d'y venir. Nous ſommes obligés nous autres, de vivre en ſervant toutes ſortes de perſonnes, &...

SAMPSON.

Ne craignez rien; conduiſez-moi ſeulement dans la chambre que Waitwell a retenue pour moi. Les intentions qui m'amenent ici, ſont bonnes...

L'AUBERGISTE.

Je ne cherche pas à pénétrer dans vos ſecrets, Mylord. La curioſité n'a jamais été mon défaut. J'aurois pu, par exemple, ſavoir depuis long-temps, qui eſt ce jeune Seigneur étranger que vous voulez obſerver; mais je n'ai pas voulu. Ce que je peux conjecturer cependant, c'eſt qu'il a enlevé la dame qui eſt avec lui. L'excellente femme, ou fille: je ne ſais lequel des deux! Elle s'enferme toute la journée dans ſa chambre, & pleure.

SAMPSON.

Et pleure ?

L'AUBERGISTE.

Oui, & pleure ... Mais vous, Mylord, pourquoi pleurez-vous ? Il faut que cette dame vous intéreſſe bien vivement ... Par haſard ſeriez-vous ...

WAITWELL.

Ne l'arrête pas davantage.

L'AUBERGISTE.

Venez, vous ne ſerez ſéparé de la dame qui vous intéreſſe ſi fort, que par une ſimple cloiſon : & peut-être ...

WAITWELL.

Tu veux donc ſavoir bon gré malgré, qui ...

L'AUBERGISTE.

Non, mon ami, je ne veux rien ſavoir.

WAITWELL.

Dépêche-toi donc de nous conduire à l'endroit que tu nous deſtines, avant que perſonne s'éveille dans la maiſon.

L'AUBERGISTE.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

SCENE III.

MELLEFONT, NORTON.

On leve la toile, & on découvre l'appartement de Mellefont.

Mellefont *en Robe de Chambre dans un fauteuil.*

Quelle nuit, grand Dieu, quelle nuit j'ai paſſé ! Un criminel prêt à périr n'éprouve pas des tourmens plus cruels... Norton !... Si je reſtois plus long-temps ſeûl, je ne ſais où pourroient me conduire mes triſtes réflexions ... Hé, Norton !... Il dort encore. Mais n'y a-t-il pas de la barbarie à empêcher ce pauvre miſérable de repoſer ? Qu'il eſt heureux !... Mais je ne veux pas que ce qui eſt autour de moi ſoit heureux, tandis que... Norton !

Norton (*arrive*).

Monſieur...

Mellefont.

Habille-moi !.. Tu as de l'humeur?

Conſole-toi, Norton; quand je pourrai dormir, je te permettrai de dormir auſſi. Tâche de faire les choſes de bonne grace: & ſi ce n'eſt pas par devoir, que ce ſoit au moins par pitié pour moi.

NORTON.

Pitié, Monſieur ? Pitié de vous ? Ah, je ſais mieux placer la pitié !

MELLEFONT.

Et où donc ?

NORTON.

Laiſſez-moi vous habiller, & ne m'interrogez pas...

MELLEFONT.

Bourreau ! Tes reproches viennent encore ſe mêler à ceux de ma conſcience ! Je te comprends. Je ſens ſur qui ſe porte ta pitié... Cependant, tu as raiſon, tu rends juſtice à l'un & à l'autre. Sois ſans compaſſion pour moi; déteſte-moi dans ton cœur : mais... tu dois te déteſter auſſi.

NORTON.

Me déteſter auſſi ?

MELLEFONT.

Oui, puifque tu fers un monftre que la terre devroit refufer de porter, & que tu t'es rendu complice de fes forfaits.

NORTON.

Moi, je me fuis rendu complice de vos forfaits! Et comment, s'il vous plaît?

MELLEFONT.

En gardant le filence.

NORTON.

Fort bien ! Mais écoutez-vous rien dans la fureur de vos paffions ? Si je m'étois avifé de dire un mot, il m'en auroit coûté la vie ... D'ailleurs, convenez-en, Monfieur, quand je fuis entré auprès de vous, vous étiez déjà corrompu au point qu'il ne reftoit plus d'efpoir de vous corriger. Quelle vie ne vous ai-je pas vu mener dès les premiers inftans que j'ai été à votre fervice ! Noyé dans l'indigne fociété d'un tas de joueurs, d'aventuriers... oui, Monfieur, oui; & malgré les titres brillans de Comtes, de Marquis, dont ils étoient revêtus, ils étoient tous les plus

vils des humains... Voilà les gens avec qui je vous ai vu dissiper une fortune immense, qui pouvoit vous frayer la route aux plus grandes dignités. Votre commerce infâme avec des femmes perdues, sur-tout avec cette scélérate Marwood...

MELLEFONT.

Ah, mon ami, remets-moi, si tu peux, dans ce train de vie abominable; c'étoit une vie vertueuse en comparaison de celle que je mene à présent. Je dissipois mon bien à la vérité; eh bien, j'en suis puni, & je sentirai long-temps tout ce que l'indigence a de dur & d'humiliant. Je voyois des femmes vicieuses; soit. J'étois séduit, je séduisois à mon tour: mais au moins je ne séduisois que des femmes qui vouloient l'être... Je n'avois pas encore tendu le piége à la vertu, je n'avois pas encore égaré, précipité l'innocence dans un abîme de malheurs... Je n'avois point encore enlevé une Sara de la maison de son pere, d'un pere adoré; je ne l'avois pas forcée à suivre le destin d'un scélérat

qui ne s'appartenoit plus à lui-même. Je n'avois... Qui vient ici de ſi bonne heure?

SCENE IV.

BETTY, MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

C'EST Betty.

MELLEFONT.

Te voilà éveillée de grand matin, ma chere Betty; comment ſe porte ta maîtreſſe?

BETTY.

Comment elle ſe porte? (*en ſanglottant*) Il étoit minuit ſonné, que je n'avois pas encore pu la réſoudre à ſe mettre au lit. Elle s'eſt aſſoupie quelques inſtans. Mais grand Dieu, quel ſommeil! Elle s'eſt éveillée en ſurſaut, s'eſt levée bruſquement & s'eſt jettée dans mes bras en pouſſant des cris comme ſi elle eût été

pourſuivie par des aſſaſſins. Elle étoit toute tremblante, & une ſueur froide couloit de ſon viſage. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour calmer ſon effroi : elle a été inacceſſible à tous mes ſoins & n'y a répondu que par des torrens de larmes, ſans me dire un mot. Elle m'a envoyée pluſieurs fois voir à votre porte ſi vous étiez levé. Elle veut vous parler. Vous ſeul pouvez la conſoler. Faites-le, Mylord, je vous en conjure. Je ſens bien que je ne réſiſterai point à la douleur qu'elle me cauſe, ſi elle continue à ſe tourmenter.

MELLEFONT.

Va lui dire, que dans un inſtant je ſerai chez elle...

BETTY.

Non, elle veut venir chez vous.

MELLEFONT.

Dis-lui donc que je l'attends... ah !...

Betty ſort.

SCENE V.

MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

Malheureuse Sara!

MELLEFONT.

De qui prétends-tu donc exciter la ſenſibilité par ton exclamation? Vois couler ſur mes joues les premieres larmes que j'aie verſées depuis mon enfance!... Mauvaiſe diſpoſition pour parler à une infortunée qui cherche de la conſolation! Pourquoi auſſi en cherche-t-elle auprès de moi?... Mais où pourroit-elle en trouver ailleurs? ... Remettons-nous (*en s'eſſuyant les yeux.*) Qu'eſt devenue cette ancienne fermeté, avec laquelle je contemplois froidement une belle femme en pleurs? Qu'eſt devenu l'heureux talent de la diſſimulation, par le moyen duquel je diſois & je paroiſſois tout ce que je voulois?... Elle va venir baignée de larmes, je n'y réſiſterai pas... Troublé,

confondu comme un vil criminel à qui on prononce ſon arrêt... je n'oſerai lever les yeux ſur elle... Que ferai-je? Que lui dirai-je? Conſeille-moi, Norton...

NORTON.

Je vous conſeille, de faire tout ce qu'elle vous dira.

MELLEFONT.

Mais en faiſant ce qu'elle dira, je ferai une choſe cruelle envers elle-même. Elle a tort de preſſer une cérémonie qui, dans les circonſtances préſentes, ne peut ſe faire dans le Royaume, ſans cauſer notre ruine entiere.

NORTON.

Sortons-en donc. Pourquoi différez-vous? Pourquoi laiſſez-vous couler inutilement les jours & les ſemaines? Laiſſez-moi le maître de tout, & je vous réponds que vous ſerez embarqué dès demain. Croyez-moi, ſon chagrin ne la ſuivra pas au-delà de la mer: & dans un autre pays...

Mellefont.

Je l'espere comme toi. Paix! elle vient. Que mon cœur est agité!

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, NORTON.

Mellefont (*allant au-devant de Sara*).

Vous avez, dit-on, passé une nuit fort inquiete, ma chere Sara?

Sara.

Ah, Mellefont, si ce n'étoit qu'une nuit inquiete...

Mellefont *à Norton.*

Laisse-nous.

Norton sort.

SCENE VII.

SARA, MELLEFONT.

Mellefont.

Vous êtes abattue, chere Miss; asseyez-vous.

SARA (*s'assied*).

Je vous incommode de bien grand matin : me pardonnerez-vous, si je recommence mes plaintes avec le matin ?

MELLEFONT.

C'est-à-dire, mon adorable Miss, que vous aurez peine à me pardonner vous-même un nouveau jour, qui renaît sans que j'aie mis fin à vos plaintes.

SARA.

Que ne vous pardonnerois-je pas ? Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. Mais la neuvieme semaine, Mellefont, la neuvieme semaine commence aujourd'hui : & cette misérable maison me voit sur le même pied qu'au premier jour.

MELLEFONT.

Douteriez-vous de mon amour ?

SARA.

Moi, douter de votre amour ? Non, je sens trop l'horreur de ma situation pour vouloir me priver du seul espoir qui peut l'adoucir.

MELLEFONT.

Comment ma chere Sara peut-elle donc s'inquiéter du retard d'une vaine cérémonie qui ne peut rien ajouter à mes ſentimens pour elle ?

SARA.

Ah, Mellefont, pourquoi faut-il que j'aie une autre idée que vous de cette cérémonie ? .. paſſez quelque choſe à ma façon de penſer ... Mais je m'imagine, que cette cérémonie qui vous paroît vaine, eſt comme le ſceau particulier du conſentement du Ciel à l'union de l'homme & de la femme. En vain j'ai tâché d'adopter vos idées, & de bannir de mon cœur des doutes que vous regardez aujourd'hui pour la premiere fois comme des marques de défiance ; tous mes combats contre moi-même n'ont ſervi qu'à étourdir un moment ma raiſon : mais mon cœur, & un ſentiment intérieur plus fort que tout ce que vous me dîtes hier, ont bientôt détruit l'illuſion que vos raiſonnemens avoient fait naître.

La voix du remord me pourſuit juſques dans les bras du ſommeil. Quelles horribles images il offre à mes yeux... Ah! Mellefont, je les prendrois volontiers pour des rêves....

MELLEFONT.

Et pourquoi ma Sara, qui eſt ſi raiſonnable, les prendroit-elle donc? ... Rêves que tout cela, chere Miſſ; rêves.. Que l'homme eſt malheureux!.. La nature n'a-t-elle pas répandu aſſez de tourmens réels ſur notre triſte condition? Faut-il que notre imagination y en ajoute encore de nouveaux?

SARA.

Le Ciel eſt juſte, Mellefont; il nous a laiſſé l'empire ſur notre imagination, & les images qu'elle nous préſente, ſont toujours conformes à nos actions; elles en deviennent ou la punition ou la récompenſe. Je ſens que cette cérémonie, cette bénédiction, dont vous ſemblez faire ſi peu de cas, rameneroit la paix dans mon ame agitée. Refuſerez-vous

de faire pour moi quelques jours plutôt ce que vous avez intention de faire un jour ? Ayez pitié de moi, & pensez que quand vous ne me délivreriez par-là que des tourmens de mon imagination, ces tourmens imaginaires sont cependant des tourmens, & des tourmens très-réels pour celle qui les ressent... Ah, Mellefont, que ne puis-je vous peindre les frayeurs de cette nuit aussi vivement que je les ai senties ! Epuisée par les pleurs & les gémissemens, j'étois tombée sur mon lit, les yeux à demi-fermés. Je commençois à goûter les douceurs du repos, lorsque tout-à-coup j'ai cru me trouver à la pointe d'un rocher escarpé. Vous marchiez devant moi, & je vous suivois à pas chancelans & timides ; vous me souteniez par un regard que vous me jettiez en vous retournant de temps en temps vers moi. Soudain j'ai entendu une voix qui m'ordonnoit avec douceur de m'arrêter. C'étoit la voix de mon pere !.. Infortunée que je suis ! Je ne puis l'ou-

blier ! Ah, si sa mémoire lui rend d'aussi cruels services, s'il ne peut m'oublier !.. Mais il ne se souvient plus de moi... Je l'espere au moins... Quelle consolation, quelle affreuse consolation pour Sara !... Au moment où je me suis retournée du côté d'où venoit cette voix, le pied m'a manqué, je chancelois & j'allois rouler au fond de l'abîme lorsque je me suis sentie retenue par une personne qui me ressembloit. Je lui exprimois déjà ma reconnoissance par les remercîmens les plus ardens, lorsqu'elle a tiré un poignard caché dans son sein ; elle a levé le bras & m'en a frappée, en me disant : Je ne t'ai sauvée que pour te perdre ... Le coup que j'ai reçu m'a éveillée : & quoique éveillée, j'ai continué à sentir tout ce qu'un coup mortel peut avoir de douloureux, sans éprouver en même temps la satisfaction d'espérer que ce coup mettroit fin aux horreurs de ma triste vie !

MELLEFONT.

Ah, ma chere Sara, je vous promets

la fin de vos tourmens ſans celle de votre vie, qui ſeroit auſſi la fin de la mienne. Banniſſez l'effroi d'un ſonge impoſteur...

SARA.

C'eſt de vous que j'attends la force d'en détruire l'impreſſion. Que ce ſoit l'amour ou la ſéduction, que ce ſoit le bonheur ou le malheur qui m'aient jettée entre vos bras, j'y veux vivre & mourir, & je ſuis à vous pour jamais. Mais juſqu'à préſent je n'y ſuis pas encore de l'aveu du juge ſuprême, qui a menacé de punir...

MELLEFONT.

Ah, que tout ſon courroux tombe ſur moi ſeul...

SARA.

Eh, quel coup pourroit tomber ſur vous, ſans m'accabler en même-temps?.. N'interprêtez pas défavorablement mes inſtances. Dans le cas où je ſuis avec vous, une autre femme ne chercheroit peut-être, par un lien légitime, qu'à rétablir ſa réputation. Moi, Mellefont, je

je n'y penſe pas : je ne connois déſormais ſur la terre d'autre honneur que celui de vous aimer. Ce n'eſt pas pour le monde, c'eſt pour moi-même que je déſire de vous être unie. Et quand je vous appartiendrai légitimement, je conſens que les hommes l'ignorent. Je ne vous demanderai jamais, à moins que vous ne le vouliez vous-même, de me déclarer votre épouſe. Il vous ſera libre de me faire paſſer pour ce qu'il vous plaira. Je ne porterai pas votre nom; vous tiendrez votre mariage auſſi ſecret que vous jugerez à propos, & je m'en déclare indigne à jamais, ſi je penſe à en retirer un autre avantage que celui de vivre en paix avec moi-même.

MELLEFONT.

Arrêtez, reſpectable Miſſ, ou vous allez me voir mourir à vos yeux. Non, il ne m'eſt pas poſſible de conſentir à vous rendre auſſi infortunée que vous déſirez de l'être!.. Penſez qu'il ne vous reſte au monde d'aſyle qu'auprès de moi,

qu'il eſt de mon devoir de veiller à votre bonheur, & que je dois prévoir tout ce qui pourroit l'empêcher ... Il faut que dans ce moment je ſois ſourd à vos prieres, ſi je ne veux pas empoiſonner les reſtes de votre vie. Aurez-vous donc oublié les raiſons que je vous ai déjà ſi ſouvent alléguées pour ma juſtification ?

SARA.

Je n'ai rien oublié, Mellefont. Je ſais que vous voulez ménager la ſucceſſion d'un oncle... Ah Mellefont, ne craignez-vous pas, qu'en voulant me ménager les biens de la terre, vous ne m'expoſiez à en perdre de plus précieux ?

MELLEFONT.

Ah, Sara, ſi les biens de la terre vous étoient auſſi aſſurés que ceux du ciel le ſont à votre vertu...

SARA.

A ma vertu ?.. De grace ne prononcez plus ce mot, Mellefont... Il fut un temps où il étoit doux à mon oreille ... Mais aujourd'hui..., Ah Mellefont !...

MELLEFONT.

Quoi, Sara, faut-il donc que celui qui prétend à la vertu, n'ait jamais commis aucune faute? Une ſeule erreur eſt-elle aſſez funeſte pour détruire le mérite d'une vie irréprochable? Il n'y auroit aucun mortel vertueux ſur la terre. La vertu ne ſeroit qu'un phantôme qui ſe diſſiperoit dans les airs lorſqu'on croiroit l'avoir embraſſé le plus fortement. L'Auteur de tous les êtres n'auroit donc pas meſuré nos devoirs à nos forces; le plaiſir de pouvoir nous punir, auroit donc été le but principal de notre exiſtence; il ne ſeroit donc point... Je frémis des conſéquences affreuſes où votre timidité vous entraîne! Non Sara, non, vous êtes encore la vertueuſe Sara, vous êtes ce que vous étiez avant d'avoir fait ma funeſte connoiſſance. Si vous vous jugez vous-même avec tant de ſévérité, avec quels yeux me voyez-vous donc?

SARA.

Avec les yeux de l'amour, Mellefont...

MELLEFONT.

Je vous conjure par cet amour même dont j'avoue que je ſuis indigne, je vous conjure, généreuſe Sara, & je vous le demande à vos pieds, daignez prendre patience ſeulement quelques jours...

SARA.

Quelques jours!.. Ah qu'un ſeul jour eſt long!

MELLEFONT.

Maudite ſucceſſion! Maudit caprice d'un oncle mourant qui ne veut me laiſſer ſes biens qu'à condition que j'épouſerai une parente qui me hait autant que je la déteſte. Tyran inhumain, c'eſt toi qui cauſe nos malheurs!.. Encore ſi je pouvois me paſſer de cette ſucceſſion indigne! Je l'ai dédaignée tant que j'ai pu ſubſiſter du bien de mes peres. Mais aujourd'hui que je voudrois poſſéder tous les tréſors de la terre pour les dépoſer aux pieds de ma chere Sara, aujourd'hui que je ſuis hors d'état de la faire paroître décemment

dans le monde, je ſuis forcé d'y recourir, & ...

SARA.

Et à la fin vous la manquerez encore.

MELLEFONT.

Vous mettez toujours tout au pire ... Non, la parente qu'on veut me faire épouſer, n'eſt pas éloignée de ſe prêter à un accommodement. La ſucceſſion nous regarde par moitié, & puiſqu'elle ne peut la recueillir en entier en s'uniſſant avec moi, elle conſentira que je reſte libre avec la portion qui m'appartient. J'attends d'un moment à l'autre la concluſion de cette affaire, dont le retard a rendu notre ſéjour ſi long dans ce pays. Nous partirons dès que j'aurai des nouvelles poſitives, & nous paſſerons en France, où ma chere Miſſ trouvera des amis qui l'attendent déjà avec impatience, & qui ſe font un bonheur d'être les témoins de notre union ...

SARA.

Les témoins de notre union? Cruel!

Elle ne se fera donc pas dans ma patrie? Je quitterai donc ma patrie en criminelle.. Non, Mellefont, non, vous ne ferez pas si barbare envers moi. Si je vis assez pour voir terminer l'affaire de votre succession, il faudra que ce jour même termine les malheurs de ma vie & en commence la félicité. Il faudra que ce jour soit le jour auguste & sacré... Hélas quand arrivera-t-il?

MELLEFONT.

Mais vous ne faites pas attention qu'il manqueroit à notre union une solemnité que nous ne pouvons lui donner ici?

SARA.

Une action sainte par elle-même n'aquiert rien par la solemnité.

MELLEFONT.

Mais, Sara...

SARA.

Vous m'étonnez, Mellefont. Devois-je m'attendre à vous voir insister sur un prétexte aussi frivole? .. Ah, Mellefont, Mellefont! Si je ne m'étois pas faite une

loi inviolable de ne jamais douter de votre amour & de votre ſincérité, cette circonſtance... Mais en voilà trop, il pourroit paroître que j'en ai douté dans ce moment même.

MELLEFONT.

Que le premier moment de vos doutes ſoit le dernier moment de ma vie! Ah, Sara, par où ai-je mérité que vous me laiſſiez entrevoir qu'il ſeroit poſſible que vous priſſiez des ſoupçons ſur mon compte? Les aveux que je n'ai pas craint de vous faire de mes égaremens paſſés, en m'humiliant à vos yeux, devroient au moins me concilier votre confiance. Je me ſuis avili dans les indignes fers d'une Marwood, & j'y languirois encore enchaîné par ce ſentiment qu'on prend trop ſouvent pour l'amour. Mais le Ciel a eu pitié de moi, il n'avoit pas jugé mon cœur indigne de brûler d'une flamme pure, puiſqu'il vous a envoyée à mon ſecours. Vous voir, divine Sara, & oublier, mépriſer toutes les Marwood du monde, fut la même

chose. Mais, hélas, qu'il vous en a coûté cher pour m'arracher à mes honteux liens! J'étois trop familiarisé avec le vice, & vous le connoissiez trop peu...

SARA.

N'y pensons plus...

SCENE VIII.

NORTON, MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

QUE veux tu?

NORTON.

Je me promenois devant la maison, lorsqu'un domestique que je ne connois pas, est venu me remettre cette lettre qui est à votre adresse, Monsieur.

MELLEFONT.

A mon adresse? Qui sait ici mon nom? (*En regardant la lettre*) Ciel!

SARA.

D'où vient cet effroi?

MELLEFONT.

Ce n'eſt rien, ma chere Miſſ. Je m'étois trompé ſur l'écriture, & je m'apperçois à préſent de mon erreur.

SARA.

Puiſſe le contenu de cette lettre vous être auſſi agréable que je le ſouhaite.

MELLEFONT.

Je préſume qu'il ſera très-indifférent!

SARA.

Je ne veux pas vous gêner davantage. Souffrez que je me retire.

MELLEFONT.

Vous ſoupçonniez donc...

SARA.

Je ne ſoupçonne rien. Adieu, Mellefont.

MELLEFONT (*en la reconduiſant*).

Je ſerai chez vous dans l'inſtant.

SCENE IX.

MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT (*en regardant de nouveau la lettre.*)

JUSTE Dieu!

NORTON.

Malheur à vous, s'il n'eſt que juſte.

MELLEFONT.

Eſt-il poſſible! Je revois cette main ſcélérate, & je ne meurs pas d'effroi? Eſt-ce elle ou non? C'eſt elle! Ah, mon ami, une lettre de Marwood! Quelle furie, quel démon lui a découvert mon ſéjour ici? Que me veut-elle? Va, cours, prépare tout pour notre départ.. Mais arrête! Peut-être ne ſera-t-il pas néceſſaire que nous partions. Peut-être cette lettre de Marwood n'eſt qu'un effet de ſon dépit: elle aura voulu me rendre mépris pour mépris en répondant à la lettre inſultante que je lui écrivis en la quittant. Tiens,

ouvre la lettre & lis-la. Je tremble de le ſaire moi-même.

NORTON (*lit*).

« Le nom que vous verrez au bas de
» la page vous en dira plus que ſi je vous
» écrivois une longue lettre ...

MELLEFONT.

Maudit ſoit ſon nom ! Puiſſé-je ne l'avoir jamais entendu prononcer ! Puiſſe-t-il être retranché du livre des vivans.

NORTON (*continue de lire*).

« L'amour qui guidoit mes pas en vous
» cherchant, a adouci les peines que j'ai
» eues à vous trouver ...

MELLEFONT.

L'amour ! Téméraire ! tu profanes un nom qui n'eſt conſacré qu'à la vertu.

NORTON (*continue*).

» Il a fait plus ...

MELLEFONT.

Je frémis ...

NORTON.

» Il m'a conduit ſur vos traces ...

MELLEFONT.

Que dis-tu, malheureux! (*il lui arrache la lettre des mains & lit lui-même*) » Il m'a conduit ſur vos traces... Je » ſuis... près de vous... & il dépend » de vous de m'accorder la ſatisfaction » de vous voir, ou de... prévenir ma » viſite... par la vôtre.

MARWOOD.

Quel coup de foudre! Elle eſt ici?... Où eſt-elle?... Elle payera cette témérité de ſa vie!

NORTON.

De ſa vie? Un regard de ſa part, & vous tomberez de nouveau à ſes pieds. Penſez à ce que vous allez faire! Evitez de lui parler, ou la pauvre Sara eſt perdue!

MELLEFONT.

Malheureux que je ſuis!.... Non, il faut que je lui parle.... Je la connois... Elle viendroit me chercher juſques dans l'appartement de Sara, & déchargeroit toute ſa rage ſur cette innocente créature.

NORTON.

Mais Monſieur...

MELLEFONT

Tais toi... Voyons (*en regardant la lettre*) ſi elle a mis ſon adreſſe. La voilà. Viens, ſuis-moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente la Chambre de Marwood dans une autre auberge.

SCENE PREMIERE.

MARWOOD, HANNAH.

MARWOOD, *en négligé.*

On a remis ma lettre, ſans doute?

HANNAH.

Oui, Madame.

MARWOOD.

A Mellefont lui-même?

HANNAH.

A un de ſes gens.

MARWOOD.

J'ai peine à contenir l'impatience où je ſuis de voir l'effet qu'elle produira... Je n'ai de ma vie éprouvé la même agitation, la même inquiétude... Le perfide!

Mais dissimulons, déguisons mon dépit... L'indulgence, l'amour, les prieres, voilà les seules armes que je dois employer, & les seules qui puissent me faire triompher de lui.

HANNAH.

Mais s'il y résiste ?

MARWOOD.

S'il y résiste ?.. Alors je me livrerai à toute ma fureur & je ne garderai aucuns ménagemens. Je sens déjà...

HANNAH.

Contenez-vous, de grace, il peut arriver dans l'instant même.

MARWOOD.

Ah, pourvu qu'il vienne ! Pourvu qu'il n'ait pas résolu de m'attendre de pied ferme chez lui !... Mais sais-tu sur quoi je fonde essenciellement l'espérance de l'arracher à son nouvel amour ? Sur Arabella.

HANNAH.

Il est vrai qu'il est idolâtre de cette

aimable enfant, & vous ne pouviez mieux faire que de l'amener avec vous.

MARWOOD.

Si ſon cœur eſt inſenſible aux cris d'un ancien amour, il ne le ſera pas à ceux de la nature. Il y a quelque temps qu'il arracha cette enfant d'entre mes bras, ſous le prétexte de la mettre dans un lieu où elle recevroit une meilleure éducation que chez moi. J'ai été obligée d'employer toutes ſortes de ruſes pour la tirer des mains de la perſonne à qui il l'avoit confiée. Il avoit donné d'avance une ſomme conſidérable pour ſon entretien pendant pluſieurs années, & avoit ordonné ſurtout la veille même de ſon départ, qu'on ne la laiſſât pas voir à une certaine Marwood, qui, dit-il, ne manqueroit pas de venir la réclamer en ſe diſant ſa mere. Je vois par cet ordre la différence injurieuſe qu'il met entre ma fille & moi. Il regarde Arabella comme une portion précieuſe de lui-même, & il me traite comme une miſérable créature dont-il eſt dégoûté.

HANNAH.

Quelle ingratitude !

MARWOOD.

Voilà l'effet que produifent ordinairement fur les hommes des complaifances prodiguées fans ménagement. J'en fais la trifte expérience! J'aurois dû le prévoir. Notre principal mérite eft celui d'avoir fçu combattre & réfifter ; il furvit aux agrémens même que la main du temps détruit imperceptiblement...

HANNAH.

Vous êtes encore bien éloignée, Madame, d'avoir rien à craindre de cette main redoutable. Votre beauté eft dans tout fon éclat, & fi vous vouliez faire de nouvelles conquêtes...

MARWOOD.

Tais-toi, Hannah ; tu me flattes dans une circonftance qui me rend toutes les flatteries fufpectes. Comment méditer de nouvelles conquêtes, lorfqu'on n'a plus l'avantage de pouvoir conferver celles qu'on avoit faites ?

SCENE II.

UN DOMESTIQUE, MARWOOD, HANNAH.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, quelqu'un demande à vous parler.

MARWOOD.

Qui ?

LE DOMESTIQUE.

Je crois que c'est ce jeune Seigneur à qui j'ai tantôt porté une lettre de votre part ; il est accompagné du domestique à qui je l'ai remise.

MARWOOD.

Mellefont ! ... Vîte, fais le monter ! (*le Domestique sort.*) Ah ma chere Hannah, le voici enfin ! Comment le recevrai-je ? Que lui dirai-je ? Quel air dois-je avoir avec lui ? Dis-moi, s'apperçoit-on de quelque altération sur mon visage ? Ma physionomie est-elle tranquille ?

HANNAH.

Rien moins que tranquille.

MARWOOD.

Et comme ceci ?

HANNAH.

Elle n'eſt pas aſſez naturelle.

MARWOOD.

Comme cela ?

HANNAH.

Encore un peu triſte.

MARWOOD.

Ce ſourire...

HANNAH.

A merveille, cependant on ſent la contrainte ... mais le voilà.

SCENE III.

MELLEFONT, MARWOOD, HANNAH.

MELLEFONT, (*entre bruſquement & d'un air farouche*)

Ah Marwood ! ...

MARWOOD. (*vole à ſa rencontre les bras ouverts & d'un air riant*)

Ah Mellefont ! ...

MELLEFONT, (*à part*)

La ſcélérate ! Quel art ſéducteur !

MARWOOD.

Que je vous embraſſe, perfide mais trop cher Mellefont ... Ah partagez ma joie ... Pourquoi vous dérobez-vous à mes tranſports ....

MELLEFONT.

Je m'attendois, je vous l'avoue, à être reçu autrement.

MARWOOD.

Pourquoi autrement ? Avec plus d'amour, ſans doute, avec plus de raviſſement ? Pardon, mon cher Mellefont, j'ai le malheur de ne ſavoir pas exprimer ce que je ſens ſi vivement. Je ſuis au comble de la joie de vous revoir, de vous preſſer de nouveau contre mon ſein ... Voyez couler mes larmes ... ces larmes de la plus douce volupté ... Mais elles ſont

perdues ! ... Votre main ne daigne pas les essuyer !

MELLEFONT.

Le temps est passé, Marwood, où ces artifices m'auroient séduit. Quittons ce langage. Je viens ici pour entendre vos reproches, & y répondre.

MARWOOD.

Des reproches ? Et quels reproches aurois-je à vous faire, Mellefont ? Je n'en ai aucuns.

MELLEFONT.

En ce cas, vous pouviez vous épargner la peine de venir me chercher si loin.

MARWOOD.

Par quelle bisarrerie, mon cher Mellefont, voulez-vous me forcer à faire mention d'une légere infidélité que je vous pardonnai au moment même où je l'appris ? C'est une erreur passagere à laquelle votre cœur n'a point de part ; elle ne mérite aucun reproche, & je veux en rire avec vous.

MELLEFONT.

Vous vous trompez, Marwood, mon cœur y a beaucoup plus de part qu'à toutes les intrigues amoureuſes que j'ai eues juſqu'aujourd'hui, & ſur leſquelles je ne jette la vue qu'avec horreur.

MARWOOD.

Votre cœur eſt excellent, mon cher Mellefont, il ſe laiſſe perſuader tout ce que votre imagination s'aviſe de lui perſuader; je le connois mieux que vous, & s'il n'étoit pas le meilleur, le plus fidele de tous les cœurs, me donnerois-je tant de peine pour le conſerver?

MELLEFONT.

Pour le conſerver? Vous ne l'avez jamais poſſédé.

MARWOOD.

Et moi, je vous dis, que je le poſſede encore.

MELLEFONT.

Si je ſavois que vous en poſſédaſſiez la moindre partie, je me l'arracherois à vos yeux.

MARWOOD.

Vous arracheriez le mien en même temps. Et alors... alors nos cœurs arrachés parviendroient enfin à cette union qu'ils ont ſi ſouvent cherchée ſur nos levres.

MELLEFONT, (*à part*)

La dangereuſe femme ! Le meilleur parti eſt de fuir.. Me ferez-vous le plaiſir, Marwood, de me dire en deux mots, pourquoi vous êtes venue ici, & ce que vous exigez encore de moi ? Mais parlez ſans ce ſourire, ſans ces regards affectés que vous employez pour me ſéduire.

MARWOOD, (*avec l'air de la candeur & de la bonté*)

Écoute, mon cher Mellefont ; j'ai pitié de la ſituation où tu es. Tes deſirs & ton goût te tyranniſent dans ce moment. Tu n'es pas en état de leur réſiſter. Eh bien, mon ami, il faut leur céder &, comme on dit, leur laiſſer jetter leur premier feu ; ce ſeroit une entrepriſe folle que de vouloir s'y oppoſer. Le moyen le plus ſûr de

les vaincre eſt de s'y livrer tout entier; ils s'aſſoupiront & ſe détruiront d'eux-mêmes. Tu ſais, mon aimable Mellefont, que j'ai ſouffert ſans humeur & ſans jalouſie que tu rendiſſes des hommages paſſagers à des charmes plus piquans que les miens; je ne t'ai jamais reproché ces changemens momentanés, où je gagnois toujours plus que je ne perdois. Tu revenois avec une nouvelle ardeur dans les liens que j'ai toujours ſu te rendre doux & légers. N'ai-je pas moi-même été la confidente de tes plaiſirs avec mes rivales? Pourquoi donc imagines-tu qu'aujourd'hui, où je n'en ai peut-être plus le droit, je veuille commencer à te tourmenter & t'impoſer un joug odieux? Ton goût pour la petite villageoiſe eſt encore dans toute ſa vivacité; je ſens que tu ne peux te paſſer d'elle. Eh bien, mon ami, qui t'empêche de l'aimer, & de l'aimer auſſi long-temps que tu voudras? Mais faut-il t'expatrier pour cela & former le projet inſenſé de fuir du Royaume avec elle?

MELLEFONT.

MELLEFONT.

Tout ce que vous dites-là, Marwood, eſt bien digne de vos principes & de votre caractere ; je n'en ai jamais ſi bien connu la perverſité que depuis l'inſtant où dans le commerce d'une femme vertueuſe j'ai appris à diſtinguer l'amour d'avec la volupté.

MARWOOD.

Ta nouvelle maîtreſſe eſt une fille à beaux ſentimens à ce que je puis deviner? Vous autres hommes vous ne ſavez ſeulement pas ce que vous voulez. Tantôt vous exigez de nous les excès les plus condamnables : & plus nous avons ſecoué le joug des préjugés & de toute bienſéance, & plus nous vous plaiſons. D'autre fois vous nous demandez le langage de la vertu & la conduite des Veſtales. Mais vous vous dégoûtez bientôt de l'un & de l'autre. Folles ou raiſonnables, impudentes ou ſages, on ne vous fixe pas plus par les bonnes qualités que par les mauvaiſes. Tu t'ennuiras bientôt de ta prude, je

t'en réponds, & ce moment ne tardera pas à venir. Veux-tu que je calcule quand il arrivera? .. Te voilà actuellement dans le fort de l'accès, il durera encore deux jours: mettons-en trois. Un amour plus calme, plus tranquille fuccédera & durera huit jours. Les huit jours fuivans tu ne penferas plus qu'accidentellement à ton amour; après quoi il faudra t'en faire fouvenir, & quand tu auras fatiété de ce fouvenir; tu tomberas tout-à-coup dans une indifférence abfolue: & cela arrivera fi promptement qu'il feroit difficile de fixer les époques de ces divers changemens..... En tout, la révolution que j'attends ne doit pas durer plus d'un mois.... Eh bien, Mellefont, je prendrai patience pendant un mois, j'uferai de la plus grande indulgence envers toi, & je ne t'en demande pour récompenfe que de trouver bon que je ne te perde pas de vue.

MELLEFONT.

En vain, Marwood, en vain vous avez recours à ces rufes perfides par lefquelles

vous avez si souvent triomphé de moi; une résolution inspirée par la vertu même, me mettra à couvert de vos pieges & de toute séduction. Cependant je ne veux pas m'y exposer plus long-temps. Je pars & n'ai plus qu'un mot à vous dire. Dans peu de jours vous me verrez lié d'une maniere qui vous ôtera toute espérance de me ramener jamais dans votre criminel esclavage. Vous avez pu voir, par la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ, les raisons qui me déterminent & qui me justifient.

Marwood.

A propos de cette lettre: dites-moi un peu, par qui vous l'avez fait écrire?

Mellefont.

Je l'ai écrite moi-même.

Marwood.

Cela ne se peut pas. Le commencement contient un compte si détaillé des différentes sommes que vous avez dépensées avec moi, qu'il est nécessairement l'ouvrage de quelque commis: & la fin

sent si fort son théologien, qu'elle a sûrement été faite par un Quakre. Je vais cependant essayer d'y répondre sérieusement. Quant à l'article essenciel, vous savez que tous les présens que vous m'avez faits, existent encore. J'ai toujours regardé vos billets au porteur, & vos diamans, comme un bien que vous m'aviez confié, & je l'ai fait apporter avec moi, pour le remettre entre vos mains.

MELLEFONT.

Gardez-le, Marwood, il est à vous.

MARWOOD.

Je n'en garderai rien. Sans votre cœur, je n'ai aucun droit sur ce qui vous appartient. En cessant de m'aimer, je veux qu'au moins vous ne me fassiez pas l'injustice de me confondre avec ces femmes vénales, qui s'enrichissent indifféremment des dépouilles de tout le monde. Suivez-moi, Mellefont, & dès ce moment vous allez redevenir aussi riche que vous l'étiez avant ma connoissance. Peut-être même...

MELLEFONT.

Quel génie a conſpiré ma perte & parle par votre bouche? Une Marwood, une femme voluptueuſe ne penſe pas ſi noblement.

MARWOOD.

Vous prenez pour un procédé noble, ce qui dans le fond n'eſt qu'un acte de juſtice. Non, Monſieur, non; je ne prétends pas que vous attachiez du mérite à cette reſtitution. Elle ne me coûte rien, & je regarderois comme une inſulte, le moindre remercîment que vous m'en feriez. Ce ſeroit une façon indirecte de me dire, que vous m'avez priſe pour une femme capable d'un vol, & que vous me remerciez de ce que je ne ſuis pas ce que vous avez penſé.

MELLEFONT.

En voilà aſſez, Madame, en voilà aſſez; je fuis, pour ne pas m'engager dans un combat de générosité où je ne voudrois pas ſuccomber.

MARWOOD.

Fuyez; mais emportez avec vous tout ce qui pourroit me rappeller votre souvenir. Dans l'état où je suis réduite, pauvre, méprisée, sans honneur, sans amis, oserai-je hasarder de vous demander encore une unique grace....

MELLEFONT.

Parlez, quelle est-elle?

MARWOOD.

La mort de vos mains.

MELLEFONT.

Cruelle! Hélas, dans ce moment je donnerois encore ma vie pour vous. Demandez-là, demandez-là...... mais ne prétendez plus à mon amour. Il faut que je vous quitte, Marwood, ou que je devienne l'horreur de la nature. Je suis déja trop coupable d'être ici & de vous avoir écoutée si long-temps. Adieu, adieu.

MARWOOD, *(l'arrêtant.)*

Vous voulez me quitter? Et que voulez-vous donc que je devienne? Il vous est

moins permis de m'abandonner dans l'état où je suis, que de me donner la mort..... Ah, ma chere Hannah, je vois bien que mes prieres seules sont sans pouvoir. Amene ici un intercesseur, qui, dans un seul instant, me rende plus qu'il n'a jamais reçu de moi. (*Hannah sort*)

MELLEFONT.

De quel intercesseur voulez-vous parler, Marwood?

MARWOOD.

Ah, d'un intercesseur dont vous ne m'auriez privée que trop volontiers!... La nature, peut-être, se fera mieux entendre à votre cœur....

MELLEFONT.

Vous me faites frémir... Quoi, vous auriez.....

SCENE IV.

ARABELLA, HANNAH, MARWOOD.

Mellefont.

Que vois-je?... C'eſt elle!.. Marwood, comment avez-vous oſé....

Marwood.

Suis-je donc mere en vain?.... Viens, Arabella, viens, reconnois ici ton protecteur, ton appui, ton.... ah que le cœur te diſe ce qu'il peut être de plus que ton protecteur & ton appui.

Mellefont (*en détournant la tête*)

Dieu! que vais-je devenir?

Arabella (*en s'approchant de lui avec timidité*)

Ah, Monſieur, eſt-ce vous?... Eſt-ce vous?... Eh non, Madame, ce n'eſt pas lui. Il me regarderoit, il me ſerreroit dans ſes bras; il m'y ſerroit ſi ſouvent autrefois! Par quel malheur ai-je donc

perdu l'amitié d'un homme si cher, & qui me permettoit de me dire sa fille.

MARWOOD.

Vous gardez le silence, Mellefont? Vous ne daignez pas jetter un regard sur cette innocente créature?

MELLEFONT.

Ah!...

ARABELLA.

Il soupire, Madame! Qu'a-t-il donc?... Il détourne ses regards! Il les leve vers le ciel! Que lui veut-il? Que lui demande-t-il? Ah puisse-t-il lui accorder tout ce qu'il souhaite!

MARWOOD.

Va, mon enfant, va te jeter à ses pieds. Il veut nous quitter, & nous quitter pour jamais.

ARABELLA (*se jettant aux pieds de Mellefont*)

Vous, nous quitter? Nous quitter pour jamais? N'avons-nous pas déja été assez de temps sans vous voir.... Vous

avez dit si souvent que vous nous aimiez ; abandonne-t-on ceux qu'on aime ?

MARWOOD.

Je joins mes prieres aux siennes..... Mellefont, voyez moi aussi à vos pieds...

MELLEFONT (*l'arrête au moment même où elle veut se jeter à genoux*),

Marwood!... Dangereuse Marwood!... Et toi aussi, ma chere Arabella, tu te ligues contre moi !

ARABELLA.

Contre vous ?

MARWOOD.

Quel parti prenez-vous, Mellefont ?

MELLEFONT.

Celui que je ne devrois pas prendre...

MARWOOD (*en se jettant à son cou*)

Ah, la droiture de votre cœur a toujours triomphé de tous vos caprices.

MELLEFONT.

Ah, Marwood, cruelle Marwood, vous avez vaincu, & je suis déja ce que vous désirez que je sois, un parjure, un ravisseur, un vil séducteur, un assassin.

MARWOOD.

Vous le paroîtrez à vos yeux pendant quelques jours, mais bientôt vous reconnoîtrez que je vous ai empêché de l'être en effet. Allez tout difpofer pour vous réunir à nous.

ARABELLA.

Ah oui, mon bon papa, je vous en prie, revenez avec nous.

MELLEFONT.

Revenir avec vous? Et le puis-je?

MARWOOD.

Rien n'eft plus aifé; fi vous voulez.

MELLEFONT.

Et Sara....

MARWOOD.

Et Sara deviendra ce qu'elle voudra....

MELLEFONT.

Barbare Marwood, ce mot affreux me découvre le fond de votre cœur. Il eft donc toujours le même?

MARWOOD.

Si vous lifiez au fond de mon cœur, vous y verriez plus de compaffion pour

votre Miſſ; que vous n'en avez vous-même; je dis une véritable compaſſion; car la vôtre n'en mérite pas le nom: ce n'eſt qu'une lâche foibleſſe. En général, mon cher Mellefont, vous avez pouſſé un peu trop loin cette aventure romaneſque. Qu'un galant homme conſommé dans l'art de plaire & de ſéduire, ait profité de tous ſes avantages pour tourner la tête à une jeune innocente ſans expérience, il n'y a pas grand mal à cela, & on peut vous le pardonner; l'excès d'une paſſion la juſtifie. Mais que vous ayiez enlevé à un pere, blanchi par les années, ſa fille unique; que vous ayiez rendu ſi amers & ſi pénibles les reſtes de la vie d'un vieillard reſpectable; que vous ayiez ſacrifié à vos plaiſirs les liens les plus ſacrés de la nature: voilà, Mellefont, ce qui eſt inexcuſable. Hâtez-vous de réparer votre faute autant qu'il eſt poſſible de la réparer. Rendez à un vieillard gémiſſant ſa ſeule conſolation, & renvoyez une fille trop crédule dans la maiſon paternelle, qu'il ne faut

pas encore rendre déſerte, après l'avoir déshonorée.

MELLEFONT.

Il ne vous manquoit plus que d'être d'intelligence avec les mouvemens de ma propre conſcience! Mais, Marwood, en ſuppoſant que ce que vous dites ſeroit conforme à la juſtice & à la raiſon, ne faudroit-il pas que j'euſſe un front d'airain pour oſer le propoſer à la malheureuſe Sara ?

MARWOOD.

J'ai déja prévenu votre embarras, & j'ai penſé à vous épargner cette confuſion. Dès que j'ai ſu où vous étiez, j'en ai fait ſecrétement avertir Sir Sampſon. Il a reçu cette nouvelle avec des tranſports de joie, s'eſt mis en route à l'inſtant, & je ne comprends pas pourquoi il n'eſt pas encore ici.

MELLEFONT.

Que dites-vous?

MARWOOD.

Attendez tranquillement ſon arrivée,

& n'en dites rien à sa fille. Moi-même je ne veux pas vous arrêter plus long-temps. Allez la rejoindre, pour ne lui donner aucun soupçon. Cependant je me promets de vous revoir encore aujourd'hui.

MELLEFONT.

Oh Marwood! Avec quels sentimens je venois chez vous, & avec quels sentimens je vous quitte!.... Adieu, ma chere Arabella.... Embrassez-moi....

ARABELLA.

Dépêchez-vous de revenir, je vous en prie.

SCENE V.

MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD (*en poussant un profond soupir*)

VICTOIRE, Hannah!... Mais victoire pénible!... Approche-moi une chaise,

je me ſens fatiguée.... (*elle s'aſſied*) Il étoit temps qu'il ſe rendît, une minute de plus la patience m'échappoit, & j'allois lui faire voir une autre Marwood.

HANNAH.

Ah, Madame, quelle femme vous êtes! Eſt-il quelqu'un en état de vous réſiſter?

MARWOOD.

Il ne m'a que trop réſiſté, Hannah. Et aſſurément, très-aſſurément je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir miſe dans le cas de me jeter à ſes pieds.

ARABELLA.

Il faut lui pardonner tout. Il eſt ſi bon, ſi bon....

MARWOOD.

Taiſez-vous.

HANNAH.

De combien de manieres vous l'avez attaqué! Mais celle qui m'a ſemblé faire le plus d'impreſſion ſur lui, c'eſt le déſintéreſſement avec lequel vous avez offert de lui rendre tous les préſens que vous en avez reçus.

MARWOOD.

Je le crois comme toi. Ha, ha, ha! (*en riant avec mépris*)

HANNAH.

Vous riez, Madame?... Mais si ce n'étoit pas en effet votre intention, savez-vous que vous risquiez beaucoup? Et si par hasard il vous eût prise au mot...

MARWOOD.

Va, va, je savois bien à qui j'avois à faire.

HANNAH.

Fort bien! Et vous aussi, ma belle Arabella, vous avez joué votre rôle à merveille, à merveille!

ARABELLA.

Pouvois-je faire autrement? Il y avoit si long-temps que je ne l'avois vû!.... Vous n'êtes pas fâchée que je l'aime tant, n'est ce pas, Madame? Je vous aime autant que lui.

MARWOOD.

Je veux bien te pardonner cette fois-ci de ne pas m'aimer plus que lui.

ARABELLA (*en pleurant*)

Cette fois-ci !

MARWOOD.

Mais tu pleures, je crois? Et pourquoi pleures tu?

ARABELLA.

Ah non, je ne pleure pas. Ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je vous aimerai tant, tant tous deux, qu'il me sera impossible d'en aimer plus l'un que l'autre.

MARWOOD.

Voilà qui est bon.

ARABELLA.

Je suis bien malheureuse....

MARWOOD.

Paix.... Qui vient ici?

SCENE VI.

MELLEFONT, MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD (*en se levant*)

POURQUOI-DONC revenez-vous si vîte, Mellefont?

MELLEFONT (*avec vivacité*)

Parce qu'il ne m'a fallu que quelques momens pour rentrer en moi-même.

MARWOOD.

Hé bien?

MELLEFONT.

Vous m'avez étourdi, Marwood: mais vous ne m'avez pas convaincu. Tous vos artifices sont devenus inutiles. A peine j'ai respiré un air plus pur que celui de votre chambre, que j'ai repris assez de courage & de force pour m'arracher du piége dangereux que vous m'avez tendu. Est-il possible qu'un homme

si long-temps avili par votre commerce, ne connoisse pas vos rufes?

MARWOOD (*avec impatience*)

Quel est donc ce langage?

MELLEFONT.

Celui de la vérité & de l'indignation.

MARWOOD.

Doucement, Mellefont, ou bientôt vous me ferez parler aussi ce langage.

MELLEFONT.

Je ne suis revenu si brusquement que pour ne pas vous laisser jouir un moment de plus de l'erreur où vous étiez à mon sujet; elle doit me rendre méprisable à vos yeux même.

ARABELLA (*à Hannah, avec timidité*)

Ah Hannah....

MELLEFONT.

Ne vous contraignez pas, Marwood, laissez agir votre fureur. Plus vous m'en montrerez, & plus je serai satisfait. Ai-je pu être un moment indécis entre une Marwood & une Sara? Quelle honte!

J'ai été au moment de me décider pour la premiere !

ARABELLA.

Ah, Mellefont....

MELLEFONT.

Ne craignez rien, ma chere Arabella. C'eſt auſſi pour vous que je ſuis revenu. Donnez-moi la main & ſuivez-moi.

MARWOOD (*en les arrêtant*)

Traître ! Qui veux-tu qu'elle ſuive?

MELLEFONT.

Son pere.

MARWOOD.

Va, Malheureux, tu apprendras auparavant à connoître ſa mere.

MELLEFONT.

Je la connois pour l'opprobre de ſon ſexe.

MARWOOD (*à Hannah*)

Emmene Arabella.

MELLEFONT (*voulant l'arrêter*)

Reſtez.

MARWOOD.

Point de violence, Mellefont, ou bien....

(*Arabella & Hannah ſortent*)

SCENE VII.

MARWOOD, MELLEFONT.

MARWOOD.

NOUS voilà ſeuls. Dites-moi ſérieuſement, Mellefont, ſi vous êtes réſolu en effet de me ſacrifier à une jeune folle?

MELLEFONT (*avec amertume*)

Sacrifier? Vous me faites ſouvenir qu'autrefois on ſacrifioit aux Dieux des animaux très-impurs.

MARWOOD (*d'un ton moqueur*)

Expliquez-vous, & faites-moi grace de vos ſavantes alluſions.

MELLEFONT.

Je vous dirai donc fermement, que je ſuis réſolu de ne plus penſer à vous que pour maudire le jour où je vous ai con-

nue. Quelle différence, grand Dieu, entre Sara & vous ! Vous êtes une femme voluptueuse, intéressée, perdue ; à peine pourriez-vous vous souvenir d'avoir jamais été innocente. Je ne crains pas d'avoir des reproches à me faire à votre égard : & les avantages que vous m'avez donnés sur vous, vous les auriez offerts à tout le monde. Ce n'est pas moi qui vous ai cherchée ; c'est vous qui m'avez cherché. Si je suis parvenu à connoître quelle est Marwood, cette connoissance me coûte cher. Il m'en coûte ma fortune, ma réputation, mon bonheur....

MARWOOD.

Et je voudrois qu'elle te coûtât la perte même de ton ame ! Monstre ! Les habitans des enfers sont moins détestables que toi ! Tu entraînes une femme foible dans le crime, & tu lui imputes ces mêmes crimes qui sont ton ouvrage ? Que t'importe, quand & où j'ai cessé d'être innocente ? Si je n'ai pu te sacrifier ma vertu, je t'ai au moins

ſacrifié ma réputation. Crois-tu l'une plus précieuſe que l'autre ! Va, Mellefont, une femme ſenſée ſe paſſe mieux de vertu que de réputation .... Mais enfin, que j'aie été tout ce que tu voudras avant de te connoître : j'étois ſans reproche aux yeux du monde, & c'étoit tout pour moi. Ce n'eſt que par mon commerce avec toi, qu'il a ſu que j'étois coupable, parce que j'ai eu la facilité d'accepter l'offre de ton cœur ſans y joindre le don de ta main.

MELLEFONT.

Cette facilité eſt ta propre condamnation.

MARWOOD.

Rapelle-toi à quels artifices tu la dois ! Ne m'as-tu pas perſuadée, que tu ne pouvois contracter un engagement public ſans perdre une ſucceſſion que tu ne voulois ménager que pour la partager avec moi ? Eſt-ce à préſent le moment d'y renoncer, & d'y renoncer pour une autre que pour moi ?

MELLEFONT.

C'est avec la plus vive satisfaction que je vous apprends, qu'enfin toutes les difficultés vont être levées. Contentez-vous, Marwood, de m'avoir fait dissiper les biens de mon pere, & laissez-moi jouir dans la société d'une femme qui en est plus digne que vous, d'une succession beaucoup moins considérable.

MARWOOD.

Ah je vois maintenant sur quel espoir est fondée la dureté avec laquelle tu me traites. C'est assez. Compte que je ferai tout mon possible pour t'oublier, & le premier effort que je ferai pour y parvenir, ce sera.... tu m'entends bien! Tremble pour Arabella! Elle ne transmettra pas au moins à la postérité le souvenir de mes foiblesses. J'aurai la cruauté... Tu vas voir en moi une nouvelle Médée!

MELLEFONT (*avec effroi*)

Marwood....

MARWOOD.

Le poison ou le poignard me vengera. Mais

Mais non, leur effet eſt trop prompt. Ils trancheroient trop tôt la vie de ton enfant. Ce n'eſt pas morte, c'eſt mourante que je veux t'offrir à tes yeux. Je veux, que des tourmens lents & cruels la défigurent inſenſiblement, & détruiſent ſur ſon viſage tous les traits de reſſemblance qu'elle a avec toi....

MELLEFONT.

La fureur vous égare, Marwood...

MARWOOD.

Oui, vous avez raiſon, elle m'égare en effet.... Il faut que le pere la devance... Il faut qu'il ſoit dans le tombeau, & que ſa fille aille l'y rejoindre après avoir aſſouvi ma vengeance.... (*elle court après lui avec un poignard qu'elle tire bruſquement de ſon ſein*) Meurs, ſcélérat!

MELLEFONT (*lui arrache le poignard*)

Femme abominable! Qui m'empêche à préſent de tourner contre toi ce même fer?... Mais vis, & que ta punition ſoit réſervée à des mains plus infâmes.

MARWOOD (*les mains jointes*)

Ciel! Qu'ai-je fait! Ah Mellefont!..

MELLEFONT.

Ton repentir ne m'en impoſe pas. Je ſais ce qui le cauſe: ce n'eſt pas l'horreur du crime, c'eſt la rage de n'avoir pu l'achever!

MARWOOD.

Rendez-le-moi, ce fer, rendez-le-moi, & vous verrez bientôt pour qui il a été aiguiſé. Il ira chercher ce triſte cœur qui aime mieux renoncer à la vie qu'à notre amour.

MELLEFONT.

Hannah!

MARWOOD.

Mellefont, qu'allez-vous faire?

SCENE VIII.

HANNAH (*effrayée*), MARWOOD, MELLEFONT.

Mellefont.

As-tu entendu, Hannah ? Sais-tu de quoi ta maîtreſſe eſt capable? Songe à remettre Arabella entre mes mains.

Hannah.

Ah, Madame, en quel état vous voilà !

Mellefont.

Bientôt cette innocente créature ſera en ſûreté, & la juſtice ſaura bien lier les mains à une mere homicide.

(*Il veut ſortir*)

Marwood.

Où allez-vous, Mellefont, où allez-vous ? Ayez pitié d'une mere dont le déſeſpoir égaroit la raiſon. Conſidérez le motif qui me portoit à des excès qui font frémir la nature. Cruel, n'eſt-ce

pas vous-même?... Où Arabella peut-elle être plus en ſûreté qu'avec moi? Ma bouche a juré ſa mort, mais mon cœur eſt toujours le cœur d'une tendre mere. Oubliez mes fureurs; pour me les pardonner, ſongez ſeulement à ce qui les cauſe.

MELLEFONT.

Il n'y a qu'un moyen de m'engager à tout oublier.

MARWOOD.

Quel eſt-il? Parlez.

MELLEFONT.

Retournez à Londres à l'inſtant. Laiſſez-moi le ſoin d'Arabella; je ne veux plus qu'elle ait rien de commun avec vous.

MARWOOD.

Eh bien, je conſens à tout; mais ne me refuſez pas une ſeule grace que je vous demande. Laiſſez-moi voir au moins Sara une ſeule fois.

MELLEFONT.

Et pourquoi?

MARWOOD.

Je veux lire dans ſes regards le ſort qui m'attend pour l'avenir. Je veux juger par moi-même ſi elle eſt digne de l'infidélité que vous me faites, & ſi je puis me flatter en effet de pouvoir reprendre un jour quelqu'aſcendant ſur votre cœur.

MELLEFONT.

Vaine eſpérance!

MARWOOD.

Pouvez-vous être aſſez cruel, pour ôter à une infortunée juſqu'à l'eſpérance? Je ne paroîtrai pas devant elle comme Marwood, mais comme une de vos parentes. Annoncez-moi comme telle, vous ſerez préſent à ma viſite, & je vous promets, par tout ce qui eſt ſacré, de ne pas proférer un mot qui puiſſe la bleſſer. Ne me refuſez pas, ou bien je pourrois tout employer pour me montrer à elle ſous ma véritable forme.

MELLEFONT.

Je pourrois.... (*après avoir rêvé un*

moment) vous accorder cette priere, Marwood... mais à la condition, qu'aussitôt vous quitterez ce séjour.

MARWOOD.

Je vous promets plus: je vous délivrerai même, s'il en est encore temps, de la surprise de son pere.

MELLEFONT.

C'est ce dont je vous prie de ne pas vous mêler. Il me comprendra, je l'espere, dans le pardon qu'il accordera à sa fille: & s'il refuse de lui pardonner, je saurai comment me conduire à son égard. Je vais vous annoncer chez Miss, & je compte que vous tiendrez votre parole. (*Il sort*)

MARWOOD.

Ah, Hannah, pourquoi nos forces ne répondent-elles pas à notre courage! Vien m'habiller. Je ne renonce pas encore à mon projet. Il s'agit de lui inspirer de la sécurité. Viens.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente une Chambre dans l'Auberge où est logée Miss Sara.

SCENE PREMIERE.

SIR SAMPSON, WAITWELL.

SAMPSON.

TIENS, Waitwell, porte-lui cette lettre. C'est la lettre d'un pere tendre qui ne gémit que de son absence. Dis-lui que je t'ai fait partir avant moi, & que je n'attends que sa réponse pour venir moi-même, & la serrer de nouveau dans mes bras.

WAITWELL.

Je crois que vous avez raison de la préparer à cette entrevue.

SAMPSON.

Je m'aſſure par-là de ſes ſentimens, & je lui ménage l'occaſion de m'écrire les choſes qu'il lui ſeroit trop pénible & trop humiliant de me dire. Une lettre lui coûtera moins de confuſion, & peut-être à moi moins de larmes.

WAITWELL.

Oſerois-je vous demander à quoi vous êtes déterminé au ſujet de Mellefont ?

SAMPSON.

Ah, Waitwell, ſi je pouvois ne voir en lui que le ſéducteur de ma fille, je lui préparerois un traitement fort dur : mais il en eſt aimé ! Ce titre le met à couvert de mon reſſentiment. C'eſt moi qui ai le premier tort dans cette déplorable aventure. Sara, ſans moi, n'auroit jamais connu cet homme dangereux. Par reconnoiſſance pour une obligation que je croyois lui avoir, j'ai eu l'imprudence de lui permettre un accès trop libre dans

ma maiſon. Il étoit aſſez naturel que ma fille prît une ſorte d'eſtime pour quelqu'un que je traitois avec tant d'égards : il ne l'étoit pas moins qu'un homme de ſon caractere ſe laiſſât ſéduire par cette eſtime, & cherchât à la changer en amour. Il y avoit réuſſi avant que je m'apperçuſſe de ce qui ſe paſſoit, & avant que je ſuſſe quelles étoient ſes mœurs & ſon train de vie. Le mal étoit fait, & j'aurois dû le pardonner, puiſqu'il étoit ſans remede. Je voulus être inexorable envers lui, & je ne fis pas attention que je ne pouvois le punir ſans punir ma fillle en même temps. Si j'avois montré moins de ſévérité, j'aurois empêché leur fuite..... Obligé de courir ſur leurs pas, je ſerai encore trop heureux, ſi le raviſſeur de ma fille conſent à devenir ſon époux. Qui ſait s'il voudra renoncer au commerce des femmes avec leſquelles il a vécu, pour épouſer une fille ſans artifice, qui, vraiſemblablement, ne lui a rien laiſſé à deſirer.

WAITWELL.

Il n'eſt pas poſſible qu'un homme ſoit aſſez lâche, aſſez méchant....

SAMPSON.

Ta confiance, mon bon Waitwell, fait honneur à ta vertu. Mais il n'eſt que trop vrai que la méchanceté humaine ſe permet ſouvent des excès encore plus criminels!... Va, & fais ce que je t'ai dit. Obſerve-la bien tandis qu'elle lira ma lettre. Il y a ſi peu de temps qu'elle a ceſſé d'être vertueuſe, qu'il eſt bien difficile qu'elle connoiſſe déja la diſſimulation. Tu verras ſur ſon viſage ce qui ſe paſſera dans ſon ame. N'échappe aucune expreſſion qui pourra marquer ou de l'éloignement ou de l'indifférence pour ſon pere. Si tu fais cette triſte découverte, ne me la diſſimule pas, je t'en conjure: elle pourra peut-être ſervir à me détacher d'elle à mon tour...... à l'abandonner à ſon ſort.... Je l'eſpere

Waitwell.... Mais, hélas! je sens que mon cœur me dément.

(Ils sortent par des chemins différens)

SCENE II.

Le Théatre représente l'Appartement de Sara.

SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

J'AI eu tort, ma chere Sara, de vous laisser tantôt une petite inquiétude au sujet de cette lettre.

SARA.

Eh non, Mellefont, je n'en ai été nullement inquiete. Est-il donc nécessaire, pour que je ne doute pas de votre amour, que vous n'ayiez point de secret pour moi?

MELLEFONT.

Ainsi vous croyez donc que c'étoit un secret?

SARA.

Mais pas un ſecret qui me regarde ; & cela doit me ſuffire.

MELLEFONT.

Vous êtes trop indulgente. Cependant permettez-moi de vous découvrir ce myſtere. Cette lettre eſt d'une de mes parentes, qui a ſu que j'étois ici. Elle a voulu me parler avant de continuer ſon voyage pour Londres, & elle deſire en même temps que je lui procure la ſatisfaction de vous voir.

SARA.

Je ſerai toujours charmée de connoître les perſonnes d'une famille auſſi reſpectable que la vôtre. Mais je vous en fais juge, Mellefont, puis-je me préſenter à pas une d'elles ſans rougir ?

MELLEFONT.

Sans rougir ? De quoi ? De ce que vous m'aimez ? Il eſt vrai, ma chere Miſſ, que vous pouviez donner votre cœur à un homme d'une plus haute naiſſance, & plus opulent que moi. Vous

devez rougir de la préférence dont vous m'avez honoré, & le facrifice que vous avez fait....

S a r a.

Vous favez trop, Mellefont, combien l'explication que vous donnez à mes paroles eft loin de ma penfée.

M e l l e f o n t.

Pardonnez, Miff, je les explique mal en effet, & je conviens qu'elles ne peuvent avoir aucun fens.

S a r a.

Comment s'appelle votre parente?

M e l l e f o n t.

Lady... Solmes. Vous devez m'avoir entendu parler d'elle.

S a r a.

Je ne m'en fouviens pas.

M e l l e f o n t.

Oferois-je vous prier de vouloir bien la recevoir?

S a r a.

Prier, Mellefont? Vour pouvez me le commander.

Mellefont.

Quel mot, Sara !... Non, elle n'aura pas le bonheur de vous voir. Elle en sera désespérée, mais elle tâchera de s'en consoler. Miss Sara a ses raisons, sans doute, & je les respecte sans les connoître.

Sara.

Mon Dieu, Mellefont, que vous êtes pressant.... J'attendrai votre parente, & je tâcherai, s'il est possible, de me montrer digne de l'honneur qu'elle veut bien me faire. Etes-vous content ?

Mellefont.

Ah, Miss, souffrez que je vous avoue mon ambition. Je voudrois vous montrer à tout le monde, le rendre témoin & jaloux de ma félicité. Il me semble que si je ne tirois pas vanité d'une possession aussi précieuse, j'en connoîtrois moins tout ce qu'elle vaut. Je vais vous amener ma parente. (*Il sort*)

Sara (*seule*)

Dieu veuille que ce ne soit pas une de ces

femmes altieres, qui, pleines de respect pour elles-mêmes, se croient au-dessus de toutes les foiblesses! Elles nous font notre procès d'un seul regard dédaigneux, & un mouvement d'épaules est la seule marque équivoque & outrageante de la pitié que nous leur inspirons.

SCENE III.

WAITWELL, SARA.

Betty (*entre les Scenes*) Entrez ici, puisqu'il faut que vous lui parliez à elle-même.

Sara (*en se tournant du côté de Waitwell*)

Qui veut donc me parler à moi-même?.. Que vois-je?.. Est-il possible! C'est toi, Waitwell?

Waitwell.

Quel bonheur! Je revois enfin Miss Sara!

SARA.

Dieu ! Que viens-tu m'apprendre ?... Ah, tu m'apportes ſans doute la nouvelle de la mort de mon pere ! Il n'eſt plus, il n'eſt plus, le plus digne de tous les hommes, le meilleur de tous les peres ! Il n'eſt plus, & c'eſt moi qui ai hâté ſa mort....

WAITWELL.

Ah Miſſ....

SARA.

Dis-moi, dis-moi donc vîte que le ſouvenir de ſa malheureuſe fille n'eſt pas venu empoiſonner ſes derniers momens; qu'il m'avoit oublié; qu'il eſt mort auſſi paiſiblement qu'il ſe promettoit autrefois de mourir entre mes bras; qu'il ne s'eſt pas ſouvenu de moi dans ſa derniere priere....

WAITWELL.

Ceſſez de vous tourmenter par des idées ſi triſtes. Sir Sampſon vit encore, vous reverrez encore votre reſpectable pere.

SARA.

Il vit encore? Eſt-il bien vrai que mon pere vit encore?.. Ah puiſſe-t-il vivre encore long-temps, & heureux! Ah puiſſe le Tout-puiſſant ajouter à ſes années la moitié des miennes!.. Fille ingrate!.. Ah je ferois le ſacrifice de tout le temps qui me reſte à vivre, pour lui procurer ſeulement quelques jours de plus! Puiſqu'il vit, aſſure-moi au moins, mon cher Waitwell, qu'il ne lui eſt pas douloureux de vivre ſans moi; qu'il a renoncé ſans peine à une fille qui a pu renoncer ſi facilement à la vertu; que ma fuite lui a cauſé de l'indignation, mais point de regrets; qu'il me hait, mais que mon abſence ne l'afflige pas.

WAITWELL.

Ah, Sir Sampſon eſt toujours un pere auſſi tendre que Sara eſt une tendre fille.

SARA.

Que dis tu? Cruel Waitwell! Sais tu que tu m'apprends le malheur le plus affreux que mon cœur ait jamais redouté!

Quoi, il eſt toujours un tendre pere? Il m'aime donc encore? Il me regrette donc?.. Non, non, il ne m'aime ni ne me regrette; cela n'eſt pas poſſible, tu te trompes, Waitwell.... Ah, ne ſens-tu pas combien chaque ſoupir qu'il pouſſeroit pour moi, aggraveroit mon crime? Il faudroit que le Ciel inventât des ſupplices nouveaux pour me punir de toutes les larmes qu'il verſeroit pour moi..... Des larmes? Quoi, je coûterois des larmes à mon pere?... Et ce ſont d'autres larmes que celles de la tendreſſe & de la joie?... Malheureuſe Sara!... Ah, Waitwell, dis-moi que je ſuis dans l'erreur; dis-moi qu'il a ſenti pour moi quelques-uns de ces mouvemens légers de la nature, que la raiſon calme à l'inſtant, mais qu'il ne m'a pas pleurée. N'eſt-ce pas, Waitwell, il ne m'a pas pleurée?

Waitwell (*en s'eſſuyant les yeux*)

Non, Miſſ, non,... il ne vous a pas... pleurée....

SARA.

Ta bouche dit que non, mais tes larmes disent le contraire!

WAITWELL.

Prenez cette lettre, Miss; elle est de lui.

SARA.

De qui? De mon pere? Pour moi?

WAITWELL.

Oui : elle vous instruira mieux que tout ce que je pourrois vous dire. Il auroit bien dû charger un autre que moi de cette commission. Je m'en promettois de la joie, mais vous changez cette joie en amertume....

SARA.

Donne, bon Waitwell, donne..... Mais non, je ne la prendrai pas qu'auparavant tu ne me dises ce qu'elle contient.

WAITWELL.

Eh que peut-elle contenir? Amour & pardon.

SARA.

Amour & pardon ?

WAITWELL.

Et des regrets, peut-être, d'avoir voulu faire uſage de l'autorité paternelle à l'égard d'un enfant qui n'en méritoit que la bonté.

SARA.

Garde ta lettre, ta cruelle lettre !

WAITWELL.

Cruelle ? Ne craignez rien : cette lettre vous accorde la liberté de diſpoſer de votre cœur & de votre main.

SARA.

Et voilà ce que je crains.... Et j'ai pu affliger un pere comme celui-là ?... Mais le voir par cette affliction même, par ſa tendreſſe à laquelle j'ai oſé renoncer, le voir réduit à ſe prêter à tout ce qu'ordonne la malheureuſe paſſion qui m'entraîne ; voilà, Waitwell, voilà ce que je ne ſupporterai jamais. Si ſa lettre contenoit tout ce que dans un pareil cas un pere irrité peut ſe permettre de dur &

de violent, je la lirois en frémissant à la vérité, mais je la lirois. Je tâcherois d'opposer à son ressentiment quelques foibles justifications, qui ne serviroient qu'à l'aigrir davantage. Alors je pourrois me flatter que son indignation parvenue à son comble s'affoibliroit insensiblement d'elle-même, se changeroit en mépris pour moi; que parvenu à me mépriser il ne s'occuperoit plus de moi; que la tranquillité renaîtroit enfin; & je n'aurois plus à me reprocher de l'avoir rendu malheureux à jamais.

WAITWELL.

Ah, Miss, vous aurez encore moins ce reproche à vous faire, si vous vous rendez à sa tendresse qui veut tout oublier.

SARA.

Tu te trompes, Waitwell. Le desir qu'il a de me voir, le porte à consentir à tout. Mais à peine m'aura-t-il vue pendant quelque temps, qu'il sentira sa foiblesse, & qu'il en rougira. Un sombre

mécontentement ſuccédera, & il ne jettera pas un regard ſur moi ; ſans m'accuſer du conſentement que je l'aurai forcé à me donner. Oui, ſi j'étois encore libre, ſi dans le moment où il voudroit ſe faire la violence de m'accorder tout, je pouvois lui ſacrifier tout, alors je recevrois avec plaiſir la lettre dont il t'a chargé; j'admirerois avec tranſport juſqu'où peut allèr l'amour paternel, & ſans en abuſer je me jettrois à ſes pieds en fille repentante; je renoncerois à ſes bienfaits. Mais le puis-je aujourd'hui ? Il faudroit, dans la ſituation déſeſpérée où je me ſuis miſe, que j'acceptaſſe ce qu'il me permettroit, ſans oſer même conſidérer combien cette permiſſion lui coûteroit. Dans le moment où je voudrois me livrer à la joie, l'idée qu'il feindroit de la partager, mais qu'il en gémiroit intérieurement, viendroit l'empoiſonner. Je n'aurois pas un jour pur dans ma vie ; je me reprocherois ſans ceſſe de l'avoir réduit à la néceſſité de faire mon bonheur aux dépens

du ſien... Ah, Waitwell! me crois-tu capable de me procurer une ſemblable félicité?...

WAITWELL.

Je ne ſais que vous répondre, &c...

SARA.

Va, mon ami, il n'y a rien à répondre en effet. Reporte ta lettre. S'il faut que mon pere ſoit malheureux à cauſe de moi, je veux être malheureuſe auſſi. L'être ſeule & ſans lui, voilà ce que je demande maintenant au Ciel.

WAITWELL (*à part*)

Je crois qu'il faudra que je la trompe pour l'engager à lire la lettre.

SARA.

Que dis-tu là?

WAITWELL.

Je dis que j'ai fait une grande imprudence pour vous engager à lire plus pomptement cette lettre.

SARA.

Comment cela?

WAITWELL.

Je ne pouvois pas pénétrer si avant, & vous avez une façon d'envisager les choses bien différente de la mienne. J'avois craint de vous effrayer : hélas, la lettre n'est peut-être que trop dure ! Au lieu de dire qu'elle ne contenoit qu'amour & pardon, j'aurois dû dire que je souhaitois qu'elle ne contînt que cela.

SARA.

Est-il bien vrai ? ... Donne-la donc, Je veux la lire. Quand on a le malheur d'avoir mérité le courroux d'un pere, on doit au moins assez le respecter pour désirer qu'il l'exhale à son gré contre nous. Chercher à l'éviter, c'est joindre le mépris à l'offense. Je veux le sentir dans toute sa force... Tu vois, je tremble... Mais aussi j'ai bien lieu de trembler.... (*Elle décachete la lettre*) La voilà décachetée ! Je frémis... Mais que vois-je ? (*Elle lit*) « Fille unique & chérie ». Imposteur, tu m'as trompée ! Est-ce là le langage

langage d'un pere irrité ? Va, je n'en lirai pas davantage.

WAITWELL.

Ah, Miſſ, pardonnez... Je crois que c'eſt la premiere fois de ma vie que j'aie eu l'intention de tromper. Qui trompe une fois avec des vues auſſi pures, n'eſt pas un impoſteur. Votre reproche m'eſt ſenſible. Je ſais que la bonne intention ne juſtifie pas toujours; mais quel parti avois-je à prendre? Devois-je reporter à un ſi bon pere, ſa lettre ſans avoir été lue? Je ne le pourrai jamais. J'aimerois mieux être errant le reſte de ma vie & ne plus paroître à ſes yeux.

SARA.

Comment, tu l'abandonnerois auſſi.

WAITWELL.

Ne m'y forcerez-vous pas, ſi vous vous obſtinez à ne pas lire ſa lettre? Liſez-la, ſouffrez que le premier artifice que j'ai employé de ma vie, ait au moins ce bon effet. Vous me le pardonnerez peut-être, & je me le pardonnerai plus

facilement aussi. Je suis un homme simple & grossier, incapable de combattre les raisons qui font que vous ne pouvez ou ne voulez pas lire cette lettte. Si elles sont bonnes, je n'en sais rien; mais elles ne me paroissent pas naturelles, & à votre place, voici, ce me semble, comment je raisonnerois. Un pere, dirois-je, est toujours pere, & un enfant peut bien manquer une fois sans cesser d'être un enfant respectueux. Si le pere pardonne la faute, l'enfant peut, par sa conduite, mériter que le pere en perde le souvenir. Et quel pere aime à se rappeller le souvenir des choses qu'il voudroit qui ne fussent jamais arrivées? On diroit, Miss, que vous ne pensez qu'à votre faute, & qu'il vous suffit de vous tourmenter en l'exagérant à votre imagination. Il vaudroit peut-être mieux songer à la réparer. Et comment la réparerez-vous, si vous vous en ôtez les moyens? Doit-il vous en coûter tant pour faire le second pas, quand un pere si tendre a voulu faire le premier?

SARA.

Quels traits perçans ſortent de ta bouche naïve, & me déchirent le cœur!... Qu'il ait voulu faire le premier pas... & voilà juſtement ce que je ne puis ſoutenir! Que prétends-tu donc? N'aura-t-il que le premier pas à faire? Ne faut-il pas qu'il les faſſe tous? Autant je me ſuis éloignée de lui, autant il eſt obligé de ſe rapprocher de moi. S'il me pardonne, il faut qu'il me pardonne mon crime tout entier, & qu'il conſente à en voir éternellement les ſuites devant ſes yeux. Puis-je exiger cela de mon pere?

WAITWELL.

Je ne ſais, Miſſ, ſi je vous comprends bien. Il me ſemble que vous voulez dire, qu'il faut qu'il vous pardonne trop de choſes, & que, comme cet effort doit lui coûter beaucoup, vous vous faites un remord d'accepter ſon pardon. Si c'eſt-là votre penſée, vous ignorez donc, quel plaiſir c'eſt pour une ame ſenſible, d'avoir à pardonner? Je n'ai pas eu ſou-

vent ce plaiſir-là dans ma vie, mais j'aime à me rappeller le peu d'occaſions où j'ai eu la douceur d'en jouir. Je ne voudrois jamais avoir d'autre félicité. J'étois fâché & honteux de n'avoir que des bagatelles à pardonner ; mais pardonner des offenſes bien douloureuſes, des mortifications bien cruelles, me diſois-je, voilà où l'ame doit trouver une volupté vraiment céleſte.... Et vous, Miſſ, vous envieriez à votre pere une ſemblable félicité?..

SARA.

Ah !... Continue, mon cher Waitwel, continue !

WAITWELL.

Je ſais qu'il y a des gens qui ont horreur d'accepter un pardon ; ah, c'eſt qu'ils ont le cœur trop dur & trop mauvais pour en accorder eux-mêmes. Mais vous, Miſſ, mais vous, vous n'êtes ni inflexible, ni orgueilleuſe ; votre cœur eſt plein de douceur & d'humanité ; vous êtes la meilleure de toutes les femmes... vous avouez vos torts, Qui peut donc

vous arrêter encore... Pardon, Miſſ, pardon, j'aurois dû m'appercevoir plutôt, que votre réſiſtance eſt une timidité louable, une crainte reſpectueuſe. Ceux qui ſont capables d'accepter ſans héſiter un grand bienfait, en ſont rarement dignes. Ceux qui méritent le plus, ont toujours une certaine défiance d'eux-mêmes.... Mais cette défiance doit avoir des bornes....

SARA.

Je crois, mon bon Waitwell, que tu m'as perſuadée.

WAITWELL.

Si j'ai eu ce bonheur, il faut qu'un génie bienfaiſant ait parlé par ma bouche. Mais non, Miſſ, ce n'eſt pas ce que je vous ai dit qui vous a perſuadée, c'eſt votre propre cœur qui a eu le temps de faire un retour ſur lui-même, & de revenir du trouble que lui cauſoit une joie inattendue.... Vous allez lire la lettre, n'eſt ce pas, ma reſpectable Miſſ?.. Oh liſez-la donc vîte.

SARA.

Oui, tu feras content.... Quels remords, quelles douleurs je vais éprouver !...

WAITWELL.

Des douleurs, oui ; mais des douleurs agréables.

SARA.

Laiſſe-moi lire. (*Elle lit bas*)

WAITWELL (*à part*)

Oh, s'il pouvoit la voir lui-même ?

SARA (*après avoir lu pendant quelques momens*)

Quel pere ! Quel pere ! Ah Waitwell ! Il appelle ma fuite, une abſence. Cet adouciſſement la rend encore plus criminelle ! (*Elle continue de lire, & s'interrompt de nouveau*) Ecoute !.. Il ſe flatte que je l'aime toujours. Il ſe flatte ! (*Elle lit & s'interrompt*) Il me prie !.. Un pere prier ſa fille ?.. une fille puniſſable ?.. Ah de quoi me prie-t-il. (*Elle lit bas*). Il me prie d'oublier ſa précipitation & ſa ſévérité, & de ne le punir

pas plus long-temps par mon éloignement... Punir!.. (*Elle continue*) Il me remercie de lui avoir donné occasion de connoître toute l'étendue de l'amour paternel. Fatale occasion! Que ne dit-il aussi que je lui ai appris à connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale! (*Elle lit*) Il veut venir & ramener lui-même ses enfans... Ses enfans, Waitwell!.. Ce dernier trait passe tous les autres!.. Ai-je bien lu? (*Elle continue toujours de lire bas*)... Je n'en puis plus!.. Il dit.. il dit que celui sans qui il ne peut plus avoir de fille, ne mérite que trop d'être son fils... Oh puisse-t-il ne l'avoir jamais vue, cette déplorable fille!.. Va, Waitwell, laisse-moi seule. Il demande une réponse, & je vais la faire au plutôt. Tu viendras la chercher dans une heure. Je te remercie, mon cher ami. Il y a bien peu de serviteurs qui, comme toi, soient les amis de leurs maîtres.

WAITWELL.

Si tous les Maîtres étoient des Sir

Sampſon, ils n'auroient pas un domeſtique qui ne fût prêt à donner ſa vie pour eux.

SCENE IV.

SARA (*ſeule*)

(*Elle s'aſſied pour écrire*)

Si l'on m'avoit dit il y a un an, qu'il faudroit qu'un jour je répondiſſe à une pareille lettre & dans de pareilles circonſtances!... Mais écrivons... Sais-je ce que je dois écrire... Sais-je ſeulement ce que je ſens, ce que je penſe... Cependant il faut écrire... Cette occupation n'eſt pas nouvelle pour moi.... (*Elle eſt quelque temps à réfléchir, & puis elle écrit quelques lignes*). Voilà le commencement... Il eſt bien froid... Commencerois-je par le remercier de ſa tendreſſe?... Non, non, il faut commencer par lui parler de mon crime... (*Elle efface ce qu'elle a écrit*) Gardons-nous d'en parler foiblement... Le ſentiment

de la honte eſt condamnable, quand il empêche l'aveu de nos fautes... Je ne dois pas craindre d'employer, pour peindre les miennes, des traits trop forts, trop... Mais qui vient m'interrompre.

SCENE V.

MARWOOD, MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

Permettez, ma chere Sara, que je vous préſente Lady Solmes, une de mes parentes, à qui j'ai les plus grandes obligations.

MARWOOD.

Pardon, Miſſ, de l'indiſcrétion que j'ai eue de vouloir me convaincre par mes propres yeux de la félicité d'un parent à qui je ſouhaiterois pour épouſe la plus accomplie de toutes les femmes, ſi au premier coup d'œil je ne m'étois pas apperçue, qu'il l'a déjà trouvée en vous.

SARA.

Vous me faites trop d'honneur, Lady. Un compliment auſſi flatteur m'eût fait rougir dans tous les temps, mais dans la ſituation où je me trouve, je le prendrois preſque pour un reproche caché, ſi je ne croyois pas Lady Solmes trop généreuſe pour vouloir faire ſentir la ſupériorité que ſa prudence & ſes vertus lui donnent ſur une infortunée.

MARWOOD (*froidement*)

Je ſerois bien fâchée que vous me ſuppoſaſſiez d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime & de l'amitié... (*A part*) Qu'elle eſt belle !

MELLEFONT.

Convenez, Lady, qu'il n'étoit guere poſſible de reſter inſenſible à tant de charmes & de modeſtie ? On dit qu'il eſt rare qu'une femme rende juſtice à une autre; moi je ſuis sûr que vous n'êtes pas dans ce cas, à l'égard de ma chere Sara.. (*A Marwood qui eſt rêveuſe*) N'eſt-ce pas, Lady, vous approuvez mon

attachement pour elle, & vous trouvez tout ce que je vous ai dit à ſa louange, bien au-deſſous de ce que vous en penſez déjà vous-même ?... Pourquoi donc êtes-vous ſi rêveuſe ? .. (*Bas à Marwood*) Vous oubliez pour qui vous voulez paſſer.

MARWOOD.

Vous le dirai-je ? .. L'admiration que me cauſe votre chere Miſſ, me conduiſoit inſenſiblement à la conſidération de ſon ſort. J'étois touchée de ce qu'elle ne pourra jouir de votre amour dans le ſein de ſa patrie. Je me rappellai que pour devenir votre épouſe, elle étoit dans la triſte néceſſité d'abandonner un pere dont on m'a parlé comme du plus tendre de tous les peres, & je cherchois en moi-même un moyen de les réconcilier enſemble.

SARA.

Ah, Lady, que je vous ai d'obligation de ce ſentiment ! Il mérite que je vous faſſe part de toute ma joie. Vous ne pouvez encore ſavoir, Melleſont, que

les souhaits de Lady ont été accomplis avant d'avoir été formés.

MELLEFONT.

Que me voulez-vous dire, ma chere Miss?

MARWOOD, (*à part*)

Que signifie ceci?

SARA.

Je viens de recevoir dans le moment une lettre de mon pere. C'est Waitwell qui me l'a apportée... Ah, Mellefont, quelle lettre!

MELLEFONT.

Tirez-moi vîte d'inquiétude. Qu'ai-je à craindre? Qu'ai-je à espérer? Est-ce toujours le pere qui nous a forcés à le fuir? Et s'il est encore le même, Sara m'aimera-t-elle assez pour le fuir de nouveau? Ah, ma chere Miss, pourquoi ne vous ai-je pas crue? Nous serions maintenant unis par des liens que les caprices d'un pere ne pourroient rompre. Je sens dans ce moment tout ce que peut avoir d'affreux pour moi, la découverte de

notre retraite.... Il viendra vous arracher d'entre mes bras... (*En jettant un regard de fureur ſur Marwood*) Que je hais le monſtre qui nous livre à ſon courroux !...

SARA.

Que cette inquiétude a de charmes pour moi, mon cher Mellefont ! Et que nous ſommes heureux l'un & l'autre qu'elle ne ſoit qu'une erreur ! Tenez, liſez la lettre de mon pere. (*A Marwood, tandis que Mellefont lit la lettre*) Qu'il va être étonné de l'amour de mon pere !.. De mon pere?... Ah, il eſt maintenant le ſien auſſi.

MARWOOD (*avec étonnement*) Eſt-il poſſible ?

SARA.

Vous devez en effet, Lady, être ſurpriſe de ce changement. Il nous pardonne tout. Déſormais nous nous aimerons devant ſes yeux... Il nous le permet, il nous l'ordonne... Que cette bonté pénetre mon ame !... (*A Mellefont qui*

lui rend la lettre) Eh bien, Mellefont?..
Vous gardez le ſilence... Ah, ces larmes qui s'échappent de vos yeux en diſent plus que votre bouche n'en pourroit exprimer !

MARWOOD (*à part*).

Imprudente que je ſuis, c'eſt moi qui me ſuis trahie !

SARA.

Laiſſez-moi eſſuyer ces pieuſes larmes par un baiſer !

MELLEFONT.

Ah, Miſſ, pourquoi avons-nous été dans la néceſſité d'affliger un homme ſi divin ?.. Oui, divin ; car qu'y a-t-il de plus divin que de pardonner ?.. Si nous avions ſeulement pu regarder un ſi heureux événement comme poſſible, ah nous ne le devrions pas aujourd'hui à des moyens ſi violens ; nous ne le devrions qu'à nos prieres.... Juſte Ciel, quelle félicité m'attend !... & avec quelle douleur je ſens combien j'en ſuis indigne !

MARWOOD (*à part*)

Et il faut que je sois témoin de leur joie !

SARA.

Que vous justifiez bien par vos sentimens tout l'amour que j'ai pour vous !

MARWOOD (*à part*)

Quelle violence il faut que je me fasse !

SARA.

Et vous aussi, Lady, il faut que vous lisiez la lettre de mon pere. Vous paroissez prendre trop d'intérêt à notre sort pour que ce qu'elle contient vous soit indifférent.

MARWOOD (*en prenant le lettre*)

A moi indifférent, Miss!

SARA.

Mais, Lady, vous avez l'air occupé, l'air triste.

MARWOOD.

Occupé, oui; mais pas triste.

MELLEFONT (*à part*)

Ciel ! Si elle se trahissoit !

SARA.

Et pourquoi donc ?

MARWOOD.

Je tremble que cette bonté inattendue de votre pere ne cache peut-être quelqu'artifice...

SARA.

Oh non, Lady, oh non, je vous le promets. Lifez feulement fa lettre, & vous en conviendrez vous-même. Le langage de la feinte eft froid & contraint, elle ne pourroit en employer un auffi tendre... (*Marwood lit bas*) N'allez pas avoir des foupçons, mon cher Mellefont, je vous en conjure. Je fuis garante que mon pere ne peut s'abaiffer à feindre. Il ne dit rien qu'il ne le penfe ; la fauffeté & la diffimulation font des vices étrangers à fon ame.

MELLEFONT.

J'en fuis convaincu, ma chere Sara... Il faut pardonner cette erreur à Lady, elle ne connoît pas encore l'homme qu'elle ofe foupçonner.

SARA (*tandis que Marwood lui rend la lettre*)

Que vois-je, Lady ? Vous changez de couleur ? Vous tremblez ? Qu'avez-vous ?

MELLEFONT (*à part*)

Dans quelle ſituation je me trouve ! Auſſi pourquoi l'avoir amenée !

MARWOOD.

Ce n'eſt rien, Miſſ; c'eſt un léger étourdiſſement qui paſſera.

MELLEFONT.

Vous m'inquiétez, Lady... Ne voudriez-vous pas prendre l'air ?

MARWOOD.

J'y conſens. Donnez-moi votre bras.

SARA.

Permettez que je vous accompagne.

MARWOOD.

Je ne le ſouffrirai pas. Cela n'aura point de ſuite.

SARA.

Puis-je eſpérer de vous revoir bientôt?

MARWOOD.

Si vous voulez bien me le permettre, Miss... (*Mellefont l'emmene*).

SARA (*seule*)

Pauvre Lady !... A la vérité elle ne paroît pas la perfonne du monde la plus fenfible, mais au moins elle n'eft ni fiere ni impertinente... Enfin me voilà feule. Puis-je mieux employer ce moment de liberté qu'à achever ma réponfe.

(*Elle s'affied pour écrire*)

SCENE VI.

BETTY, SARA.

BETTY.

VOILA une vifite bien courte.

SARA.

Oui, Betty, c'eft Lady Solmes, une des parentes de Mellefont. Il lui eft furvenu fubitement une petite indifpofition. Où eft-elle à préfent ?

BETTY.

Mellefont l'a conduite jufqu'à la porte.

SARA.

Elle eft donc retournée chez elle?

BETTY.

Je le préfume... Mais plus je vous regarde... excufez ma liberté... & plus je vous trouve changée... Il y a dans votre air calme, une fatisfaction... Ou la vifite de Lady vous a été fort agréable, ou le bon homme qui vouloit vous parler, vous a donné des nouvelles qui vous ont fait grand plaifir.

SARA.

Le dernier, Betty, le dernier. Il venoit de la part de mon pere. Quelle lettre tendre je te ferai lire! Ton bon cœur t'a fait fi fouvent pleurer avec moi, qu'il eft bien jufte que tu te réjouiffes avec moi auffi. Je touche au moment d'être heureufe, & je pourrai te récompenfer enfin de tes fervices.

BETTY.

Quels fervices ai-je pu vous rendre

dans le court espace de neuf semaines que j'ai passées auprès de vous?

SARA.

Tu n'aurois pu m'en rendre de plus importans quand tu aurois été avec moi tout le temps que j'ai vécu ; elles sont passées ces neuf semaines !... Viens, Betty, puisque Mellefont peut être seul dans ce moment, il faut que je lui parle. Il me semble qu'il feroit à propos qu'il écrivît à mon pere en même temps que moi. Il lui doit des remercîmens aussi. Viens, suis moi. (*Elles sortent*)

SCENE VII.

SIR SAMPSON, WAITWELL.

SAMPSON.

Quelle consolation, mon cher Waitwell, tu viens de répandre dans mon cœur ! Je renais, & le retour de ma fille me rapproche autant des jours de ma jeunesse, que sa fuite m'approchoit du

tombeau. Elle m'aime encore ! Pere heureux !... N'oublie pas de l'aller bientôt revoir... Je ne puis attendre le moment de la ſerrer de nouveau dans mes bras que je tendois à la mort. Combien de fois je l'ai implorée dans l'amertume de ma douleur !... Mais qu'elle va me paroître redoutable depuis que j'ai retrouvée ma chere Sara !... Un vieillard a tort, je le ſens bien, de reſſerrer ſi étroitement les liens qui l'attachent au monde ; ſa fin n'en devient que plus douloureuſe.... Mais ce Dieu, qui, dans cet inſtant, ſe montre ſi clément envers moi, m'aidera auſſi à ſupporter une ſéparation auſſi cruelle. M'accorderoit-il un ſi grand bienfait, pour qu'il devînt l'inſtrument de ma perte ? Me rendroit-il ma fille pour me faire murmurer lorſqu'il jugera à propos de me rappeller à lui ? Non, non ; il me la rend pour être mon ſoutien & ma conſolation à ma derniere heure. Je te rends grâces, ô Bonté éternelle !.. Hélas que les remercîmens d'une

bouche mortelle ſont foibles ! ... Mais bientôt, bientôt je pourrai lui en faire de plus dignes dans le ſein de l'éternité.

WAITWELL.

J'aurai donc, mon cher maître, la ſatisfaction de vous voir content, avant de mourir ! Croyez, que j'ai partagé votre douleur...

SAMPSON.

Ne te regarde plus déſormais comme mon domeſtique, mon bon Waitwel. Tu mérites de paſſer au moins une vieilleſſe honorable & tranquille. Je te la procurerai, & je veux que tout ſoit déſormais égal entre nous. Je leverai toutes diſtinctions.... Hélas, la mort les fera bientôt diſparoître tout-à-fait... Sois encore pour ce moment-ci l'ancien ſerviteur ſur lequel je n'ai jamais compté en vain. Va vers ma fille, & apporte-moi ſa réponſe dès qu'elle ſera faite.

WAITWELL.

J'y vole. Mais ces pas que je vais faire,

ſont moins un ſervice que je vous rends, que la récompenſe de ceux que je vous ai rendus.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'Appartement de Mellefont.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

OUI, ma chere Sara, oui ; je ferai tout ce que vous desirez. Je le dois, & je m'y soumets avec plaisir.

SARA.

Vous me comblez de joie !

MELLEFONT.

Je prendrai toute la faute sur moi, puisqu'en effet je suis le seul coupable. C'est à moi seul à demander pardon.

SARA.

Non, Mellefont, non ; je veux partager la faute avec vous ; quelque punissable qu'elle

qu'elle ſoit, elle m'eſt chere, puiſqu'elle doit vous prouver à quel point je vous aime... Mais eſt-il bien vrai que je peux maintenant accorder la tendreſſe que j'ai pour vous, avec celle que j'ai pour mon pere ? N'eſt-ce pas un ſonge agréable ?.. Ah que je crains de le voir diſſiper par le réveil, & de retomber dans ma premiere affliction!.... Mais non, ce n'eſt pas un ſonge; je ſuis en effet heureuſe, & je le ſuis plus que je n'aurois jamais oſé l'eſpérer... Hélas, cette félicité ſera-t-elle durable ?.... De triſtes preſſentimens... un trouble... inſéparable peut-être de l'attente d'un bonheur auſſi grand.. la crainte de le perdre.... Quel déſordre... Ah, Mellefont!...

MELLEFONT.

Ces mouvemens ſe calmeront, ma chere Miſſ; ils ſont l'effet naturel de la ſurpriſe & de la joie... Je vais écrire ſur le champ à Sir Sampſon, & j'eſpere qu'il ſera touché de mon repentir & des proteſtations de ma tendreſſe & de ma ſoumiſſion,

SARA.

Sir Sampson ? Ah ; Mellefont, accoutumez-vous à l'appeller d'un nom plus doux. Mon pere, votre pere, Mellefont...

MELLEFONT.

Eh bien oui, Miss, notre pere, le meilleur, le plus indulgent de tous les peres. . . Hélas, j'ai cessé bien jeune de prononcer ce nom chéri; bien jeune aussi j'ai cessé de prononcer celui de mere !...

SARA.

Et moi je n'ai pas eu même l'avantage de le prononcer jamais. Ma naissance coûta la vie à ma mere...En voyant le jour, je donnai la mort à ma mere... Ah combien s'en est-il peu fallu depuis... peu fallu... que je ne la donnasse aussi à mon pere ! Qui sait même si ma faute, si le chagrin que je lui ai causé, n'abrégeront pas ses jours ?.. Quel reproche, ô mon Dieu !.. Ah, si j'avois eu une mere pour être le guide de ma jeunesse !... Ses conseils, ses exemples... Mais, mon cher Mellefont, je ne serois peut-être pas à vous.

Pourquoi donc regretter ce que le destin plus sage ne m'a refusé que par bonté? Ce qu'il fait est toujours pour le mieux. Ne songeons qu'à faire un bon usage de ce qu'il nous accorde; hâtons-nous de nous réunir à un pere qui me tient lieu de tout, à un pere qui s'offre à remplacer celui que vous avez perdu. Quelle idée flatteuse! Avec quel transport je m'y livre... J'oublie presque en ce moment le trouble intérieur...

MELLEFONT.

Ce trouble, ma chere Sara, n'est qu'une suite naturelle des grandes joies inopinées... Vous ne vous livrez qu'avec timidité à l'espoir du bonheur qui vous attend; l'impression de l'état malheureux où vous avez été si long-temps, dure encore; vous êtes dans le cas de quelqu'un qui après avoir tourné rapidement dans un mouvement circulaire, croit encore, quand il s'est arrêté, que les objets extérieurs tournent autour de lui.

SARA.

Je le crois, Mellefont, je veux le

croire, puiſque je le ſouhaite. Mais ne différons pas davantage ; je vais chercher la lettre de mon pere, je vous montrerai la réponſe que j'y fais, & j'eſpere que vous me laiſſerez voir auſſi la vôtre ?

MELLEFONT.

Je n'y mettrai pas un mot que vous ne l'ayiez approuvé. Je ne vous demande grâce que pour les choſes qui auront rapport à votre juſtification. Je ſais trop que vous ne vous trouvez pas auſſi innocente que vous l'êtes en effet. (*En conduiſant Sara jusqu'à la Scene*)

SCENE II.

MELLEFONT, (*ſeul*)

(*après avoir fait quelques tours en rêvant*)

Je ne me comprends pas moi-même... Suis-je un inſenſé, ou bien... un ſcélérat?.. Peut-être l'un & l'autre... Quelle horreur !... J'aime Sara... Tout vicieux

que je ſuis... j'aime cette créature céleſte... Je l'aime?... Oui, certainement, je l'aime... je l'idolâtre. Je ſens que je ſacrifierois mille fois ma vie pour elle qui m'a tout ſacrifié... je le ferois tout-à-l'heure.... tout-à-l'heure & ſans balancer... Et cependant... j'ai honte de me l'avouer à moi-même... & cependant... je crains le moment qui va l'unir à moi pour jamais.... J'aurois beau faire, il n'y a pas moyen de l'éviter. Voilà le pere réconcilié; les prétextes qui m'ont déjà attiré tant de reproches, deviennent ridicules... Ah quelqu'amers que fuſſent ces reproches, ils m'étoient moins pénibles à ſupporter que la triſte penſée d'être enchaîné pour la vie... Enchaîné? Mais ne le ſuis-je pas?... Sans doute; je le ſuis avec plaiſir... oui; mais j'ai la liberté de rompre mes fers, & cette liberté les rend légers... elle me les rend chers... Pourquoi n'en pas reſter aux termes où nous en ſommes? Sara Sampſon... Maîtreſſe adorée!.. Combien de félicités

réunies dans ce ſeul mot!.. Sara Sampſon.. Mon épouſe!... Il me ſemble que ce nom détruit la moitié de mon bonheur... Et l'autre diſparoîtra bientôt!.. Quelles diſpoſitions pour écrire à ſon pere ! Habitude du vice, quel eſt ton empire funeſte!.. Mais je te détruirai... ou je ceſſerai de vivre.

SCENE III.

NORTON, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Tu viens, on ne peut plus mal à propos.

NORTON.

Pardon, Monſieur.... (*Il veut ſe retirer.*)

MELLEFONT.

Non, non, demeure. Dans le fond il n'y a pas grand mal que tu me déranges. Que veux-tu?

NORTON.

Betty vient de m'apprendre une nouvelle qui me comble de joie, & je venois vous féliciter.

MELLEFONT.

De la réconciliation du pere de Sara, ſans doute ? Je te remercie.

NORTON.

Le Ciel veut donc enfin vous rendre heureux....

MELLEFONT.

S'il le veut.... je me rends juſtice, Norton.... aſſurément il ne le veut pas pour moi.

NORTON.

Si vous le penſez véritablement, vous méritez qu'il le veuille pour vous auſſi.

MELLEFONT.

C'eſt pour Sara.... uniquement pour Sara.... Elle prend intérêt à mon ſort, & le Ciel me fait grâce à cauſe d'elle.

NORTON.

Mais votre joie s'exprime ſur un ton bien ſérieux, bien grave....

MELLEFONT.

Ma joie, Norton?... Il n'y en a plus pour moi.

NORTON, (*en le regardant fixement*)

Me permettez-vous de parler librement?

MELLEFONT.

Tu le peux.

NORTON.

Vous m'avez reproché ce matin, que j'avois été complice de vos crimes en gardant le ſilence: ce reproche me ſervira d'excuſe ſi déſormais je le garde plus rarement.

MELLEFONT.

Soit; mais tâche cependant de ne pas t'oublier.

NORTON.

Je n'oublierai pas que je ſuis à votre ſervice; mais ce n'eſt pas une raiſon pour que je me perde avec vous.

MELLEFONT.

Avec moi? Que veux tu dire par-là?

NORTON.

Je veux dire que je vous trouve bien différent de ce que j'avois imaginé...

MELLEFONT.

Et qu'avois-tu imaginé?

NORTON.

De vous trouver dans des tranſports de joie, dans des raviſſemens....

MELLEFONT.

Cette joie folle eſt bonne pour les gens comme toi, quand la fortune leur ſourit une fois dans leur vie.

NORTON.

Les gens comme moi, Monſieur, ont un cœur qui ſent; & c'eſt ce qui ne manque que trop aux perſonnes comme vous... Mais je lis ſur votre viſage toute autre choſe que de la modération.... un air de froideur, d'irréſolution, de répugnance....

MELLEFONT.

Eh bien, quand tout cela ſeroit; as-tu donc oublié que Marwood eſt ici? Sa préſence....

Norton.

Pourroit bien vous donner de l'inquiétude, j'en conviens.... mais c'est tout un autre sentiment qui vous occupe... Et Dieu me pardonne, je crois que vous aimeriez mieux que le pere de Sara ne se fût pas réconcilié. La perspective d'un état si peu conforme à votre façon de penser....

Mellefont.

Norton, Norton, il faut que tu aies été un grand scélérat, ou que tu le sois encore, pour m'avoir deviné comme tu viens de faire! Puisque tu as touché au but, je ne te le nierai pas. Il est certain que j'aimerai Sara éternellement, mais j'ai une sorte de répugnance de devoir l'aimer éternellement..... Devoir!... Cependant sois tranquille; je triompherai de cette folie. N'en est-ce pas une de regarder le mariage comme un état de contrainte? Puis-je desirer une autre liberté que celle qu'il me laissera?

N o r t o n.

Vous avez raifon.... Mais Marwood, Marwood viendra au fecours de vos anciens préjugés, & je crains....

M e l l e f o n t.

Ce qui n'arrivera jamais. Dès ce foir tu la verras retourner à Londres. Après t'avoir fait l'aveu d'une folie dont j'ai honte, je ne dois pas te cacher non plus, que j'ai réduit Marwood au point de me craindre jufqu'à dépendre abfolument de ma volonté,

N o r t o n.

Ce que vous me dites-là, n'eft pas croyable.

M e l l e f o n t.

Vois ce poignard que je lui ai arraché des mains. Dans un accès de fa fureur elle a voulu m'en percer fe fein. Crois-tu à préfent, que je lui ai fait une ferme réfiftance! Je ne te cache pas cependant, que peu s'en eft fallu d'abord qu'elle ne m'ait ramené dans fes filets. La traîtreffe! Elle a Arabella avec elle.

NORTON.

Arabella ?

MELLEFONT.

Je n'ai pu encore découvrir, par quelle ruſe elle s'eſt emparée de nouveau de cet enfant ; mais il me ſuffit qu'elle n'en ait pas obtenu le ſuccès qu'elle en avoit eſpéré ſans doute.

NORTON.

Souffrez que je me réjouiſſe de votre fermeté... Je regarde votre converſion comme à moitié faite... Mais puiſque vous conſentez à ne me rien cacher... qu'eſt-elle venu faire ici ſous le nom de Lady Solmes ?

MELLEFONT.

Elle vouloit à toute force voir ſa rivale. J'y ai conſenti moins par indulgence, que par l'envie de l'humilier à l'aſpect de ce que ſon ſexe a de plus parfait... Tu ſecoues la tête, Norton ?...

NORTON.

Je n'aurois pas hazardé cela.

MELLEFONT.

Hazardé? Au fond je ne hazardois que ce que j'aurois hazardé dans le cas d'un refus. Si j'avois refusé qu'elle se présentât comme Lady Solmes, elle se seroit présentée comme Marwood ; & ce qu'il y a à redouter de sa visite sous un nom supposé, ne sauroit produire un aussi mauvais effet.

NORTON.

Rendez grâce au Ciel que les choses se soient passées aussi tranquillement.

MELLEFONT.

Tout n'est pas encore fini. Il lui est survenu pendant sa visite, une légere indisposition qui l'a obligée de s'en aller sans prendre congé ; elle veut revenir. . . Qu'elle revienne! La guêpe qui a perdu son aiguillon (*en montrant le poignard, qu'il remet dans son sein*) ne peut plus que bourdonner. Mais ce bourdonnement lui coûtera cher, si elle se rend incommode par-là. . . N'entends-je pas venir

quelqu'un ? Laisse-moi, si c'est elle.... C'est elle. Va, (*Norton sort*).

SCENE IV.

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD.

C'EST sans doute avec regret que vous me voyez revenir ?

MELLEFONT.

Je suis ravi que votre indisposition n'ait point eu de suites. Vous vous trouvez m

MARWOOD.

Tout doucement.

MELLEFONT.

En ce cas-là vous avez eu tort de sortir si-tôt & de revenir ici.

MARWOOD.

Si ce que vous dites-là, Mellefont, est par l'intérêt que vous prenez à moi, je vous en remercie; & si c'est par un autre motif, je ne vous en fais pas mauvais gré.

Mellefont.

Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi tranquille.

Marwood.

L'orage eſt paſſé. Oubliez tout, je vous en prie.

Mellefont.

N'oubliez pas votre promeſſe, Marwood, & je vous promets à mon tour de tout oublier... Si je ne craignois de vous offenſer, je vous demanderois...

Marwood.

Demandez toujours, Mellefont. Vous ne me pouvez plus offenſer... Que vouliez-vous me demander?

Mellefont.

Comment vous avez trouvez Sara.

Marwood.

La queſtion eſt naturelle. Ma réponſe ne vous le paroîtra peut-être pas autant, mais elle n'en eſt pas moins vraie... Je l'ai trouvée charmante.

Mellefont.

Vous m'enchantez. Il n'étoit pas poſ-

ſible en effet, qu'un homme qui avoit été ſenſible pour vous, fût capable d'un mauvais choix.

MARWOOD.

Vous auriez pu m'épargner cette flatterie, Mellefont ; elle ne s'accorde pas avec le deſſein où je ſuis de vous oublier.

MELLEFONT.

Vous ne voulez pas non plus ſans doute, que je vous facilite ce deſſein en vous diſant des choſes déſobligeantes. Il ne faut pas que notre ſéparation ſoit de l'eſpece ordinaire. Quittons nous en gens d'eſprit qui cedent à la néceſſité, ſans amertume, ſans rancune, & en conſervant l'un pour l'autre ce degré d'eſtime qui convient à notre ancienne intimité.

MARWOOD.

Ancienne intimité ?.. Je ne veux pas que vous me la rappelliez... N'en parlons plus ! Il faut que ce qui doit ſe faire ſe faſſe, & peu importe la maniere dont il ſoit fait... Mais encore un mot d'Ara-

bella ; vous ne voulez donc pas me la laisser ?

MELLEFONT.

Non, Marwood.

MARWOOD.

Il est cruel que ne pouvant demeurer avec son pere, vous vouliez encore lui enlever sa mere.

MELLEFONT.

Je peux & je veux toujours être son pere.

MARWOOD.

Prouvez-le donc tout-à-l'heure.

MELLEFONT.

Comment ?

MARWOOD.

Permettez qu'elle possede les richesses que vous m'avez laissées en dépôt. Qu'elle doive sa fortune à son pere. Hélas, elle ne peut hériter de sa malheureuse mere que la honte d'en être née.

MELLEFONT.

Vos tristes réflexions me percent le cœur.... Soyez tranquille, ma chere

Marwood, j'aurai ſoin d'Arabella ſans dépouiller ſa mere. Si vous voulez m'oublier, commencez par oublier que ce que vous avez vient de moi. Je vous ai des obligations, & je penſerai toujours avec reconnoiſſance que je vous dois le bonheur de ma vie, quoique contre votre intention. Oui Marwood, c'eſt un véritable bienfait d'avoir découvert notre demeure au pere de Sara, que la ſeule ignorance de cette demeure empêchoit de nous recevoir plutôt en grâce.

MARWOOD.

Ne m'humiliez pas par des remercîmens que je n'ai jamais eu intention de mériter. Sir Sampſon eſt un imbécille; à ſa place j'aurois pardonné à ma fille; mais ſon ſéducteur, ah je l'aurois ...

MELLEFONT.

Marwood !..

MARWOOD.

Oui, vous êtes ſon ſéducteur ... Mais en voilà aſſez. Pourrai-je bientôt faire mes adieux à Sara ?

MELLEFONT.

Croyez qu'elle ne prendra pas en mauvaiſe part que vous partiez ſans la voir.

MARWOOD.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à demi; & quoique ſous un nom étranger, je ne veux pas paſſer pour une femme qui ne ſait pas vivre.

MELLEFONT.

Si votre repos vous étoit cher, vous craindriez de revoir une perſonne dont la préſence ne peut que réveiller en vous de certaines idées...

MARWOOD (*avec un ſourire moqueur*)

Il me ſemble que vous avez meilleure opinion de vous que de moi. Mais quand vous croiriez en effet que je duſſe être inconſolable de vous avoir perdu, la modeſtie auroit dû vous le faire taire.... Sara réveillera en moi de certaines idées? Certaines? Oh oui... Mais ſur-tout l'idée certaine qu'il eſt poſſible que la fille la

plus eſtimable aime ſouvent l'homme le plus vil.

MELLEFONT.

Vous êtes charmante, Marwood, vous étes charmante. Vous voilà juſtement dans les diſpoſitions où je ſouhaitois depuis long-temps de vous voir, quoique j'aurois mieux aimé, comme je vous l'ai dit, que nous conſervaſſions, l'un pour l'autre, les ſentimens d'une eſtime réciproque. Je n'en déſeſpere pas encore; & quand les premiers mouvevemens ſeront paſſés....... Mais permettez que je vous laiſſe ſeule un moment. Je vais vous chercher Miſſ Sara.

SCENE V.

MARWOOD, (*en promenant ſes regards de tous côtés*)

Suis-je ſeule?... Puis-je enfin reſpirer en liberté, & laiſſer reprendre aux muſcles de mon viſage un état qui leur

ſoit naturel? .... Dépêchons nous de rentrer dans notre caractere, d'être la véritable Marwood, pour pouvoir ſoutenir de nouveau la gêne de la diſſimulation.... Que je te hais, vile diſſimulation! Non parce que j'aime la ſincérité, mais parce que tu n'es que la mépriſable reſſource de la vengeance impuiſſante. Je ne m'abaiſſerois pas juſqu'à toi, ſi le Ciel vouloit me confier ſes foudres, ou un tyran ſon pouvoir.... N'importe, pourvu que tu me conduiſes à mon but.... Tout me le promet.... Mellefont de plus en plus ſemble ſe livrer à la ſécurité.... Et ſi je peux parvenir à avoir un entretien particulier avec Sara, comme j'ai tout diſpoſé pour me le procurer; alors.... Mais que peut produire cet entretien? Tout ce que je dirai de Mellefont, ne ſera peut-être pas nouveau pour Sara. Elle ſera peut-être inacceſſible à la calomnie, & inſenſible aux menaces même.... N'importe, elle entendra de ma part, vérités, calomnies

& menaces... il sera bien difficile qu'elles ne fassent aucune impression sur son ame... Les voici. Oublions que nous sommes Marwood... reprenons le caractere d'une infortunée qu'on délaisse, & qui n'a que de petits artifices à mettre en œuvre pour se sauver de l'infamie..... Un insecte qu'on écrase, s'agite & se replie avec fureur; il voudroit au moins blesser le pied sous lequel il est foulé.

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, MARWOOD.

SARA.

Je suis charmée, Lady, que votre indisposition n'ait point eu de suites, & que mes inquiétudes....

MARWOOD.

Je vous remercie, Miss, & cet accident étoit trop peu de chose pour vous inquiéter.

Mellefont.

Lady vient pour vous faire ſes adieux, ma chere Sara.

Sara.

Si-tôt, Lady?

Marwood.

Ce ne ſauroit être aſſez-tôt pour ceux qui déſirent que je ſois à Londres.

Sara.

Mais vous ne partirez pas aujourd'hui, ſans doute?

Marwood.

Demain à la pointe du jour.

Mellefont.

Demain? Je croyois que vous partiez aujourd'hui.

Sara.

Notre connoiſſance, Lady, ne s'eſt faite qu'en paſſant, mais j'eſpere que nous nous en dédommagerons dans la ſuite.

Marwood.

Je compte ſur votre amitié, Miſſ, & je vous la demande.

MELLEFONT.

Je vous réponds, ma chere Sara, que la priere de Lady eſt ſincere. Mais je vous préviens en même temps, que vous ne vous reverrez pas de ſi-tôt, & que vous vous trouverez bien rarement dans les lieux qu'habitera Lady....

MARWOOD, (*à part*)

Qu'il eſt adroit!

SARA.

Vous m'ôtez, Mellefont, une eſpérance bien agréable.

MARWOOD.

C'eſt moi qui y perdrai le plus, mon aimable Miſſ.

MELLEFONT.

Mais en effet, Lady, ne partirez-vous que demain?

MARWOOD.

Peut-être plutôt. (*à part*) Perſonne ne vient encore!

MELLEFONT.

Je ne crois pas non plus que nous nous arrêtions long-temps ici. N'eſt-ce

pas,

pas, Miss, nous nous dépêcherons de suivre notre réponse à Sir Sampson ? Notre empressement ne lui déplaira certainement pas.

SCENE VII.

BETTY, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

QUE veux-tu, Betty ?

BETTY.

Quelqu'un demande à vous parler sur le champ.

MARWOOD (*à part*)

Je respire; nous allons voir maintenant....

MELLEFONT.

A moi ? Sur-le-champ ? Dis que je suis à lui tout-à-l'heure.... Lady, vous plait-il d'abréger votre visite, & de prendre congé de Sara ?

SARA.

Pourquoi donc, Mellefont ?... Lady

aura bien la bonté d'attendre que vous ſoyez revenu.

MARWOOD.

Pardon, Miſſ, je connois Mellefont, & il vaut mieux m'en aller avec lui.

BETTY.

Monſieur, l'étranger n'a qu'un mot à vous dire.... Il dit qu'il n'a pas un moment à perdre.

MELLEFONT.

Va toujours, je ſerai à lui dans l'inſtant.... Je préſume, ma chere *Miſſ*, que ce ſont enfin des nouvelles poſitives de l'accommodement dont je vous ai parlé. *(Betty ſort)*

MARWOOD *(à part)*

Heureuſe erreur!

MELLEFONT.

Mais cependant, Lady....

MARWOOD.

Puiſque vous le voulez, Miſſ, je vous ſouhaite....

SARA.

Eh! non, Mellefont. Ne m'ôtez pas

le plaiſir de m'entretenir avec Lady Solmes en vous attendant.

MELLEFONT.

Vous le voulez, Miſſ....

SARA.

Ne vous arrêtez pas davantage, & ne tardez pas à revenir, mais avec un air plus ſatisfait, je vous en prie; on diroit que vous vous attendez à une nouvelle déſagréable. Que rien ne vous chagrine... Je ſuis plus curieuſe de voir ſi vous me préférerez de bonne grâce à une ſucceſſion, que je ne le ſuis de vous voir maître de cette ſucceſſion....

MELLEFONT.

J'obéis. (*A Marwood*) Lady, je reviendrai très-certainement dans le moment. (*Il ſort*)

MARWOOD (*à part*)

Heureuſement!

SARA, MARWOOD.

SARA.

Mon cher Mellefont met quelquefois un ton si brusque à ses civilités, qu'on le prendroit pour le contraire. Ne le trouvez-vous pas, Lady ?

MARWOOD.

Je suis si faite à ses manieres, que je ne m'apperçois plus de ce qu'elles ont de rude.

SARA.

Lady ne voudroit-elle pas s'asseoir ?

MARWOOD.

Si vous l'ordonnez, Miss. (*A part*) Employons ces momens précieux.

SARA.

Ne croyez-vous pas, Lady, que je serai la femme du monde la plus heureuse avec mon cher Mellefont ?

MARWOOD.

Si Mellefont sait être heureux, Miss

Sara le rendra l'homme le plus digne d'envie; mais....

SARA.

Que veut dire ce Mais, Lady?..

MARWOOD.

Je ſuis franche, Miſſ....

SARA.

Et vous n'en êtes que plus eſtimable...

MARWOOD.

Franche.... quelquefois juſqu'à l'étourderie; mon Mais en eſt la preuve.... Il eſt très-inconſidéré!

SARA.

Voulez-vous par-là augmenter mon inquiétude?... Ce ſeroit une compaſſion cruelle que celle qui s'arrêteroit à faire ſoupçonner un mal qu'elle pourroit découvrir.

MARWOOD.

Eh non, Miſſ, vous attachez trop de valeur à un mot qui m'eſt échappé..... D'ailleurs Mellefont eſt mon parent....

SARA.

La moindre objection que vous auriez

à faire contre lui, n'en deviendroit que plus importante.

MARWOOD.

Mais fût-il mon frere, je n'hésiterois pas à prendre contre lui le parti d'une personne de mon sexe, si j'avois remarqué qu'il manquât de droiture envers elle.

SARA.

Et cette disposition....

MARWOOD.

M'a servi de regle dans bien des cas.

SARA.

Et me promet.... Je tremble....

MARWOOD.

Vous tremblez, Miss?... Parlons d'autres choses....

SARA.

Cruelle Lady!

MARWOOD.

Je suis fâchée, que vous ne me connoissiez pas.... Mais en me mettant à la place de Miss Sampson, il me semble que je regarderois comme autant de bien-

faits toutes les lumieres qu'on voudroit me donner sur un homme au sort duquel je serois au moment d'unir le mien.

S a r a.

Que voulez-vous, Lady?... Je connois Mellefont.... croyez que je le connois comme moi-même.... je sais qu'il m'aime....

M a r w o o d.

Et que d'autres....

S a r a.

En ont été aimées aussi. Je le sais. Vouliez-vous qu'il m'aimât avant de me connoître? Puis-je prétendre être la seule qui ait eu des charmes pour lui? N'ai-je pas moi-même cherché à lui plaire? N'est-il pas assez aimable pour avoir inspiré le même desir à d'autres? Et n'est-il pas naturel que ces efforts aient réussi à plus d'une?

M a r w o o d.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes raisons que j'ai souvent employées pour le justi-

fier. Non, Miss, non, ce n'est pas un crime d'avoir aimé, & moins encore d'avoir été aimé; mais l'inconstance en est un.

SARA.

Pas toujours, Lady; elle peut, je crois, s'excuser souvent par les objets mêmes de l'amour. Il y a tant de femmes qui ne méritent pas d'être aimées constamment.

MARWOOD.

La morale de Miss Sampson ne me paroît pas bien austere.

SARA.

Celle d'après laquelle je juge ceux qui reconnoissent avoir été dans l'égarement, n'est pas la plus sévere en effet: aussi ne doit-elle pas l'être. Il ne s'agit pas ici d'examiner, quelles bornes la vertu met à l'amour, mais seulement d'excuser la foiblesse humaine, lorsqu'elle ne s'est pas tenue dans ces bornes, & de juger des effets qui en résultent, d'après les regles de la prudence. Si, par exemple, un

l'homme comme Mellefont vient à aimer une femme comme Marwood, & qu'il l'abandonne à la fin, il eſt certain que l'abandon dans ce cas eſt beaucoup plus louable que ne feroit la conſtance. Ce feroit un malheur affreux, ſi pour avoir une fois aimé une femme vicieuſe, on étoit obligé de l'aimer toujours.

MARWOOD.

Mais, Miſſ, connoiſſez-vous cette Marwood que vous traitez ſi légérement de femme vicieuſe ?

SARA.

Je la connois ſur le portrait que Mellefont m'en a fait lui-même.

MARWOOD.

Et vous ne vous êtes ſeulement pas donné la peine de réfléchir, que Mellefont dans ſa propre cauſe ne pouvoit être qu'un témoin ſuſpect ?

SARA.

Ce n'eſt que de ce moment, Lady, que je commence à m'appercevoir que vous voulez me mettre à l'épreuve. Quand

vous direz à Mellefont que j'ai pris son parti si sérieusement, il le trouvera très-plaisant.

MARWOOD.

Il ne faut pas, s'il vous plaît, que Mellefont sache rien de notre conversation. Vous pensez trop bien, aimable Miss, pour vouloir, en reconnoissance d'un avis bien intentionné, brouiller avec lui une parente qui ne se déclare contre lui que par la juste indignation que lui causent ses procédés indignes envers les personnes les plus estimables de notre sexe.

SARA.

Je ne veux brouiller personne, Lady, & je voudrois qu'à cet égard tout le monde eût les mêmes sentimens que moi.

MARWOOD.

Voulez-vous que je vous fasse l'histoire de Marwood en peu de mots?

SARA.

Je ne sais... Cependant oui, Lady

mais à condition que vous cesserez d'en parler dès que Mellefont reviendra. Il pourroit regarder tout ceci comme un effet de ma curiosité, & je ne veux pas qu'il m'en soupçonne une qui lui soit aussi désavantageuse.

MARWOOD.

J'aurois exigé de Miss Sampson la même précaution, si elle ne m'eût pas prévenue. Il ne faut seulement pas qu'il soupçonne que Marwood a été le sujet de notre conversation... Ecoutez donc, & vous aurez la prudence de régler sans bruit votre conduite sur ce que je vais vous apprendre... Marwood est d'une très-bonne famille. Elle étoit veuve quand Mellefont en fit la connoissance. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté, ni de cette grâce sans laquelle la beauté n'est rien; sa réputation étoit sans tache. Il ne lui manquoit qu'une chose... du bien! Tout ce qu'elle en avoit eu... & l'on dit qu'il étoit considérable... elle l'avoit sacrifié pour sauver un homme auquel elle

MARWOOD.

Mellefont étoit au moment de s'unir avec elle, quand il reçut la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laiſſoit tous ſes biens, à condition qu'il épouſeroit une de ſes parentes. Comme Marwood avoit refuſé pour lui des partis conſidérables, il ne voulut pas céder en généroſité, & il vouloit lui faire un myſtere de cette ſucceſſion juſqu'à ce qu'il y auroit renoncé pour elle... C'étoit penſer bien noblement, n'eſt-ce pas, Miſſ?

SARA.

O Lady, qui ſait mieux que moi, combien Mellefont a l'ame grande!

MARWOOD.

Mais que fit Marwood? Ayant appris un jour par hazard, à quoi Mellefont venoit de ſe réſoudre pour elle, elle partit la nuit même, & quand le lendemain Mellefont vint pour la voir, il ne la trouva plus.

SARA.

Elle étoit partie? Et pourquoi?

MARWOOD.

Il ne trouva qu'une lettre où elle lui ſignifioit qu'il ne la reverroit jamais ; qu'elle ne nioit pas qu'il ne lui fût cher, mais que ce ſentiment même lui impoſoit le devoir de ne pas ſouffrir qu'il fît pour elle une choſe dont néceſſairement il ſe repentiroit un jour ; qu'elle le dégageoit de toutes ſes promeſſes ; qu'elle le conjuroit de ſe ſoumettre ſans balancer aux conditions du teſtament de ſon oncle, & d'entrer en poſſeſſion d'un bien qu'un homme d'honneur pourroit mieux employer qu'en le ſacrifiant inconſidérément à une femme.

SARA.

Mais, Lady, ne prêtez-vous pas à Marwood tous ces beaux ſentimens ? Lady Solmes en eſt bien capable, mais, Marwood.... mais Marwood ?

MARWOOD.

Il n'eſt pas étonnant que vous ſoyez prévenue contre elle.... Mellefont penſa perdre l'eſprit de la réſolution de Mar-

Wood. Il envoya de tous côtés pour la découvrir, & enfin il la retrouva.

SARA.

Apparemment parce qu'elle voulut bien être retrouvée.

MARWOOD.

Des réflexions ameres, Miss? Elles ne conviennent pas à un caractere aussi doux que le vôtre.... Il la trouva donc, & la trouva inébranlable. Elle refusa absolument d'accepter sa main, & tout ce qu'il put obtenir d'elle, fut qu'elle promit de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage jusqu'à ce que la parenté indiquée par le testament, ennuyée d'un si long délai, seroit forcée enfin de proposer un accommodement. Cependant Marwood ne pouvoit pas raisonnablement se dispenser de recevoir les visites de Mellefont. Pendant long-temps elles ne furent que celles d'un amant qu'on a réduit aux termes du respect & de l'amitié. Mais qu'il est difficile à un cœur sensible de rester dans ces bornes

étroites! Mellefont a tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Perſonne ne le ſait auſſi bien que Miſſ Sampſon elle-même.

SARA.

Ah!

MARWOOD.

Vous ſoupirez? Marwood auſſi a ſoupiré plus d'une fois de ſa foibleſſe... & elle en ſoupire encore.

SARA.

En voilà aſſez, Lady, en voilà aſſez. Cette tournure, je crois, a quelque choſe de plus amer que la réflexion qu'il vous a plû de m'interdire tantôt.

MARWOOD.

Mon intention n'étoit pas d'offenſer Miſſ, mais ſimplement de lui montrer l'infortunée Marwood dans un jour où elle pût la juger avec le plus d'équité... Enfin, l'amour donna à Mellefont les droits d'un époux, & Mellefont bientôt ne crut plus néceſſaire de les faire légitimer par les loix. Que Marwood

ſeroit heureuſe ſi le Ciel, Mellefont & elle connoiſſoient ſeuls ſa honte! Qu'elle ſeroit heureuſe, ſi une fille abandonnée ne découvroit pas à l'Univers entier ce qu'elle voudroit pouvoir ſe cacher à elle-même!

SARA.

Que dites-vous, Lady? Une fille...?

MARWOOD.

Oui, Miſſ, une fille infortunée perd, par le moyen de Sara Sampſon, toute eſpérance de pouvoir jamais nommer ſes pere & mere ſans horreur.

SARA.

Quelle affreuſe nouvelle?.. Et Mellefont a pu me la taire?... Puis-je le croire, Lady?

MARWOOD.

Vous pouvez croire auſſi que Mellefont vous a peut-être tû bien d'autres choſes.

SARA.

Bien d'autres choſes? Que pourroit-il m'avoir tû encore?

MARWOOD.

Par exemple, qu'il aime toujours Marwood....

SARA.

Vous me donnez la mort!

MARWOOD.

Eſt-il dans la nature qu'un amour qui a duré pendant dix ans, puiſſe s'évanouir ſi promptement? Il peut bien ſouffrir quelques altérations paſſageres, dont il ſort toujours avec un nouvel éclat. Je pourrois vous nommer une Miſſ Oklaff, une Miſſ Dorcas, une Miſſ Door, & pluſieurs autres qui, l'une après l'autre, menaçoient Marwood de lui enlever un homme, dont à la fin elles ſe virent cruellement trahies. Il y a un point au-delà duquel il n'y a pas moyen de faire aller Mellefont, & dès qu'il y eſt parvenu, il quitte auſſi-tôt la partie. Mais ſuppoſé, Miſſ, que vous ſoyez aſſez fortunée pour que toutes les circonſtances s'arrangent à votre gré, & que vous l'ameniez à vaincre l'horreur qu'il a pour

le joug du mariage : croiriez-vous par-là être plus aſſurée de ſon cœur ?

SARA.

Malheureuſe Sara ! Que te faut il entendre !

MARWOOD.

Point du tout ! Ce ſeroit alors au contraire que vous le verriez revoler plus ardemment entre les bras de celle qui auroit le plus reſpecté ſa liberté. Vous auriez le nom de ſon épouſe, mais l'autre le ſeroit en effet.

SARA.

Ne me déchirez pas plus long-temps le cœur par ces images effroyables. Conſeillez-moi plutôt, Lady, ce qu'il faut que je faſſe. Vous devez ſavoir mieux que moi, par quel moyen on pourroit parvenir à lui faire chérir un lien ſans lequel l'amour le plus heureux & le plus ſincere eſt toujours criminel.

MARWOOD.

Il eſt bien difficile, ma chere Miſſ, de rendre une priſon agréable à celui qu'on y retient. Ainſi mon avis ſeroit

que vous laissassiez Mellefont libre, plutôt que de songer à l'enchaîner. Contentez-vous de la gloire de l'avoir vu tout prêt à porter le joug; soyez sûre qu'il le secouera, si vous le lui imposez tout-à-fait. Epargnez-vous le chagrin...

SARA.

Je ne sais pas, Lady, si je vous comprends bien, &c....

MARWOOD.

Puisque vous vous fâchez, vous m'avez comprise.... En un mot, votre propre avantage, aussi bien que celui d'une autre, la prudence & la justice, peuvent & doivent déterminer Miss à renoncer à un homme sur qui Marwood a les premieres prétentions & les plus légitimes. Vous en êtes encore heureusement avec lui dans des termes qui vous permettent de finir, si non avec honneur, au moins sans une honte publique. C'est sans doute une tache, d'avoir fui avec un amant; mais cette tache peut être effacée par le temps. Tout sera oublié dans quelques années, & il se trouve

toujours des hommes qui n'y regardent pas de ſi près quand il eſt queſtion d'une riche héritiere. Si Marwood étoit dans des circonſtances auſſi favorables, & qu'elle n'eût beſoin ni d'un époux pour rétablir ſa réputation, ni d'un pere pour ſa fille qui ſe trouve ſans ſecours, je ſuis ſûre qu'elle n'oppoſeroit pas à Miſſ Sampſon les difficultés honteuſes que Miſſ Sampſon lui oppoſe.

SARA, (*en ſe levant avec indignation*)

Cela va trop loin! Eſt-ce là le langage d'une parente de Mellefont?... Ah Mellefont, qu'on vous trahit indignement!.. Je ſens maintenant, Lady, pourquoi il avoit tant de répugnance à vous laiſſer ſeule avec moi.... il ſait ſans doute par expérience tout ce qu'on a à redouter de votre langue.... de votre langue envenimée.... Je parle hardiment à Lady, car Lady a parlé indécemment.... Par où Marwood a-t-elle mérité, que vous vous rendiſſiez ſa protectrice au point d'inventer en ſa faveur un roman ébloui-

ſant, & d'employer toute l'adreſſe de votre eſprit, pour me rendre ſuſpecte la droiture d'un homme qui, après tout, eſt plus capable de foibleſſes que de crimes? Ne m'a-t-on inſtruit que Marwood avoit une fille de lui, ne m'a-t-on fait le dénombrement des infortunées qu'il avoit ſéduites & trompées, que pour me faire entendre à la fin, d'une maniere plus ſenſible, qu'il étoit de mon devoir de donner la préférence ſur moi à une vile courtiſane? à une femme perdue?

MARWOOD.

Doucement, Mademoiſelle, doucement.... Une vile courtiſane?... Vous vous ſervez d'expreſſions dont apparemment vous ne connoiſſez pas la force.

SARA.

Eh, ne paroît-elle pas telle dans le portrait même qu'en a fait Lady Solmes?.. Soit, Lady, ſoit; vous êtes ſon amie... peut-être ſon amie la plus intime.... Je ne vous dis pas cela comme un reproche; car qui peut ſe répondre dans le monde,

de n'avoir que des amis vertueux !.... Mais de quel droit prétendez-vous m'avilir à raiſon de l'amitié que vous avez pour elle ? Si j'avois eu l'expérience de Marwood, aſſurément je n'aurois pas fait la démarche imprudente qui vous autoriſe à me mettre dans une comparaiſon ſi humiliante avec elle. Ou ſi j'avois eu le malheur de la faire, je n'y aurois pas au moins perſévéré pendant dix années entieres. Il eſt bien différent, Lady, de donner dans le vice par ſéduction & par ignorance, ou le connoître, l'aimer & ſe familiariſer avec lui.... Si vous ſaviez combien mon erreur m'a coûté de regrets & de remords !... Je dis mon erreur; car pourquoi aurois-je envers moi-même la cruauté de la regarder plus long-temps comme un crime ? Le Ciel même ceſſe de la regarder comme telle, il ceſſe de m'en punir, il me rend un pere...... Vous m'effrayez, Lady.... Quel changement ſoudain... quelle altération dans tous les traits de votre viſage.... Vous

rougiſſez & pâliſſez tour-à-tour.... la fureur étincelle dans vos regards.... les mouvemens de votre bouche.... Qu'avez-vous? Ah? ſi je vous ai offenſée, Lady, je vous en demande pardon. Je ſuis trop ſenſible. Sans doute ce que vous m'avez dit étoit ſans mauvaiſe intention. Oubliez ma vivacité. Comment puis-je la réparer? Par où puis-je m'acquérir en vous une amie auſſi ardente que Marwood a eu le bonheur de la trouver? Souffrez, Lady, ſouffrez que je vous en conjure à vos genoux. (*en ſe mettant à genoux*) Accordez-moi votre amitié, & ne me faites plus le tort affreux de me mettre en comparaiſon avec une femme comme Marwood.

Marwood (*recule quelques pas & la contemple inſolemment à ſes genoux*)

Quel ſpectacle pour Marwood, de voir Sara Sampſon à ſes genoux! Reconnoi-moi. Cette femme à laquelle tu avois tant d'horreur d'être comparée, eſt cette Marwood

Marwood aux genoux de laquelle tu es présentement.

Sara (*pleine d'effroi se leve brusquement & recule en tremblant*)

Vous, Marwood?... Ha! Maintenant je vous reconnois.... Voilà la main libératrice & meurtriere dont un songe m'avertissoit.... C'est elle.... Fuis, fuis malheureuse Sara!... Ah, Mellefont, sauvez-moi, sauvez votre amante!.. Et toi, douce voix d'un pere chéri, où m'appelles-tu... où retentis-tu... où courir... où me cacher... Au secours, Mellefont... au secours, Betty... La voilà qui se jette sur moi avec un poignard... Au secours... Au secours.

(*Elle s'en va en courant*)

SCENE IX.

MARWOOD.

Oh puisse-t-elle avoir dit vrai! Puissé-je en effet lui enfoncer un poignard dans

le cœur ! C'étoit pour ce moment-ci que je devois réserver ce fer que ma main mal assurée.... Insensée que je suis ! Je me suis privée moi-même de la volupté de percer le sein de ma rivale suppliante à mes pieds !.. Que faire à présent !.. Me voilà découverte, Mellefont peut revenir dans cet instant. Le fuirai-je ? L'attendrai-je ?... Il faut l'attendre, & employer utilement le temps de son absence.... La ruse heureuse de mon laquais le retient encore.... je vois qu'on me redoute.... pourquoi donc ne suis-je pas vengée ? Il est temps d'employer contre Sara la dernière ressource qui me reste. Les menaces sont les armes méprisables d'une rage impuissante ; elles peuvent en imposer à une fille timide qui, tremblante à mon nom seul, peut prendre des paroles terribles pour des faits terribles. Mais Mellefont ?... Mellefont lui fera bientôt reprendre courage, & lui apprendra à braver mes menaces.... Prévenons-le sans envisager ce qui peut

en résulter.... Et quelle fin plus funeste ai-je à redouter que celle qui m'attend?.. J'avois aiguisé le poignard pour les autres, & j'ai préparé le poison pour moi... pour moi!... Caché soigneusement dans mon sein, je le porte par-tout avec moi, en attendant le triste moment où je serai forcée de l'employer & me donner la mort... Ah, qu'il n'exerce pas sa rage sur moi seule!.. Qu'il coule aussi dans les veines de ma rivale.... Pourquoi différer?... Qui m'arrête?... Allons! Ne souffrons pas qu'elle revienne à elle: & craignons aussi de revenir à moi.... Saisissons cet instant de fureur.... Quiconque examine les dangers, ne veut en courir aucun.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Chambre de Sara.

SCENE PREMIERE.

SARA (*foible dans un fauteuil*
BETTY.

BETTY.

EH bien, Miss, ne vous trouvez-vous pas un peu mieux?

SARA.

Mieux, Betty? ... Mais que Mellefont soit si long-temps à revenir! ..... Tu as envoyé après lui, n'est-ce pas, Betty?

BETTY.

Norton & l'Aubergiste sont allés le chercher.

SARA.

Norton eſt un honnête homme, mais il eſt violent, & je crains que ſon zele pour moi ne lui faſſe dire des choſes dures à ſon maître. Selon ſon propre récit, Mellefont eſt innocent de tout... Ne conviens-tu pas, Betty, qu'il eſt innocent?... Cette femme le ſuit: eſt-ce ſa faute? Elle entre en fureur, elle veut l'aſſaſſiner.... Voilà cependant, ma chere Betty, à quoi il eſt expoſé pour moi; car quelle autre que moi.... Enfin la méchante Marwood veut me voir, & ne veut pas retourner à Londres qu'on ne lui donne cette ſatisfaction. Pouvoit-il refuſer cette complaiſance? D'ailleurs, moi-même n'ai-je pas ſouvent deſiré de voir cette Marwood? Mellefont n'ignore pas à quel point va la curioſité de notre ſexe; & ſi je n'avois pas inſiſté moi-même pour qu'il la laiſsât avec moi juſqu'à ſon retour, il l'auroit emmenée avec lui. Je l'aurois vue ſous un nom emprunté ſans ſavoir qui elle étoit: & peut-être que cette pe-

tite ſupercherie m'auroit été agréable un jour. En un mot, tout eſt de ma faute; j'en ai eu de la frayeur, mais voilà tout, & je m'en tiens quitte à bon marché. Mon évanouiſſement n'a pas été grand' choſe, il n'aura point de ſuites; tu ſais, Betty, que j'y ſuis aſſez ſujette.

BETTY.

Oui, mais je ne vous en ai pas encore vu eſſuyer de ſi long.

SARA.

Ne me le dis pas, je t'en prie. Je m'imagine de reſte toute la peine que je t'ai donnée.

BETTY.

Marwood elle-même a paru touchée de votre état, & du danger où vous étiez. Quelques inſtances que je lui aie faites de s'en aller, elle n'a pas voulu quitter la chambre que je ne vous euſſe donné la potion qui vous a fait revenir.

SARA.

Je dois donc regarder cet événement comme un bonheur; car qui ſait ce qu'il

m'auroit encore fallu entendre de sa part. Certainement elle ne m'a pas suivie dans ma chambre sans dessein. Tu ne peux concevoir à quel point j'étois hors de moi-même... Tout-à-coup je me suis rappellé le triste songe de la nuit derniere, & j'ai fui comme une insensée qui ne sait où, ni pourquoi elle fuit.... Mais Mellefont ne revient pas.... ahi!

BETTY.

Quel cri, Miss? Quels mouvemens..;

SARA.

Dieu! que viens-je d'éprouver....

BETTY.

Qu'avez-vous donc? Vous m'effrayez...

SARA.

Ce n'est rien, Betty... une douleur... mille douleurs réunies en un seul point... mais sois tranquille.... voilà qui est passé.

SCENE II.

NORTON, BETTY, SARA.

NORTON.

Mon Maître ſera ici dans un inſtant.

SARA.

Tant mieux, Norton; mais où l'as-tu trouvé enfin?

NORTON.

Un étranger l'a attiré juſques hors du village, en lui diſant qu'une perſonne qui avoit à lui communiquer des choſes de la plus grande importance, l'y attendoit. Après beaucoup de tours & de détours, l'impoſteur s'eſt évadé. Malheur à lui, ſi mon maître l'attrape; car il eſt furieux.

SARA.

Lui as-tu dit ce qui vient de ſe paſſer?

NORTON.

Tout.

SARA.

Mais tu l'auras fait, j'eſpere, d'une maniere....

NORTON.

Je n'ai pas fait attention à la maniere. Enfin, il ſait la frayeur que ſon imprudence vient de vous cauſer.

SARA.

Eh non, Norton; c'eſt moi qui me la ſuis cauſée moi-même....

NORTON.

Vous voudriez qu'il n'eût jamais tort... Arrivez, arrivez, Monſieur; l'amour vous a déjà juſtifié.

SCENE III.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

AH, ma chere Sara, ſi ce n'étoit auſſi ce même amour....

SARA.

Je ſerois certainement la plus malheu-

reuſe de nous deux. Mais raſſurez moi; ſi pendant votre abſence il ne vous eſt rien arrivé de fâcheux, je ſuis contente.

MELLEFONT.

Je n'ai pas mérité d'étre reçu avec tant de bonté.

SARA.

Pardonnez à la foibleſſe où je me trouve, ſi je ne vous reçois pas avec plus de tendreſſe. Hélas, c'eſt uniquement pour votre ſatisfaction, que je deſirerois être moins malade.....

MELLEFONT.

Perfide Marwood, il te reſtoit encore cette trahiſon à me faire!... Le coquin qui, d'un air ſi myſtérieux, me conduiſoit de détours en détours, eſt ſûrement un de ſes émiſſaires. C'eſt une ruſe qu'elle a employée pour m'éloigner de vous. Ruſe groſſiere! Et c'eſt juſtement parce qu'elle étoit groſſiere, que j'ai été plus éloigné de la ſoupçonner. Mais elle ne m'aura pas fait impunément cette perfidie! Vîte, Norton, vole à ſon auberge,

& ne la perds pas de vûe jusqu'à ce que j'y sois arrivé.

SARA.

Pourquoi cela, Mellefont? Je vous demande la grâce de Marwood.

MELLEFONT.

Va.

(Norton sort)

SCENE IV.

SARA, MELLEFONT, BETTY.

SARA.

LAISSEZ partir paisiblement un ennemi fatigué, qui vient de faire son dernier effort. Sans Marwood j'ignorerois des choses....

MELLEFONT.

Qu'ignoreriez-vous, Miss?

SARA.

Des choses que vous ne m'auriez pas apprises vous-même, Mellefont... Mais

je veux les oublier, puiſque vous avez l'air de ne pas vouloir que je les ſache.

MELLEFONT.

J'eſpere que vous ne croirez pas légérement des choſes qui ne ſont appuyées que du témoignage d'une femme jalouſe & irritée, dont la calomnie....

SARA.

Nous en parlerons une autre fois.... Mais pourquoi ne me dites-vous rien du danger qui a menacé votre vie? Ah, Mellefont, c'eſt la malheureuſe Sara qui a aiguiſé le fer dont Marwood a voulu vous percer le cœur!

MELLEFONT.

Ce danger n'a pas été bien redoutable. La main de Marwood étoit égarée par la fureur, & moi, j'étois de ſang froid; ainſi ſon projet contre ma vie ne pouvoit pas lui réuſſir.... Je ſouhaite que les reſſources qu'elle a miſes en œuvre pour me détruire dans l'opinion de ma chere Sara, n'aient pas eu plus de ſuccès.... Je crains bien.... Ma chere Miſſ, ne

me cachez pas plus long-temps ce que vous avez appris d'elle.

SARA.

Eh bien, Mellefont.... si j'avois eu le moindre doute sur votre amour, la fureur de Marwood l'auroit dissipé. Il faut qu'elle soit bien convaincue, que je lui ai fait perdre absolument votre cœur, pour s'être portée à de pareils excès.

MELLEFONT.

Il faudra donc que j'attache quelque prix à sa jalousie, à son audace & à sa perfidie.... Mais, Miss, vous évitez de vous expliquer, & vous craignez de me découvrir....

SARA.

Vous serez content. Ce que je viens de vous dire, étoit comme le premier pas. Ainsi Mellefont m'aime, & il ne me seroit pas possible d'en douter, s'il ne manquoit pas à son amour une certaine confiance qui me flatteroit autant que son amour même. En un mot, mon

cher Mellefont.... Dieu! quelle douleur ſoudaine.... m'ôte la liberté.... de parler.... avec la circonſpection que je voudrois.... employer.... Je vous dirai donc.... que Marwood & Norton.... ah, pardonnez-lui!... m'ont parlé d'un objet.... qui doit exciter en vous une tendreſſe.... d'une nature différente de celle que vous ſentez pour moi....

MELLEFONT.

Eſt-il poſſible! Quoi, cette femme hardie a oſé publier ſa propre honte?... Ah, Miſſ, ayez pitié de ma confuſion... Puiſque vous ſavez tout, pourquoi voulez-vous encore que ma bouche le répete?... Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette créature infortunée, à qui on ne peut reprocher que ſa mere.

SARA.

Ainſi donc elle vous eſt chere?

MELLEFONT.

Trop.... oui, trop, pour que je le nie..

SARA.

Digne Mellefont!... Que ce sentiment vous rend respectable à mes yeux! Vous m'auriez offensée si vous aviez craint de m'avouer cette tendresse.... Vous m'avez déjà affligée en me menaçant de ne pas la laisser paroître à mes yeux. Non, mon cher Mellefont; une des promesses que je veux que vous me fassiez aux pieds des autels, ce sera de ne jamais éloigner Arabella de nous. Entre les mains de sa mere, elle courroit les risques de devenir indigne de son pere. Usez de vos droits sur la mere & sur la fille, & souffrez que je prenne sa place de Marwood. Ne m'enviez pas la douceur de m'élever une amie qui vous doit la vie.... Jours heureux, où mon pere, vous & Arabella vous partagerez tous les sentimens de mon cœur, le respect filial, l'amour le plus tendre, la vigilance & les soins d'une mere! Jours à jamais heureux!.. Mais hélas!.. Ils sont encore dans l'avenir... ils n'y sont même peut-être pas.

Ils ne ſont que dans mes déſirs... Un ſentiment... ignoré juſqu'ici... mon cher Mellefont... tourne malgré moi mes yeux ſur des objets obſcurs... ſur des ténebres reſpectables... Ah! Dieu, qu'ai-je... qu'ai-je... (*En ſe couvrant le viſage de ſa main*)

MELLEFONT.

Quel paſſage ſoudain de l'admiration à l'effroi!.. Eh vîte, Betty, ſecoure-la... Qu'avez-vous donc, adorable Miſſ! Ame céleſte! Pourquoi cette main envieuſe me dérobe-t-elle des regards ſi doux? (*en détournant la main de Sara*) Ah Dieux! Que vois-je?... L'expreſſion de la plus cruelle douleur.... Vous voulez me le cacher en vain... Barbare Miſſ, tu ne veux donc pas que je partage tes tourmens!.. Ah malheureux!.. Où ſuis-je?.. Sara... Betty... cours... cours...

BETTY.

Où voulez-vous que je coure?...

MELLEFONT.

Tu vois.... & tu me demandes...; Chercher du ſecours....

SARA.

Demeure.... Betty.... voilà qui.... ſe calme..... Je tâcherai, mon cher Mellefont.... de ne plus.... vous effrayer....

MELLEFONT.

Que lui eſt-il donc arrivé, Betty?... Ce ne ſont pas-là les ſuites d'un ſimple évanouiſſement....

SCENE V.

NORTON, LES PRÉCÉDENS

MELLEFONT.

TE voilà déjà de retour?... Ah, c'eſt bien à propos, tu ſeras plus néceſſaire ici.

NORTON.

Marwood eſt partie....

MELLEFONT.

Que la foudre puiſſe tomber ſur elle... Elle eſt partie?... Comment? Où eſt-elle allée?.... Ah puiſſe la terre s'en-

tr'ouvrir ſous ſes pas, & engloutir le monſtre le plus....

NORTON.

A peine elle a été de retour à ſon auberge, qu'elle s'eſt jettée dans une voiture avec Arabella & Hannah, & s'eſt ſauvée à toute bride.... Voilà un billet cacheté qu'elle a laiſſé à votre adreſſe.

MELLEFONT (*en prenant le billet*)

A mon adreſſe?... Sara, voulez-vous que je le liſe?

SARA.

Une autre fois, Mellefont, quand vous ſerez plus calme.

MELLEFONT.

Puis-je le devenir avant de m'être vengé de Marwood, & que je ne vous voie hors de danger!

SARA.

Ne parlez pas de vengeance, Mellefont; la vengeance n'eſt pas à nous!... Vous décachetez le billet?... Ah pourquoi ſommes nous moins diſpoſés à de certaines vertus quand notre corps eſt

ſain, que quand nos forces s'épuiſent? Que la douceur & la tranquillité vous coûteroient en ce moment!... Que votre impatience au contraire me paroît peu naturelle.... Gardez au moins pour vous le contenu de ce billet....

Mellefont.

Quel démon me force à vous déſobéir?.. Je l'ai décacheté malgré moi... C'eſt malgré moi qu'il faut que je le liſe.

Sara (*tandis que Mellefont lit tout bas*)

Avec quelle adreſſe l'homme ſe ſépare de lui-même, & ſait faire de ſes paſſions un être différent de lui, ſur lequel il rejette tout ce qu'il déſaprouve quand il eſt de ſang froid!... Mon ſel, Betty! Je crains une nouvelle ſecouſſe, & j'en aurai beſoin.... T'apperçois tu de l'impreſſion que fait ſur lui ce malheureux billet?... Mellefont?... Vous voilà hors de vous-même!... Mellefont!... Dieu! Il reſte ſans mouvement!.. Tiens

Betty.... donne-lui vîte ce sel, il en a plus besoin que moi.

Mellefont (*en repoussant Betty avec horreur*)

Ne m'approche pas, malheureuse!... Tes secours sont du poison!...

Sara.

Que dites-vous?.. Pensez-y!.. Vous la méconnoissez!

Betty.

Je suis Betty; souffrez, Monsieur...

Mellefont.

Va, fuis, ou crains de devenir la victime de ma rage au défaut de la plus coupable....

Sara.

Quel discours!... Mellefont, mon cher Mellefont....

Mellefont.

Cher Mellefont!... Ah c'est la derniere fois peut-être que cette bouche divine le prononcera.... & puis plus... à jamais plus!.... C'est à vos pieds, Sara.... (*en se jettant à terre*) Mais que

veux-je à vos pieds?... (*en se relevant brusquement*) Découvrir?... Moi vous découvrir?... Oui, il faut vous découvrir.... ah! que vous allez me haïr.... oui, vous me haïrez.... Non, vous ne saurez pas de moi.... non, pas de moi!.. mais vous le saurez.... Et vous, que faites-vous ici?.. Courez... volez chercher du secours... Norton... ah mon ami, cours chercher du secours... Betty... Ton erreur... Non, non, reste... Je vais moi-même...

SARA.

Où voulez-vous aller, Mellefont... Que parlez-vous de secours... que parlez-vous d'erreur?..

MELLEFONT.

Secours!... Vengeance!... Sara.... Sara.... Vous êtes perdue!... Je suis perdu!.. Puisse le monde entier...

(*Il sort*)

SCENE VI.

SARA, NORTON, BETTY.

SARA.

Il me laisse... Je suis perdue? Que veut-il dire? Le comprends-tu, Norton?.. Je suis malade, très-malade.... Mais en supposant qu'il me faille mourir, suis-je perdue pour cela?.. Qu'a t-il donc aussi contre toi, ma pauvre Betty?.. Tu te tords les mains?.. Ne t'afflige pas, mon enfant; assurément tu ne l'as pas offensé; il se calmera.... Que n'a-t-il suivi mon conseil, pourquoi a-t-il lu ce funeste billet! Il pouvoit bien se douter qu'il contenoit le dernier venin de Marwood...

BETTY.

Quelle terrible conjecture!.. Non, cela ne peut être.... Je ne saurois le croire...

NORTON (*qui étoit allé vers les scenes*)

Miss, le vieux serviteur de votre pere...

SARA.

Faites entrer, Norton...

SCENE VII.

WAITWELL, LES PRÉCÉDENS.

SARA.

Tu viens sans doute pour avoir ma réponse, mon bon Waitwell? Elle est faite à peu de chose près... Mais pourquoi as tu l'air si abattu?... On t'a dit que j'étois malade, n'est-ce pas?

WAITWELL.

On m'a dit plus!..

SARA.

Dangereusement malade?.. J'en juge plus par l'inquiétude de Mellefont, que je le sens... Si tu allois être obligé de partir avec une lettre non achevée de la

malheureuſe Sara, à ſon malheureux pere?.. Ah, Waitwell... Mais eſpérons mieux... Attendras-tu bien jusqu'à demain, mon ami? Peut-être trouverai-je quelques bons momens pour la finir... Je ne ſuis pas en état actuellement... ma main engourdie eſt... comme morte... Si tout notre corps meurt auſſi facilement que nos membres... Tu as long-temps vécu, tu ne dois pas être éloigné d'arriver au terme. Crois-moi, Waitwell, ſi ce que je ſens ſont les approches de la mort... ſes approches ne ſont pas ſi ameres... Ahi! ahi!.. Ne fais pas attention à ce cri... Il eſt bien difficile d'en venir là, ſans éprouver aucun ſentiment déſagréable... Puiſque l'homme ne pouvoit pas être inſenſible... il faut qu'il ſache ſouffrir.... Mais, Betty, pourquoi ces larmes, cette douleur...]

BETTY.

Permettez-moi de m'éloigner de vos yeux.

SARA.

SARA.

Va, mon enfant, va: je ſais bien qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de pouvoir ſoutenir la vue des mourans. Waitwell reſtera auprès de moi. Toi, Norton, tu me feras plaiſir d'aller voir ce qu'eſt devenu ton maître. J'ai beſoin de ſa préſence.

BETTY (*en s'en allant*)

Ah, Norton, j'ai pris la drogue des mains de Marwood!..

SCENE VIII.

SARA, WAITWELL.

SARA.

WAITWELL, ſi tu veux bien me faire l'amitié de reſter avec moi, de grâce ne me laiſſe pas voir un air ſi affligé. Tu reſtes muet?.. Parle donc, & ſi j'oſe t'en prier, parle-moi de mon pere... Répete-moi tout ce que tu me diſois tantôt de conſolant. Répete-moi

que mon pere eſt réconcilié, qu'il m'a pardonné. Répete-le moi, & ajoute que le juge ſupréme ne ſera pas plus inexorable... N'eſt-ce pas, mon bon Waitwell, je peux mourir dans cette eſpérance? Si avant ton arrivée je m'étois trouvée, comme je ſuis, aux portes de la mort, quel auroit été mon ſort? Je me ſerois livrée au déſeſpoir. Quitter ce monde chargée de la haine d'un pere!.. Quelle penſée accablante!.. Dis-lui que je ſuis morte dans les ſentimens du repentir le plus vif, de la reconnoiſſance la plus ſincere, de l'amour le plus tendre. Dis-lui... Ah, que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur eſt pénétré de ſes bienfaits! La vie que je lui dois eſt le moindre de tous. Que je voudrois en exhaler le reſte à ſes pieds!

WAITWELL.

Souhaiteriez-vous en effet de le voir?

SARA.

Et tu n'as rompu le ſilence que pour

douter de mon desir ardent... de mon dernier desir ?

WAITWELL.

Hélas, Miss, je ne doute pas... Mais je crains l'impression que sa vue inattendue fera sur un cœur aussi tendre...

SARA.

Que dis-tu ?.. La vue inattendue de qui ?..

WAITWELL.

Ah, Miss, calmez-vous, modérez...

SCENE IX.

SIR SAMPSON, SARA, WAITWELL.

SIR SAMPSON.

Je ne puis résister à mon impatience, il faut que je la voie.

SARA.

Quel son de voix...

SIR SAMPSON.

Ma fille !

SARA.

Ah mon pere !.. Aide-moi à me lever, Waitwell, aide-moi à me jetter aux pieds de mon pere. (*Elle fait des efforts pour se lever, & retombe dans son fauteuil*) Est-ce bien lui... ou quelque génie bienfaisant?.. Oh, qui que tu sois, bénis-moi, messager du Très-haut sous la figure de mon pere, ou mon pere lui-même.

SIR SAMPSON.

Que Dieu te bénisse, ô ma fille!... (*Elle essaye de nouveau de se jetter à ses pieds*) Reste tranquille, mon enfant; quand tu auras plus de forces, je te permettrai d'embrasser les genoux de ton pere.

SARA.

Ah maintenant, mon pere, maintenant ou jamais. Bientôt je ne serai plus! Trop heureuse, s'il me reste encore quelques momens pour vous découvrir les mouvemens de mon cœur. Hélas, ce ne sont pas des momens: ce seroit une seconde vie qu'il faudroit, pour dire tout

ce qu'une fille coupable, repentante & punie peut dire à un tendre pére. Mes fautes... votre indulgence...

SIR SAMPSON.

Cesse de te faire un reproche d'une foiblesse, & à moi un mérite d'un devoir. En me rappellant mon pardon, tu me fais souvenir en même temps, que je l'ai trop différé. Pourquoi ne t'ai-je pas pardonné plutôt ? Pourquoi t'ai-je mise dans le cas de me fuir ? Et même encore aujourd'hui que j'avois tout oublié, par quelle fatalité ai-je voulu attendre une réponse de ta part avant de te voir ? Si j'avois volé entre tes bras aussi-tôt que je l'ai pu, j'aurois eu un jour heureux de plus ! Il faut qu'un reste de venin se soit caché dans le repli le plus secret de mon cœur, pour avoir voulu être certain de ton amour avant de te rendre le mien. Le cœur d'un pere est-il donc un cœur intéressé ! Ne pouvons-nous aimer que ceux qui nous aiment !.. Hélas, ma chere Sara, j'ai préféré ma satisfaction à la

tienne... Ah, ſi je la perdois, cette ſatisfaction!.. Mais qui dit, que je la perdrai?.. Tu vivras, tu vivras, ma chere fille... Ecarte tes triſtes penſées... Mellefont dans ſa douleur s'exagere le danger où il te croit. Il vient de mettre toute la maiſon en mouvement, il court lui-même chercher des Médecins que vraiſemblablement il ne trouvera pas dans ce village. J'ai vu ſon trouble, ſon inquiétude & ſon déſeſpoir ſans être vu de lui. Je ſuis ſûr maintenant, qu'il t'aime ſincérement, & je ne lui envie plus ta poſſeſſion. Je l'attends ici pour l'unir à toi. Ce qu'auparavant j'aurois fait par néceſſité, je le fais à préſent par choix, depuis que je vois à quel point tu lui es précieuſe... Eſt-il vrai que c'eſt Marwood elle-même, qui t'a cauſé cette frayeur? C'eſt au moins ce que j'ai pu comprendre des cris & des gémiſſemens de Betty... Mais pourquoi rechercher les cauſes de ton mal, quand je ne devrois m'occuper qu'à y remédier... Tu t'affoiblis de moment en moment...

Que faire, Waitwell? Où courir?.. Je donnerois mon bien, ma vie...

W A I T W E L L.

Hélas!

S C E N E X.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS.

M E L L E F O N T.

Et j'ose remettre le pied ici?.. Ah, vit-elle encore?

S A R A.

Approchez, Mellefont.

M E L L E F O N T.

Je vous revois, Sara, & je vous revois ſans vous apporter ni conſolation ni ſecours... Le déſeſpoir ſeul me ramene... Eſt-il bien vrai... Sir Sampſon... c'eſt vous?.. Ah, pere infortuné, quel ſpectacle pour vous!.. Pour quoi n'êtes-vous pas arrivé plutôt! Vous venez trop tard pour ſauver votre fille!.. Mais... raſſu-

rez-vous... vous ne ſerez pas arrivé trop tard pour vous voir vengé.

Sir Sampson.

Oubliez dans ce moment, Mellefont, que nous avons été ennemis! Nous ne le ſommes plus, & nous ne le redeviendrons jamais... Conſervez-moi ma fille, & vous vous conſerverez une épouſe.

Mellefont.

Ah, donnez-moi donc la puiſſance d'un Dieu!... Miſſ.... adorable Miſſ.... Combien de malheurs j'ai déjà attirés ſur vous!.. Il faut... il faut vous annoncer le dernier... le plus affreux de tous... vous allez mourir... & vous allez mourir par la main de Marwood!

Sara.

Je ne voulois pas le ſavoir, & c'étoit déjà trop pour moi de le ſoupçonner.

Mellefont.

Il faut que vous le ſachiez... car qui pourroit m'aſſurer, que vous ne ſoupçonneriez pas... Voici le billet de Marwood,

(*Il lit*) « Quand vous lirez mon billet, Mellefont, votre infidélité sera déjà punie sur celle qui l'a causée. Je me suis découverte à elle, & la frayeur l'a fait tomber sans sentiment. Tandis que Betty employoit tous ses soins pour la faire revenir, je me suis apperçue qu'elle mettoit de côté une poudre cordiale, & j'ai eu l'heureuse adresse d'y substituer un poison mortel. J'ai vu Betty le lui présenter, & Sara l'avaler, & je suis sortie triomphante. La rage & la vengeance m'ont fait commettre un meurtre, mais je ne veux pas être de ces assassins vulgaires qui n'osent se vanter de leur crime. Je suis en chemin pour Londres : vous pouvez me faire poursuivre, & faire usage de ce que je vous écris pour me convaincre. Si j'arrive au port sans être poursuivie, je respecterai les jours d'Arabella ; mais jusques-là, je la regarderai comme un otage. Marwood.... Vous voilà maintenant instruite, Sara... Vous, Sir Sampson, gardez cet écrit, il vous

ſera néceſſaire pour faire punir le monſtre déteſtable...

SARA.

Montrez-moi ce papier, Mellefont; je veux me convaincre par mes propres yeux... (*Il lui donne le papier, qu'elle regarde un moment*) Aurai-je encore aſſez de force... (*Elle le déchire*)

MELLEFONT.

Que faites-vous, Sara?

SARA.

Marwood n'échappera pas au ſort qu'elle mérite : mais ni mon pere, ni vous, ne ſerez ſes accuſateurs. Je meurs, & je pardonne à la main par laquelle Dieu a permis... Ah, mon pere, quelle ſombre douleur s'empare de vous?... Mellefont, mon cher Mellefont, je vous aime toujours, & ſi vous aimer eſt un crime, que je vais paroître coupable devant mon juge!.. Mon pere, ſi j'oſois eſpérer qu'à la place de votre fille, vous vouluſſiez accepter un fils... Vous retrouverez auſſi une fille avec lui, ſi vous

consentez à donner ce titre à l'innocente Arabella. Il faut la ramener, Mellefont, & laisser fuir la mere... Puisque mon pere m'a rendu sa tendresse, je suis rentrée dans mes droits, & il m'est permis de disposer de son amour comme d'un bien qu'il m'a donné. Je vous le legue, mon cher Mellefont, à vous & à Arabella, cet amour paternel. Parlez quelquefois à votre fille des dangers de l'amour... citez lui l'exemple... de la triste Sara... Mon pere, votre derniere bénédiction!.. O Providence!.. Waitwell, je te recommande ton bon maître.... tâche de le consoler...

SIR SAMPSON.

C'est nous qui devrions exciter ton courage: & c'est toi qui ranimes le nôtre! O ma fille, fille céleste, que peut la bénédiction d'un pere gémissant sur une ame dans laquelle le Ciel verse toutes ses bénédictions? Fais passer dans le cœur de ton pere un rayon de cette lumiere divine qui t'éleve au-dessus de tout

ce qui eſt humain. Prie pour moi, prie ce Dieu qui exauce toujours les prieres des mourans vertueux, & demande lui que ce jour ſoit le dernier de ma vie.

Sara.

Il faut qu'il laiſſe long-temps ſur la terre la vertu éprouvée, pour qu'elle ſerve d'exemple au monde. C'eſt la foible vertu, c'eſt celle qui ſuccomberoit ſous les épreuves, qu'il retire des dangers de la vie... Pour qui coulent vos larmes, mon pere? Elles déchirent mon cœur... cependant elles me paroiſſent encore moins terribles que ne feroit une douleur muette... Mellefont, ne quittez pas mon pere... devenez ſon fils... mon œil ne voit plus... voici... mon dernier... ſoupir... pauvre Betty... je penſe encore à elle... je me peins ſon déſeſpoir.... Que perſonne ne lui reproche... ſon erreur... Son cœur droit... eſt au-deſſus du ſoupçon... Le moment arrive!.. Mellefont... mon pere...

MELLEFONT.

Elle eſt morte!.. Baiſons encore une fois cette main froide, cette main adorée... (*Il ſe jette aux pieds de Sara*) Je n'oſe... ſon corps glacé frémit à l'aſpect de ſon meurtrier... ne ſuis-je pas ſon meurtrier plus que Marwood même? .. (*Il ſe leve*) Votre fille eſt morte. Elle ne nous entend plus... laiſſez un libre cours à votre douleur... accablez moi de toutes les malédictions .. de toutes les exécrations que je mérite!.. Ah puiſſent-elles être toutes accomplies!.. Vous gardez le ſilence?.. Ne voyez-vous donc pas que votre fille eſt morte?.. qu'elle eſt morte?.. Je ne ſuis plus maintenant l'objet aimé de cette fille chérie... je ne ſuis plus que Mellefont!.. Vous jettez ſur moi un regard de pitié... ah! regardez votre fille ... je ſuis ſon ſéducteur... je ſuis ſon aſſaſſin!.. Songez, que cette beauté innocente, ſur laquelle ſeul vous aviez des droits, devint contre votre volonté & contre la ſienne même, la proie d'un indigne raviſſeur! C'eſt moi qui abu-

ſant de ſa tendreſſe & de ſon inexpérience, lui ai fait oublier la vertu! C'eſt à cauſe de moi qu'elle s'eſt arrachée des bras d'un pere chéri! C'eſt par moi qu'elle a perdu la vie!.. Oubliez-vous donc que vous êtes pere?

Sir Sampson.

Je ſuis pere, Melleſont, & je le ſuis trop, pour ne pas reſpecter la derniere volonté de ma fille... Que je t'embraſſe... O mon fils... tu m'as coûté bien cher!

Mellefont.

Non, Sir Sampſon, non; votre fille céleſte a demandé plus que ne peut la nature humaine!.. Vous n'êtes pas mon pere, vous ne pouvez l'être... voyez-vous... voyez-vous ce poignard... (*en tirant le poignard de ſon ſein*) C'eſt celui dont Marwood a voulu me percer le cœur... Le malheur a voulu que je détournaſſe le coup... Ah, ſi j'étois tombé comme la coupable victime de ſa fureur & de ſa jalouſie.... Sara, Sara vivroit encore! Vous auriez encore votre fille,

& vous l'auriez ſans Mellefont ! .. Il n'eſt pas en mon pouvoir de défaire ce qui eſt fait... mais me punir de ce qui eſt fait... c'eſt ce qui eſt en mon pouvoir. (*Il ſe frappe, & tombe à côté du fauteuil de Sara*)

SIR SAMPSON.

Arrêtez... quel nouveau malheur !.. Que ne puis-je expirer auſſi !

MELLEFONT (*mourant*)

A préſent... & ſi vous voulez m'appeller votre fils... & en cette qualité... me ſerrer la main... je meurs content. (*Sampſon l'embraſſe*) Vous avez entendu parler d'une.... Arabella.... pour qui Sara mourante a intercédé... Oſerois-je auſſi intercéder pour elle ?.. Mais elle eſt l'enfant de Marwood... comme le mien... Quel trouble s'éleve au fond de mon cœur endurci !.. quels ſentimens étrangers.... & terribles.... O grâce, grâce !.. O mon créateur !..

SIR SAMPSON, (*à Waitwell*)

Joignons nos prieres à la ſienne pour

lui obtenir cette grace!... Il meurt!... Hélas, il étoit plus malheureux que vicieux... Fuyons ce ſpectacle funeſte... Viens, Waitwell, qu'une même tombe les couvre tous deux, & allons chercher Arabella. Quelle qu'elle ſoit... c'eſt un legs de ma fille, & elle me devient chere.

F I N.

LES JUIFS,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

De M. Lessing.

AVERTISSEMENT

SUR

LA COMÉDIE DES JUIFS.

On ne ſera peut-être pas fâché de connoître dans quel point de vue les Journaliſtes Allemands ont enviſagé cette Piece qui a fait tant de bruit chez eux. Voici en ſubſtance ce qu'en dit la Gazette littéraire de Gœttingen, N° 70, année 1754, & qui ſe trouve répété dans celle de Jena.

« L'objet moral de la Comédie des Juifs, eſt de montrer l'injuſtice & l'abſurdité de la haine dont nous accablons les Juifs. Mais celui que M. Leſſing in-introduit ſur la Scene, eſt ſi bon, ſi généreux, ſi attentif à ne pas offenſer

son prochain même par un soupçon légérement conçu, que quand il ne seroit pas possible qu'il y eût un Juif de ce caractere, il n'en seroit cependant pas moins hors de toute vraisemblance. Ce seul défaut gâte le plaisir que nous fait la lecture de la Piece, qui ne nous laisse que le desir que ce beau caractere existe en effet. Mais comment supposer un homme d'une probité si délicate & si éclairée dans une nation dont les principes, l'éducation & les mœurs y sont si opposés? D'ailleurs, quand il se trouveroit parmi les Juifs une ame assez heureusement née pour s'élever par elle-même à un si haut degré de perfection, n'en seroit-elle pas empêchée par les traitemens cruels que toute la nation éprouve de la part des Chrétiens? Et ces traitemens ne suffiroient-ils pas pour les lui rendre odieux, ou pour le moins indifférens? Au reste, la vertu & la probité se trouvent si rarement chez les Juifs au degré le plus médiocre, que le

peu d'exemples qu'on pourroit en citer, ne ſuffiroit pas pour détruire l'éloignement qu'on ſent pour eux. La morale que la plupart ont adoptée, exclut presque abſolument toute idée de bienfaiſance, & détruit juſqu'à la probité, ſurtout étant, comme ils le ſont, forcés de vivre uniquement du commerce, qui, de tous les états de la vie, eſt celui qui fournit le plus les occaſions de tromper, & en fait naître plus ſouvent la tentation, &c ».

Si cette façon de raiſonner étoit bonne, on pourroit en conclure, que preſque tous les commerçans ſont des frippons, que tous les Juifs ſont des monſtres incapables d'aucunes vertus, & les Chrétiens encore plus déteſtables qu'eux, puiſque, comme l'inſinuent les Journaliſtes, ils les forcent à être ce qu'ils ſont. Nous ne nous permettrons aucune réflexion ni ſur la Piece, ni ſur la Critique qui en a été faite; M. Leſſing a répondu à cette Critique en Auteur atta-

qué ; mais quelqu'intéreſſante que ſoit ſa réponſe, nous la ſupprimerons, pour donner la traduction de la lettre d'un Juif qui reclame, contre les Journaliſtes de Gœttingen, les droits de ſa nation avilie. Ce qui tient à l'amour univerſel & à la paix du monde, nous a paru mériter la préférence ſur ce qui ne regarde que des diſcuſſions littéraires. Les hommes prévenus trouveront peut-être de la véhémence & de l'amertume dans les plaintes du Philoſophe Juif : mais les ſages n'y trouveront que de la ſenſibilité, & n'y entendront que les cris aigus de la douleur.

Nous prévenons le Lecteur, que la traduction que nous donnons ici, eſt faite ſur la copie imprimée par M. Leſſing lui-même ; qu'il proteſte qu'elle eſt véritablement l'Ouvrage d'un Juif, & qu'il offre d'en prouver l'authenticité à tous ceux qui le déſireront.

« Monsieur,

» Je vous envoye la soixante-dixieme feuille de la Gazette Littéraire de Gœttingen. Lisez l'article de Berlin, où MM. les Journalistes donnent la Notice de la quatrieme partie des Œuvres de M. Lessing, que nous avons lues si souvent ensemble & avec tant de plaisir. Que croyez-vous qu'ils aient trouvé à critiquer dans la Comédie des Juifs? Le caractere principal qui, comme ils s'expriment, est beaucoup trop noble & trop généreux. Le plaisir, disent-ils, que nous fait éprouver la beauté de ce caractere, est gâté par son défaut de vraisemblance, & il ne laisse rien à la fin dans notre ame, que le desir qu'il existe en effet. Ces mots m'ont fait monter la rougeur au front.... & je n'oserois exprimer ce qu'ils m'ont fait sentir. Quelle humiliation pour notre Nation infortunée! Quel mépris outrageant! Que la

populace nout ait regardé de tout temps parmi les Chrétiens comme le rebut de la Nature humaine, comme les ulceres de la Société, nous nous en consolions; mais j'attendois plus de justice & des sentimens moins atroces de la part de gens qui sont profession d'aimer & de cultiver les Lettres. J'allois même jusqu'à leur supposer toute l'équité dont on nous reproche si communément de manquer. Hélas ! Que je me suis trompé en supposant aux Auteurs Chrétiens la franchise & l'impartialité qu'ils exigent des autres ? »

« Comment un homme honnête, un homme qui connoît & chérit la probité, peut-il contester à toute une Nation, la possibilité & même la vraisemblance de pouvoir montrer parmi elle un seul individu vertueux ? A une Nation, dont on convient que sont sortis les Prophêtes & les modeles des grands Rois ? Si le jugement porté si cruellement contre nous est fondé, quelle honte pour le genre humain !

humain ! S'il ne l'eſt pas, quelle confuſion pour ceux qui le portent ! »

» Tous les genres d'oppreſſion que la haine envenimée des Chrétiens nous fait éprouver ſans relâche, ne ſuffiſent-ils donc pas ? Ont-ils encore le droit affreux d'employer la calomnie pour les juſtifier ? »

» Qu'on continue à nous faire gémir dans la ſervitude & l'aviliſſement au milieu des Citoyens libres & heureux, qu'on continue à nous rendre l'objet de l'horreur & du mépris de tout le monde; mais qu'on ne nous conteſte pas au moins l'avantage de pouvoir chérir la vertu : c'eſt le ſeul bien qui nous reſte & qui puiſſe nous faire ſupporter nos malheurs, & l'abandon cruel auquel nous ſommes condamnés. »

» Mais quand même on nous conteſteroit la vertu, qu'y gagneroient MM. les Journaliſtes ? Leur critique n'en ſeroit pas moins abſurde, puiſqu'elle ne porte que ſur le caractere donné au Juif, qu'on prétend être hors de toute vraiſemblance.

Le caractere d'un Bourgeois aſſez ſot & aſſez vain pour ſe faire recevoir Prince Mahométan, eſt-il donc plus dans la nature & dans la vraiſemblance, qu'un Juif bienfaiſant & généreux? Faites aſſiſter à la repréſentation de cette Piece un homme ſenſé, qui ignorera le mépris qu'on a pour la Nation Juive; certainement il y bâillera, quoiqu'elle ſoit très-intéreſſante pour nous. Le commencement le conduira à ſentir, avec dégoût & indignation, juſqu'où la haine nationale peut égarer les hommes: & la fin lui fera pitié. Voilà de bonnes gens, diroit-il, qui enfin ont fait la ſublime découverte que les Juifs ſont des hommes auſſi. »

» Ne croyez pas que je veuille par-là ôter à la Comédie de M. Leſſing le mérite qu'elle a en effet. Un Poëte en général, & ſur-tout lorſqu'il travaille pour le Théatre, eſt obligé de ſe conformer aux opinions qui regnent parmi le peuple. Or, ſuivant cette opinion, le caractere inattendu du Juif doit néceſ-

ſairement produire un grand effet ſur les Spectateurs : & à cet égard, la Nation Juive lui doit de la reconnoiſſance des peines qu'il s'eſt données, pour perſuader une vérité qu'il importe au monde de connoître. »

» Cette notice, cette condamnation cruelle, ne ſeroit-elle pas coulée de la plume de quelque Théologien ? Cette eſpece d'hommes croient rendre un grand ſervice à la Religion Chrétienne, en traitant tous ceux qui n'en ſont pas, comme des aſſaſſins & des voleurs de grands chemins. Je ſuis bien éloigné d'avoir une idée ſi injurieuſe à cette Religion. Ce ſeroit la plus terrible preuve qu'on pourroit produire contre ſa vérité, ſi, pour l'établir, il falloit ſe dépouiller de tous ſentimens d'humanité. »

» Que peuvent nous imputer nos Juges impitoyables, dont les déciſions ſont ſi fréquemment ſcellées de ſang humain ? Tous leurs reproches ne ſe bornent-ils pas à l'accuſation de l'avarice

insatiable dont est infectée la multitude Juive ? Ils seroient peut-être bien fâchés de n'avoir pas cette ressource pour justifier leur haine. Mais ce vice même, ne seroit-il pas leur ouvrage ? Cependant accordons-leur, qu'il existe en effet parmi nous ; sera-ce une raison suffisante pour en conclure, qu'il est contre toute vraisemblance qu'un Juif ait sauvé la vie à un Chrétien qui est tombé entre les mains des voleurs, & qu'après lui avoir rendu ce service, il soit assez généreux pour ne pas déshonorer son propre bienfait en en recevant un salaire infâme ? Certainement non ; sur-tout si le Juif se trouve dans l'état d'aisance où l'on suppose celui de la Comédie. »

» Mais comment ose-t-on prétendre, qu'il n'est pas croyable que dans une Nation qui a adopté nos principes & nos mœurs, il y ait une ame assez noble & assez élevée pour se mettre au-dessus de tous les vices de l'éducation, & se former, pour ainsi dire, elle-même ?

Quelle horreur ! Toute la moralité de nos actions eſt donc perdue ! Il n'y a donc plus en nous aucun inſtinct qui puiſſe nous conduire à la vertu ! La Nature n'a donc été envers nous qu'une injuſte marâtre, puiſqu'elle nous a refuſé ce qu'elle a donné à tous les hommes, l'amour & le goût du bien ! Oh, mon Pere, que ta façon de penſer eſt ſupérieure à cette façon de penſer ſi injurieuſe & ſi barbare ! »

» Quiconque vous a vu de près, mon cher ami, & ſait apprécier les talens & les vertus, a trouvé en vous l'exemple de la facilité avec laquelle un homme heureuſement né, peut, ſans modele & ſans les ſecours de l'éducation, perfectionner les dons précieux qu'il a reçus de la Nature, épurer ſon cœur, éclairer ſon eſprit, prendre l'eſſor, & s'élever au rang des grands Hommes. Qu'on interroge tous ceux qui vous connoiſſent ; en eſt-il un ſeul qui ne ſente dans ſa conſcience, que vous auriez rempli en

réalité le rôle du Juif de la Comédie de M. Lessing, si, pendant votre voyage littéraire, vous vous étiez trouvé dans les circonstances où l'Auteur l'a placé? Je craindrois me rendre complice de ceux qui travaillent à ravaler notre Nation, si j'y cherchois des exemples d'ames humaines & généreuses. Je n'ai pu passer le votre sous silence, parce que je suis plus à portée d'en être frappé & de l'admirer plus souvent. »

» Il y a en général de certaines vertus communes à de certaines Nations, qui ne le sont pas tant aux Juifs, comme il y en a qui le sont aux Juifs, & qui le sont moins à la plupart des Chrétiens. Qu'on fasse réflexion à l'horreur que nous avons pour le meurtre. On ne pourroit pas citer un seul exemple, j'en excepte les voleurs de grands chemins, d'un Juif qui ait tué un homme: tandis que rien n'est si ordinaire que de voir un Chrétien, d'ailleurs plein de probité, égorger son semblable pour un mot injurieux.

On dit que c'est bassesse chez les Juifs. Eh bien, si c'est bassesse, & qu'elle nous fasse respecter la vie des hommes & nous donne horreur de répandre leur sang, la bassesse est une vertu. »

» Trouve-t-on sur la terre un autre Peuple aussi compâtissant pour les malheureux, que le Peuple Juif? Sa bienfaisance ne se borne pas à ceux de sa Religion, elle s'étend jusques sur les pauvres de la Nation qui l'opprime & l'avilit. Si les Juifs ont un défaut, c'est peut-être celui de porter trop loin la sensibilité à la vue des miseres qui affligent l'espece humaine; leur charité est souvent un instinct aveugle de compassion, qui les empêche d'observer les mesures que la charité éclairée admet & prescrit; leurs aumônes sont presque toujours des profusions. Ah, mon ami, que ceux qui donnent dans les excès ne s'en permettent jamais que de semblables! »

» Je pourrois m'étendre sur l'industrie admirable, qui leur fait trouver des ref-

sources pour se soutenir eux & leurs familles au milieu même d'un monde qui les proscrit, sur leur frugalité, sur la sainteté de leurs mariages & la pureté de leurs mœurs..... Mais j'en ai assez dit pour réfuter la Gazette de Gœttingen, & je plains sincérement ceux qui pourront lire une condamnation aussi cruelle & aussi générale, sans en frémir d'indignation. »

» Je suis, &c. »

M. Lessing a privé le Public de la réponse à cette Lettre, qu'il a entre les mains : il s'est fait, dit-il, un scrupule de la faire imprimer, parce qu'elle est écrite avec trop de chaleur, & que les Chrétiens y sont traités un peu trop vivement. Cependant, ajoute-t-il, on me peut croire sur ma parole, que les deux Correspondans ont su parvenir à la science & à la vertu, quoique médiocrement partagés des biens de la fortune : & je ne doute pas que ces hommes estimables

n'euſſent beaucoup d'Imitateurs dans leur Nation, ſi nous leur permettions de vivre en Citoyens.

ACTEURS.

LE BARON.

MICHEL, Maire-Juge.

MARTIN, Intendant du Baron.

ANGÉLIQUE, Fille du Baron.

LISETTE.

UN VOYAGEUR inconnu.

CHRISTOPHE, Valet du Voyageur.

La Scene est dans le Château du Baron.

LES JUIFS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MICHEL, MARTIN.

MARTIN.

QUE tu es bête, mon pauvre Michel !

MICHEL.

Que tu es bête, mon pauvre Martin !

MARTIN.

Avouons que nous ſommes bien bêtes l'un & l'autre. Le grand mal que c'eût été, d'expédier encore celui-là !

MICHEL.

Pouvions-nous nous y prendre plus adroitement ? Nous étions bien déguiſés ; le Cocher étoit dans nos intérêts ; eſt-ce

notre faute si la fortune nous a tourné le dos? Je te l'ai déjà dit mille fois, mon ami; on ne devient pas même bon voleur sans la fortune.

MARTIN.

Peut-être avons-nous par-là évité la corde pour quelques jours de plus.

MICHEL.

Si on pendoit tous ceux qui volent, la terre seroit bientôt un désert. Le monde est plein de voleurs : & on ne voit que des gibets vuides. Avec le temps, Messieurs les Juges auront apparemment la complaisance de laisser dépérir ces épouvantails. A quoi sont-ils bons en effet? Tout au plus à nous faire détourner les yeux lorsque nous passons à côté.

MARTIN.

C'est même ce que je ne fais pas. Mon grand'pere & mon pere y sont morts. Puis-je faire mieux que de les imiter? Je ne rougis pas de mes parens.

MICHEL.

Mais ils rougiroient de toi. Qu'as-tu fait jusqu'ici, qui puiſſe te faire regarder comme leur fils ?

MARTIN.

Crois-tu donc, que notre Maître en aura été quitte pour la peur ?.... Et quant à ce maudit Etranger qui nous a arraché du bec un ſi friand morceau, laiſſe-moi faire, je men vengerai ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup ſûr, ou bien..... Le voici fort à propos. Vîte, va-t-en. Je projette un coup de maître.

MICHEL.

Ma part, au moins ; ma part !

SCENE II.

MARTIN, LE VOYAGEUR.

MARTIN.

Je vais contrefaire l'imbécille... Très-humble ſerviteur, Monſieur.... Je m'ap-

pelle Martin, & je ſuis l'Intendant de ce château.

LE VOYAGEUR.

Je vous en félicite, mon ami. N'auriez-vous pas vu mon Domeſtique, par haſard ?

MARTIN.

Non; mais j'ai bien eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre reſpectable perſonne : & je ſuis bien aiſe d'avoir l'honneur de votre connoiſſance.... On dit qu'hier au ſoir vous avez tiré notre Maître d'un danger très... dangereux. Or, comme je ne peux que me réjouir infiniment du bonheur de mon Maître, je me réjouis....

LE VOYAGEUR.

J'entends : vous voulez me remercier de ce que j'ai ſecouru votre Maître....

MARTIN.

Oui, c'eſt cela; c'eſt cela même.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes un honnête homme, &....

MARTIN.

Je le ſuis en effet : & avec l'honnêteté on va loin, n'eſt-ce pas, Monſieur ?

LE VOYAGEUR.

Je me tiens heureux d'avoir obligé tant d'honnêtes gens pour un ſervice auſſi léger. Leur reconnoiſſance eſt mille fois au-deſſus de ce que j'ai fait. J'ai rempli un devoir que l'humanité nous impoſe à tous. J'ai fait pour votre Maître ce que vous auriez fait pour moi dans le même danger. Puis-je vous être bon à quelque choſe, mon ami ?

MARTIN.

Faites-moi le plaiſir de m'apprendre comment & en quel endroit la choſe eſt arrivée. Les voleurs étoient-ils en grand nombre ? Avoient-ils deſſein d'ôter la vie à notre bon Maître ? Ou n'en vouloient-ils qu'à ſon argent ?

LE VOYAGEUR.

Je vous dirai la choſe en peu de mots : à une lieue d'ici, j'ai entendu des cris aigus auprès de la forêt, j'y ſuis ac-

couru promptement avec mon Domeſtique....

MARTIN.

Ah ! Ah !

LE VOYAGEUR.

J'ai trouvé votre Maître dans une voiture découverte.....

MARTIN.

Ah ! Ah !

LE VOYAGEUR.

Deux coquins déguiſés....

MARTIN.

Déguiſés !

LE VOYAGEUR.

Se jettoient déjà ſur lui....

MARTIN.

Ah mon Dieu !

LE VOYAGEUR.

Et alloient l'égorger ou le voler, je ne ſais lequel des deux.

MARTIN.

Eh, ſans doute, ils vouloient le tuer, les méchans !

LE VOYAGEUR.

C'eſt ce que je ne dirai pas.

MARTIN.

Oh, croyez-moi, ils vouloient le tuer. Je ſais, je ſais.....

LE VOYAGEUR.

Et que ſavez-vous ? Quoiqu'il en ſoit, auſſi-tôt qu'ils m'ont apperçu, ils ont quitté priſe & ſe ſont ſauvés dans le bois voiſin. J'ai lâché un coup de piſtolet ſur un d'eux ; mais comme il étoit déjà loin & qu'il commençoit à faire nuit, je ne crois pas l'avoir touché.

MARTIN.

Oh non, vous ne l'avez pas attrapé....

LE VOYAGEUR.

Comment le ſavez-vous ?

MARTIN.

Je ne le ſais pas ; mais je m'en doute. Vous dites qu'il faiſoit nuit : & on ne viſe pas bien quand il fait nuit.

LE VOYAGEUR.

Je ne ſaurois vous exprimer la reconnoiſſance qu'a fait éclater votre Maître ;

il m'a appellé cent fois ſon ſauveur ; & enfin, il m'a forcé de l'accompagner à ſon château. Je voudrois que mes affaires me permiſſent de pouvoir y faire un plus long ſéjour, mais il faut que j'en parte aujourd'hui même : & voilà pourquoi je cherche mon Domeſtique.

MARTIN.

J'avois encore quelque choſe à vous demander..... Ah oui ; dites-moi, s'il vous plaît, quel air avoient ces voleurs ? Comment étoient-ils habillés ? Comment s'étoient-ils déguiſés ?

LE VOYAGEUR.

Votre Maître prétend que ce ſont des Juifs. Il eſt vrai qu'ils avoient de longues barbes ; mais leur langage étoit, à ce qu'il m'a paru, le même que celui des payſans de ce canton. J'ai peine à comprendre, que les Juifs, qui ſont à peine tolérés ici en très-petit nombre, puiſſent infeſter les grands chemins.

MARTIN.

Cela ne fait rien : ce ſont des Juifs ;

ſoyez-en bien perſuadé. Ah, je vois bien que vous ne connoiſſez pas cette déteſtable engeance. Tous, ſans en excepter un ſeul, ſont des voleurs, des fripons, des brigands. Voilà auſſi pourquoi le bon Dieu les a maudits. Si j'étois Roi, je n'en laiſſerois pas un ſur la terre. Ah, que le Ciel préſerve tous les vrais Chrétiens de ces gens-là! Si le bon Dieu ne les haïſſoit pas, pourquoi dans le dernier déſaſtre arrivé à Breſlau en auroit-il péri la moitié plus que de Chrétiens? C'eſt une ſage obſervation que notre Curé fit dans ſon dernier prône. On diroit qu'ils l'ont entendu & qu'ils ont voulu s'en venger ſur notre bon Maître. Ah, mon cher Monſieur, ſi vous voulez être heureux dans le monde, évitez les Juifs comme la peſte.

LE VOYAGEUR (*à part*)

Encore ſi le Peuple tenoit ſeul ce langage!

MARTIN.

Par exemple, Monſieur, j'étois un

jour à la foire.... Non, quand je pense à cette foire, j'empoisonnerois volontiers tous les Juifs à la fois, si je pouvois. Dans la foule, ils avoient subtilisé à l'un son mouchoir, à l'autre sa tabatiere; à l'autre sa montre, & je ne sais combien d'autres choses. Ils sont d'une adresse inconcevable. Notre Maître d'Ecole n'a pas les doigts si agiles, quand il touche les orgues. D'abord ils vous serrent, vous serrent, à peu près comme je fais à présent....

LE VOYAGEUR.

Un peu moins rudement, mon ami!

MARTIN.

Permettez, permettez que je vous montre.... voilà comme ils se tiennent.... voyez-vous.... Ils passent la main comme un éclair dans votre gousset (*Il fouille dans la poche du Voyageur & lui prend sa tabatiere*) mais avec une dextérité si étonnante, qu'on croiroit que leur main va là, tandis qu'elle va là. S'ils ont des projets sur la

tabatiere, ils regardent à la montre; & s'ils en ont sur la montre, ils feignent d'en vouloir à la tabatiere..... (*Il veut voler la montre & est pris sur le fait*)

LE VOYAGEUR.

Doucement, doucement! Que votre main va-t-elle faire là?

MARTIN.

Vous voyez, Monsieur, que je ferois un voleur bien mal-adroit.... Ah, si j'eusse été un Juif, c'étoit fait de votre montre.... Mais je m'apperçois que je vous ennuie; il est temps de vous tirer ma révérence, & de vous assurer que je suis & que je serai toute ma vie avec la plus grande reconnoissance & le plus profond respect, Monsieur, votre très-humble serviteur, Martin Krumm, Intendant de ce noble Château.

LE VOYAGEUR.

Allez, allez.

SCENE III.

LE VOYAGEUR.

Ce drôle, quelque bête qu'il paroisse, ou qu'il affecte de paroître, est peut-être un plus grand fripon que tous les Juifs ensemble. Si un Juif trompe, il y est pour ainsi dire forcé, & il ne fait que rendre ce qu'on lui fait. Quand on voudra que la bonne foi regne entre deux Nations, il faut qu'elles y contribuent également chacune de son côté, & que l'une n'opprime pas l'autre. Mais comment cela pourroit-il arriver, si leur Religion même leur fait une sorte de devoir de se haïr & de se persécuter réciproquement? Cependant....

SCENE IV.

LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE.

LE VOYAGEUR.

IL faut donc toujours vous chercher quand on a beſoin de vous ?

CHRISTOPHE.

Je ne puis être qu'en un endroit à la fois, & ce n'eſt pas ma faute, ſi vous ne me cherchez pas en cet endroit : car certainement vous m'y trouveriez.

LE VOYAGEUR.

Vous ne pouvez vous ſoutenir ſur vos jambes. Je comprends maintenant d'où vient votre gaieté. N'êtes-vous pas honteux de vous enyvrer ainſi dès le matin ?

CHRISTOPHE.

Enyvrer ? A quelques verres de vin & d'eau-de-vie près, je ſuis encore à jeun.

Le Voyageur.

Cela se voit : & je vous conseille de retourner d'où vous venez.

Christophe.

Avis excellent ! Je le regarde comme un ordre. Vous allez voir si je sais obéir.

Le Voyageur.

Brisons là, je vous prie. Allez seller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

Christophe.

Tout de bon ? Je vois bien que vous voulez vous divertir aujourd'hui. Est-ce la petite demoiselle de céans qui vous met de si bonne humeur ? Elle est, ma foi, gentille.... Il faudroit seulement que cela eût quelques années de plus...., seulement quelques années.... N'est-ce pas, Monsieur ? Quand les filles ne sont pas parvenues à un certain degré de maturité....

Le Voyageur.

Allez & faites ce que je vous ai dit.

Christophe.

Vous prenez le ton sérieux. Malgré cela,

cela, j'attendrai que vous me l'ordonniez une troisieme fois. La chose en vaut la peine : & j'ai toujours eu pour principe de laisser à mes Maîtres le temps de la réflexion. Pensez-y bien, Monsieur. Quoi, quitter si brusquement un endroit où nous sommes si bien? Nous n'y sommes arrivés que d'hier; nous avons rendu au Maître du logis un service signalé : & il en seroit quitte pour un souper & un déjeuner que nous avons pris chez lui?

LE VOYAGEUR.

Finissez vos propos de valets.

CHRISTOPHE.

Vous vous fâchez? Calmez-vous, je vais....

LE VOYAGEUR.

Je ne vous supposois pas une façon de penser si vile & si grossiere. Apprenez que le service que nous avons eu le bonheur de rendre, perd le nom de bienfait dès que nous en attendons la moindre reconnoissance. J'ai eu tort de venir ici;

Le plaisir d'avoir secouru un inconnu sans aucun intérêt, étoit si grand par lui-même ! Notre hôte va faire des frais pour nous témoigner sa reconnoissance, & bientôt ce sera nous qui lui devrons des remercîmens. Ce qu'il fait pour nous, lui coûte certainement plus que ne nous a coûté ce que nous avons fait pour lui....

CHRISTOPHE.

Votre Philosophie va vous faire perdre haleine. Vous allez voir, que je ne suis pas moins généreux que vous. Dans un quart-d'heure vous pourrez monter à cheval.

SCENE V.

LE VOYAGEUR, ANGÉLIQUE.

LE VOYAGEUR.

PLUS j'évite de me rendre familier avec cet homme, & plus il se rend familier avec moi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi donc nous avez-vous quittés, & pourquoi êtes-vous seul ici ? Est-ce que notre société vous ennuie déjà ? Je cherche à me rendre agréable à tout le monde, & à vous sur-tout ; aurois-je eu le malheur de vous déplaire ?

LE VOYAGEUR.

Pardon, Mademoiselle ; j'ai été obligé de vous quitter pour venir dire à mon Domestique de tenir mes chevaux prêts.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ? Quoi, vous voulez partir ? Et depuis quand êtes-vous arrivé, Monsieur ? Dans un an ou deux, si

vous vous ennuyez avec nous, vous ſongerez à nous quitter ; mais au bout d'un jour ! Cela feroit mal, & je me fâcherai ſi vous y penſez encore.

LE VOYAGEUR.

Vous ne ſauriez me faire une plus terrible menace.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon ? Craindriez-vous en effet, que je me fâchaſſe contre vous ?

LE VOYAGEUR.

Qui ne craindroit pas la colere d'une perſonne auſſi aimable que vous ?

ANGÉLIQUE.

Vous avez un peu l'air de vous moquer de moi ; mais je ferai comme ſi vous parliez ſérieuſement... Ainſi, Monſieur, je vous répete que je me fâcherai beaucoup, mais beaucoup, ſi d'ici à un an vous ſongez à votre départ.

LE VOYAGEUR.

Avant ce terme vous ſeriez laſſe de me voir.

ANGÉLIQUE.

Et qui vous a dit cela, Monſieur? Attendez toujours un an; ſi, quand il ſera fini, vous voulez vous en aller, nous vous prierons tant, tant....

LE VOYAGEUR.

Peut-être par bienſéance?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes méchant.... Mais voici mon papa; je me retire; ne lui dites pas que j'étois avec vous, car il me défend toujours d'aller avec les hommes.

SCENE VI.

LE BARON, LE VOYAGEUR.

LE BARON.

MA fille n'étoit-elle pas avec vous? Pourquoi donc fuit-elle?

LE VOYAGEUR.

Je vous félicite, Monſieur, d'avoir un enfant auſſi aimable.

LE BARON.

L'art ne l'a pas encore gâtée ; c'eſt la nature dans toute ſa naïveté.

LE VOYAGEUR.

Elle n'en a que plus de charmes.

LE BARON.

Dans le peu de temps que je vous ai vu, je ne vous ai pas trouvé un ſentiment qui n'eût rapport à ma façon de penſer. Que n'ai je toujours eu un ami comme vous ?

LE VOYAGEUR.

Vous outragez vos autres amis.

LE BARON.

Mes autres amis ? J'ai cinquante ans... J'ai eu des connoiſſances, mais pas encore un ami. Jamais l'amitié ne m'a paru avoir tant d'attraits que depuis le peu d'heures que j'ambitionne la vôtre. Comment pourrai-je la mériter ?

LE VOYAGEUR.

Mon amitié eſt bien peu de choſe, & le ſeul déſir de l'avoir eſt plus qu'il n'en faut pour l'obtenir. Votre prière

eſt bien au-deſſus de ce que vous demandez.

LE BARON.

L'amitié d'un bienfaiteur...

LE VOYAGEUR.

N'eſt plus amitié. Si vous me conſidérez ſous cet aſpect, je ne puis être votre ami. En ſuppoſant un moment que je ſerois votre bienfaiteur, n'aurois-je pas à craindre que votre amitié ne fût que de la reconnoiſſance?

LE BARON.

Eſt-il impoſſible d'allier ces deux ſentimens?

LE VOYAGEUR.

Cette réunion ſeroit difficile. La reconnoiſſance eſt un devoir pour une ame noble & ſenſible : l'amitié eſt un ſentiment libre & indépendant.

LE BARON.

Comment pourrois-je.... Votre extrême délicateſſe m'interdit tous les moyens...

LE VOYAGEUR.

Je ne veux de vous qu'une chose ; c'est de ne pas faire plus de cas de moi que je ne mérite, & de me voir comme je me vois moi-même. Je n'ai fait que mon devoir, & le devoir ne mérite aucune reconnoissance. Je l'ai fait avec plaisir, & votre amitié en est une récompense assez précieuse.

LE BARON.

Votre générosité me confond... Vous me trouvez peut-être téméraire... Je n'ai pas encore osé vous demander votre nom, votre état... Je vous offre mon amitié, & peut-être êtes-vous d'un rang... à la mépriser...

LE VOYAGEUR.

Mépriser l'amitié d'un homme!.... Monsieur... vous avez une trop haute opinion de moi.

LE BARON, *à part.*

Lui demanderai-je qui il est? Ma curiosité le blessera peut-être.

LE VOYAGEUR, *à part.*

S'il me demande qui je ſuis, que lui répondrai-je ?

LE BARON, *à part.*

Si je ne le lui demande pas, comment interprêtera-t-il ma diſcrétion ?

LE VOYAGEUR, *à part.*

Lui dirai-je la vérité ?

LE BARON, *à part.*

Je ferai ſonder ſon valet.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Que ne ſuis-je quitte de cet embarras !

LE BARON.

Vous me paroiſſez rêveur.

LE VOYAGEUR.

J'allois vous dire la même choſe.

LE BARON.

Je penſois à mon aventure d'hier. Je ne me ſuis pas trompé. Les deux malheureux qui m'ont attaqué, étoient en effet des Juifs; mon Bailli vient de me

dire, qu'on en a rencontré trois ou quatre sur le grand chemin, il y a environ deux ou trois jours. Comme il me les a dépeints, ils ressembloient à mes deux voleurs. Cela ne m'étonne pas. Que doit-on attendre d'une nation avide de gain, & incapable d'aucun sentiment d'équité? Le commerce qu'elle exerce, est une école de brigandage, & elle se procure par la force ce qu'elle ne peut acquérir par la ruse. Active, industrieuse, sobre & entreprenante, elle seroit estimable par ces bonnes qualités, si elle ne les employoit pas à la ruine des autres nations... Les Juifs m'ont toujours été funestes. Tandis que j'étois au service, j'eus la foiblesse de me rendre caution d'un billet à ordre, qu'une personne de ma connoissance avoit fait à un Juif; je ne sais comment cet habile fripon s'y prit, mais je fus obligé de payer deux fois le même billet... C'est bien la canaille la plus perverse & la plus vile.... N'en pensez-vous pas comme moi?

LE VOYAGEUR.

Il eſt vrai que j'ai ſouvent entendu faire contre eux les mêmes plaintes...

LE BARON.

Leur phyſionomie ſeule prévient contre eux. On croit découvrir dans leurs yeux la mauvaiſe foi, la perfidie, la fraude, l'intérêt...

LE VOYAGEUR.

Vous êtes connoiſſeur en phyſionomie, & vous me faites craindre que la mienne...

LE BARON.

Vous m'offenſez. Comment pouvez-vous concevoir un pareil ſoupçon ? Je n'en ai jamais vu qui annonçât autant de générosité & de candeur, ni qui inſpirât le même intérêt que la vôtre...

LE VOYAGEUR.

A vous parler avec franchiſe, je vous avoue, que je n'approuve pas les jugemens que l'on haſarde ſur une nation entiere ; je crois qu'elles ont toutes leur bon & leur mauvais côté, & parmi les Juifs comme parmi les autres...

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LE VOYAGEUR, LE BARON.

ANGÉLIQUE.

AH, mon pauvre papa...

LE BARON.

Eh bien, qu'as-tu, qu'as-tu? Pourquoi m'as-tu fui tantôt...

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas vous, mon papa, que j'ai fui, c'est votre reproche.

LE BARON.

Voilà une distinction bien fine. Mais pourquoi as-tu craint mon reproche?

ANGÉLIQUE.

Vous le savez bien: c'est que j'étois avec Monsieur...

LE BARON.

Eh bien...

ANGÉLIQUE.

Monsieur est un homme, & vous

m'avez dit que je ne devois rien avoir à faire avec les hommes...

LE BARON.

Tu devois bien te douter que Monsieur est dans l'exception : je voudrois, au contraire, qu'il daignât te souffrir; je te verrois avec plaisir sans cesse auprès de lui...

ANGÉLIQUE.

Ah, je n'ai eu le plaisir de causer qu'une fois avec lui, & ce sera la derniere; car son domestique a déjà tout préparé pour leur départ; c'est ce que je venois vous dire.

LE BARON.

Quoi? Qui? Son domestique?

LE VOYAGEUR.

Oui, Monsieur, & c'est par mon ordre... Mes affaires & la crainte de vous importuner...

LE BARON.

Quoi, je n'aurai pas le bonheur de vous faire connoître plus particulierement l'homme que vous avez obligé? Ajoutez,

je vous en conjure, un nouveau bienfait à celui que j'ai déjà reçu de vous; il me sera aussi précieux que la vie que je vous dois. Restez quelque temps... quelques jours avec nous. Ne me laissez pas le cruel regret de vous voir partir sans vous avoir connu, sans vous avoir honoré, je ne dirai pas récompensé comme vous le méritez; cela n'est pas en mon pouvoir. Je rassemble aujourd'hui tous mes parens, pour leur faire partager ma joie, & leur procurer la satisfaction de voir mon libérateur, le mortel le plus estimable que j'aie encore connu.

LE VOYAGEUR.

Je suis bien sensible, Monsieur..... Mais il est de toute nécessité...

LE BARON.

Que vous restiez, Monsieur, que vous restiez. Je cours dire à votre domestique... mais le voici fort à propos.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CHRISTOPHE, *botté, & portant deux porte-manteaux sur ses épaules.*

CHRISTOPHE.

ALLONS, Monsieur, tout est prêt, les chevaux sont sellés, faites vîte vos adieux, puisque nous ne pouvons pas rester.

LE BARON.

Et qui vous en empêche?

CHRISTOPHE.

Certaines considérations qui ont l'entêtement de mon Maître pour fondement, & sa générosité pour prétexte.

LE VOYAGEUR.

Christophe radote quelquefois, je vous prie de lui pardonner. Je vois, Monsieur, que votre invitation n'est pas un compliment, & je m'y rends avec joie.

LE BARON.

Quels remercîmens ne vous dois-je pas ?

LE VOYAGEUR.

Allez déſeller les chevaux; nous ne partirons que demain.

ANGÉLIQUE.

N'entendez-vous pas votre Maître, qui vous dit d'aller déſeller les chevaux?

CHRISTOPHE.

Je devrois me fâcher, & j'en ai ſujet: auſſi, peu s'en faut que je ne me mette de mauvaiſe humeur. Mais puiſqu'il ne réſulte de tout ceci que de reſter un peu plus de temps dans un excellent gîte, je prends mon mal en patience.

LE VOYAGEUR.

Taiſez-vous, vous devenez inſolent!

CHRISTOPHE.

Oui, car je dis la vérité.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis bien aiſe, mais bien aiſe, que vous reſtiez. Il me ſemble que je vous en aime encore une fois davantage. Venez

voir notre jardin ; je suis sûre qu'il vous plaira.

LE VOYAGEUR.

S'il vous plaît, Mademoiselle, il me plaira certainement aussi.

ANGÉLIQUE.

Venez donc, en attendant l'heure du dîner... Mon papa, vous le permettez ?

LE BARON.

Et même je vous y accompagnerai.

ANGÉLIQUE.

Non, non, nous ne voulons pas que vous preniez cette peine.

LE BARON.

Songe donc, mon enfant, que je ne dois rien avoir de plus intéressant que de tenir compagnie à notre Hôte, & de tâcher de l'amuser.

ANGÉLIQUE.

Il vous dispensera de le suivre au jardin : n'est-ce pas, Monsieur ? (*bas*) Dites que oui ; j'y voudrois aller seule avec vous.

LE VOYAGEUR.

Vous me feriez regretter, Monsieur, de m'être laissé persuader de rester, si je voyois que je vous gêne en la moindre chose. Je vous demande en grâce...

LE BARON.

Ne faites pas attention à ce que dit cet enfant.

ANGÉLIQUE.

Enfant!.. Vous me rendez toute honteuse... Monsieur croira que je n'ai que dix ans.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LISETTE.

LE BARON *voyant venir Lisette.*

MONSIEUR, puisque vous voulez bien avoir la complaisance d'accompagner ma fille au jardin, j'aurai l'honneur de vous y rejoindre dans un instant.

ANGÉLIQUE.

Ne vous gênez pas, mon papa. Allons, Monsieur. (*Elle sort avec le Voyageur*)

LE BARON.

Lisette, j'ai quelque chose à te dire.

LISETTE.

Parlez, Monsieur.

LE BARON (*à Lisette*)

J'ignore encore ce que c'est que l'étranger que j'ai chez moi; je brûle de le savoir, & je n'ose le lui demander. Ne pourrois-tu pas, par le moyen de son valet...

LISETTE.

J'entends : ma propre curiosité m'y portoit naturellement, & c'est pour cela que je venois ici...

LE BARON.

Tâche donc... & viens m'en donner des nouvelles; tu m'obligeras.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

LE BARON (*haut*)

Lisette, je confie ce garçon à tes soins; ne le laisse manquer de rien. (*Il s'en va*)

CHRISTOPHE.

Ainsi me voilà recommandé à vos soins. Adieu, Mademoiselle.

SCENE X.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE (*l'arrêtant*)

NON, Monsieur, je ne vous laisserai pas faire une pareille impolitesse: vous resterez. Ne me trouvez-vous pas digne de causer un moment avec vous?

CHRISTOPHE.

Digne ou non, Mademoiselle, je suis embarrassé, vous le voyez, & vous voudrez bien permettre que je me retire. Dès que j'aurai faim ou soif, je viendrai vous trouver.

LISETTE.

Voilà comme fait notre Sultan.

CHRISTOPHE.

Il faut que ce ſoit un homme d'eſprit, puiſqu'il fait comme moi.

LISETTE.

Si vous êtes curieux de faire connoiſſance avec lui, vous le trouverez dans la baſſe-cour où il eſt à la chaîne.

CHRISTOPHE.

Vous parlez d'un chien? Je vois bien que vous avez entendu la faim & la ſoif du corps: c'eſt de la ſoif & de la faim... là... de cette faim qui donne de l'amour... Etes-vous contente de l'explication?

LISETTE.

Plus que de la choſe expliquée.

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous dire par-là? Voudriez-vous me faire entendre, qu'une déclaration d'amour de ma part ne vous déplairoit pas?

LISETTE.

Peut-être. M'en feriez-vous une tout de bon?

CHRISTOPHE.

Peut-être.

LISETTE.

En vérité, voilà une belle réponse ! Peut-être !

CHRISTOPHE.

Elle n'est pas différente de la vôtre.

LISETTE.

Non ; mais dans ma bouche elle veut dire tout autre chose. Peut-être, est le mot le plus fort que puisse hasarder une femme. Car quelque mauvais que soit notre jeu, il ne faut pas que nous laissions voir nos cartes.

CHRISTOPHE.

Ah, c'est une autre affaire ! Venons au fait. (*Il jette les porte-manteaux à terre*) Je suis bien sot de me fatiguer ainsi... Je vous aime, Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà ce qu'on appelle dire beaucoup en peu de mots. Analysons ceci...

CHRISTOPHE.

Non, laissons-le plutôt entier. Cepen-

dant pour causer plus à notre aise, asseyons-nous sur ces porte-manteaux. Sans façon. (*Il la fait asseoir sur un porte-manteau*) Je vous aime, Mademoiselle...

LISETTE.

Je suis fort mal assise... Je crois même qu'il y a des livres dans ce porte-manteau...

CHRISTOPHE.

C'est la bibliotheque de voyage de mon maître; elle contient des Comédies qui font pleurer, & des Tragédies qui font rire; des Poëmes héroïques tendres, des Chansons à boire profondément pensées & plusieurs autres de ces jolies choses nouvelles... Mais changeons de place asseyez-vous à la mienne... sans façon... elle est moins dure.

LISETTE.

Pardonnez-moi; je ne ferai pas cette impolitesse...

CHRISTOPHE.

Sans façon... sans complimens... Vous ne voulez pas?

LISETTE.

Puisque vous l'ordonnez... (*Elle se leve, pour se mettre sur l'autre portemanteau*)

CHRISTOPHE.

Ordonner! Dieu m'en garde... Ordonner! Ah, c'est trop... si vous le prenez sur ce ton-là, restez à votre place, Mademoiselle. (*Il se remet sur son portemanteau*)

LISETTE, *à part.*

Le grossier! Mais il faut dissimuler.

CHRISTOPHE.

Où en étions-nous?.. A l'amour... oui... je vous aime donc, Mademoiselle; je vous aime à la folie, vous dirois-je, si vous étiez une Marquise Françoise.

LISETTE.

Seriez-vous François?

CHRISTOPHE.

Non, & je l'avoue à ma honte, je ne suis qu'un Allemand; mais j'ai eu le bonheur de vivre avec des François qui ont

eu

eu la bonté de me former; je crois qu'on s'en apperçoit?

LISETTE.

Vous venez peut-être de France avec votre Maître?

CHRISTOPHE.

Non.

LISETTE.

D'où venez-vous donc?

CHRISTOPHE.

De plus loin.

LISETTE.

D'Italie, peut-être?

CHRISTOPHE.

Pas loin de là.

LISETTE.

C'eſt donc d'Angleterre?

CHRISTOPHE.

A peu près. Mais j'oubliois que mes pauvres chevaux ont encore la ſelle ſur le dos... Pardon, Mademoiſelle, levez-vous... (*Il reprend le porte-manteau*) En dépit de tout mon amour, il faut que j'aille à mon devoir; nous avons encore

toute la journée, & même la nuit à nous, je ſaurai bien vous retrouver...

SCENE XI.

MARTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE ne tirerai pas grand'choſe de ce drôle-là : ou il eſt trop bête ou trop fin ; l'un & l'autre rend impénétrable.

MARTIN.

Je vous trouve donc, Mademoiſelle Liſette, avec le rival qui doit me ſupplanter ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous ſupplanter ?.. Apprenez, Monſieur Martin, que pour être ſupplanté, il faut avoir été aimé.

MARTIN.

Je croyois l'être.

LISETTE.

C'eſt, Monſieur l'Intendant, que les gens de votre eſpece rêvent creux quel-

quefois. Auſſi ne me formaliſé-je pas de ce que vous me l'avez dit. Je voudrois bien ſavoir, par quels ſoins, par quelles complaiſances, par quels préſens vous vous êtes acquis des droits ſur mon cœur?.. On ne les donne pas pour rien aujourd'hui. Vous avez peut-être cru que j'étois embarraſſée du mien?

MARTIN.

Diable! Voilà qui eſt piquant; il faut prendre une priſe de tabac là-deſſus.... peut-être cela s'en ira-t-il par l'éternûment... (*Il tire la tabatiere de ſa poche, & joue quelque temps avec*)

LISETTE, *bas.*

Où cet animal-là a-t-il eu cette tabatiere?

MARTIN.

Peut-on vous en offrir?

LISETTE.

Bien obligée, Monſieur l'Intendant. (*Elle prend du tabac*)

MARTIN, *bas.*

Comme elle devient douce!

LISETTE.

Eſt-ce une tabatiere d'argent?

MARTIN.

Si elle n'en étoit pas, la porterois-je!

LISETTE.

Eſt-il permis de la voir?

MARTIN.

Oui, mais dans ma main.

LISETTE.

La façon m'en paroît de bon goût.

MARTIN.

Et ce métal?

LISETTE.

La façon m'en plait davantage.

MARTIN.

Eh bien, quand je la ferai fondre, je je vous ferai préſent de la façon.

LISETTE.

Vous êtes trop bon... C'eſt ſans doute une tabatiere qu'on vous a donnée?

MARTIN.

Oui... elle ne me coûte pas un ſou.

LISETTE.

Un préſent comme celui-là, ſeroit

une terrible tentation pour une fille ; vous iriez loin avec un pareil meuble, Monsieur l'Intendant; pour moi je sens bien, qu'un amant auroit beau jeu avec moi, s'il m'attaquoit avec ces armes là : j'aurois peine à tenir contre une si belle tentation.

MARTIN.

J'entens, j'entens...

LISETTE.

Puisqu'elle ne vous coûte rien, vous devriez vous en faire une amie...

MARTIN.

J'entens, j'entens...

LISETTE, *en le caressant.*

Me la donneriez-vous, si...

MARTIN.

Oh, je vous demande pardon, aujourd'hui on ne donne pas des tabatieres d'argent pour rien; je ne suis pas plus embarrassé de la mienne, que vous l'êtes de de votre cœur.

LISETTE.

Belle comparaiſon ! Un cœur, & une tabatiere.

MARTIN.

Oui, un cœur de rocher...

LISETTE.

Peut-être ceſſeroit-il d'en être, ſi.... Mais vous ne méritez pas ma tendreſſe... J'ai été bien ſotte de croire, que Monſieur l'Intendant étoit un de ces hommes qui penſent comme ils parlent.

MARTIN.

Je ſuis plus ſot, moi, de croire qu'une femme parle comme elle penſe. Tenez, Liſette... *(Il lui donne la tabatiere)* Suis-je indigne de votre tendreſſe à préſent?.. Je ne veux vous en demander, pour premier gage, que la permiſſion de baiſer votre belle main. Oh, que cela eſt bon !

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

(Elle arrive doucement)

ANGÉLIQUE.

Eh ! Monsieur l'Intendant... baisez donc ma main aussi !

LISETTE.

Oui da !..

MARTIN.

Très-volontiers, Mademoiselle...
(Il veut lui baiser la main)

ANGÉLIQUE, *lui donnant un souflet.*

Faquin ! N'avez-vous pas assez d'esprit, pour voir que je me moque de vous !

MARTIN.

Diantre soit de la plaisanterie !

LISETTE.

Ha, ha, ha! Mon cher Intendant... je ſuis fâchée... ha, ha, ha!

MARTIN.

Oui! Vous vous moquez de moi? Voilà qui eſt bon, voilà qui eſt bon!

LISETTE.

Ha, ha, ha!

SCENE XIII.

ANGÈLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en ſerois jamais doutée, ſi je ne l'avois vu moi-même. Quoi, tu te laiſſes baiſer la main? & cela, par Monſieur l'Intendant?

LISETTE.

De quel droit venez-vous m'épier, Mademoiſelle? Je vous croyois encore au jardin avec l'étranger.

ANGÉLIQUE.

J'y ferois encore en effet, si papa n'étoit venu. Mais quand je suis devant papa, je ne peux plus rien dire de raisonnable; il est si sérieux...

LISETTE.

Qu'appellez-vous de raisonnable? Avez-vous quelque chose à lui dire, que votre papa ne puisse entendre?

ANGÉLIQUE.

Oh, mille choses!.. Mais tu me fâcheras, si tu me questionnes davantage. Enfin j'ai de l'amitié pour ce Monsieur... Il m'est bien permis de l'avouer, peut-être?

LISETTE.

C'est-à-dire que vous ne feriez point de querelle à Monsieur votre pere, si un jour il vous donnoit un époux comme celui là? Et qui sait s'il n'y pense pas? Si vous aviez quelques années de plus, la chose feroit peut-être bientôt faite.

ANGÉLIQUE.

S'il n'est question que de quelques

années de plus, papa n'a qu'à m'en donner quelques-unes des fiennes; je n'aurai garde de le contredire.

LISETTE.

Non, faifons mieux : je vous en donnerai quelques unes des miennes : cela nous accommodera toutes deux; je ne ferai plus trop vieille, & vous ne ferez plus trop jeune.

ANGÉLIQUE.

Tu as raifon.

LISETTE.

Voici le domeftique de l'étranger. Il faut que je lui parle, & c'eft pour votre bien... Laiffez-moi feule avec lui... Retirez-vous...

ANGÉLIQUE.

N'oublie pas les années; entends-tu, Lifette?

SCENE XIV.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE.

MONSIEUR a faim ou ſoif, apparemment, puiſqu'il revient à moi?

CHRISTOPHE.

Sans doute.... mais bien entendu, ſelon l'explication que je vous ai donnée tantôt. Si vous voulez que je vous parle vrai, ma belle Demoiſelle, vous m'avez donné dans la vue dès le moment que je ſuis arrivé ici. Mais comme je ne comptois y reſter que quelques heures, je n'ai pas cherché à faire une connoiſſance plus intime. Qu'aurions-nous pu faire en ſi peu de temps? Il auroit donc fallu commencer le Roman par la queue.

LISETTE.

Vous avez raiſon. Maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre; je peux entendre vos propoſitions, & y

répondre; je peux vous faire mes objections, & vous pouvez les réfuter: au lieu que si vous m'aviez fait hier votre déclaration, elle m'auroit été agréable sans doute, mais elle m'auroit embarrassée; car je n'aurois pas eu le temps de m'informer de votre état, de votre bien, de votre patrie, de vos emplois, & de plusieurs choses de cette espece.

CHRISTOPHE.

Mais tout cela est-il bien nécessaire? C'est tout ce que vous pourriez exiger, s'il étoit question d'un mariage dans les formes.

LISETTE.

S'il n'étoit question que d'un sot mariage, je n'y ferois pas tant de façons. Mais il n'en est pas de même d'une intrigue amoureuse. La moindre bagatelle y devient importante: & ne vous flattez pas de rien obtenir de moi, que vous n'ayiez satisfait ma curiosité sur tous les points.

CHRISTOPHE.

Et jusqu'où va-t-elle?

LISETTE.

Comme on juge toujours mieux du domeſtique par le maître, je veux ſavoir avant tout...

CHRISTOPHE.

Qui eſt mon maître, n'eſt-ce pas?... Ma foi vous me demandez-là une choſe que je vous demanderois volontiers à vous-même.

LISETTE.

Et vous croyez vous tirer d'affaire par cette défaite uſée? En un mot, il faut que je ſache qui eſt votre maître, ou tout commerce eſt rompu entre nous.

CHRISTOPHE.

Il n'y a qu'un mois que je ſuis à ſon ſervice; depuis ce temps je l'ai toujours ſuivi ſans m'informer ni de ſon nom, ni de ſa naiſſance. Ce qui me plaît en lui, c'eſt qu'il paroît fort riche. Il ne m'a laiſſé manquer de rien pendant notre voyage, & je ne me mets pas en peine du reſte.

LISETTE.

Que voulez-vous que je me promette de votre tendresse, puisque vous refusez de confier à ma discrétion une semblable bagatelle? Je n'en agirois pas ainsi avec vous, je ne pourrois rien vous refuser. Par exemple, voilà une jolie tabatiere....

CHRISTOPHE.

Eh bien...

LISETTE.

Vous n'auriez qu'à m'en prier un peu, & je vous dirois de qui elle me vient...

CHRISTOPHE.

J'aimerois mieux savoir à qui elle ira.

LISETTE.

Je ne suis pas encore décidée là-dessus. Cependant, si vous ne l'avez pas, ne vous en prenez qu'à vous-même. Certainement; je ne laisserois pas votre sincérité sans récompense.

CHRISTOPHE.

Dites, mon bavardage. Mais sur mon honneur, si je suis discret cette fois-ci, je le suis par nécessité. Si j'avois des

ſecrets, pourrois-je trouver une plus belle occaſion de m'en défaire?

LISETTE.

Adieu. Je ne donnerai pas plus long-temps aſſaut à votre vertu. Je ſouhaite ſeulement, qu'elle vous faſſe trouver bientôt une belle tabatiere & une maîtreſſe, comme elle vient de vous faire perdre l'une & l'autre.

(*Elle veut ſortir*)

CHRISTOPHE.

Où allez-vous, Mademoiſelle, où allez-vous? Un moment... (*à part*) Il faut bien mentir.

LISETTE.

Eh bien, ſerez-vous plus traitable? Mais... je vois qu'il vous en coûte.... Non, non, je ne veux rien ſavoir...

CHRISTOPHE.

Vous ſaurez tout... vous ſaurez tout... Ecoutez... Mon maître eſt... eſt un bon Gentilhomme. Il vient... nous venons enſemble de... de Hollande... Il a été obligé... pour certaine affaire... pour

une bagatelle... pour un meurtre... de prendre la fuite... &...

LISETTE.

Pour un meurtre?

CHRISTOPHE.

Oui... mais un meurtre honorable... un duel.

LISETTE.

Et vous?

CHRISTOPHE.

Moi? Je ſuis en fuite avec lui... Le mort... je veux dire les parens dû mort... nous ont fait pourſuivre... & c'eſt à cauſe de cette pourſuite... Il vous eſt aiſé à préſent de deviner le reſte... Que diantre auſſi voulez-vous qu'on faſſe? Un jeune étourdi vient nous inſulter, mon maître lui paſſe ſon épée au travers du corps, cela ne ſe pouvoit pas autrement... Si quelqu'un m'inſulte, je lui en fais autant... ou bien je lui plante un ſouflet. Un homme de cœur ne ſe laiſſe pas inſulter impunément.

LISETTE.

Je vous approuve. J'aime les gens braves. Je ſuis un peu pointilleuſe auſſi de mon naturel. Mais voici votrè maître. Diroit-on à ſon air qu'il eſt ſi emporté, ſi cruel?

CHRISTOPHE.

Evitons ſa préſence, il pourroit lire dans mes yeux, que je l'ai trahi.

LISETTE.

Soit.

CHRISTOPHE.

Et la tabatiere?

LISETTE.

Allons toujours. (*à part*) Il faut, avant de donner la tabatiere, que je ſache ce que Monſieur le Baron fera pour moi.

(*à part*) Il a l'air auſſi embarraſſé que s'il devinoit ce que je penſe... Approchez-donc!

MARTIN (*affectant une contenance fiere*)

Oh! Je n'ai pas le temps; j'ai autre choſe à faire que de cauſer avec vous. Je ne ſuis pas d'humeur d'entendre pour la dixieme fois le récit de vos faits héroïques. Allez les raconter à ceux qui ne les ſavent pas encore.

LE VOYAGEUR.

Q'entends-je? L'intendant tantôt étoit ſimple & poli: maintenant il eſt inſolent & groſſier. Quel eſt donc votre véritable maſque, mon ami?

MARTIN.

Apprenez que je n'ai point de maſque. Je ne veux plus diſputer avec vous.... Autrement... (*Il veut s'en aller*)

LE VOYAGEUR.

(*A part*) Son inſolence confirme mes ſoupçons... (*Haut*) Non, non, arrêtez

un moment, j'ai quelque chose à vous dire.

Martin.

Et moi je n'ai rien à entendre.

Le Voyageur.

(*A part*) Risquerai-je de lui dire... Mais si je lui faisois une injustice..... (*Haut*) Mon ami, n'auriez-vous pas par hasard trouvé ma tabatiere?

Martin.

Que voulez-vous dire avec votre tabatiere?.. Si on vous l'a volée, est-ce ma faute? Pour qui me prenez-vous? Pour un voleur?

Le Voyageur.

Et qui vous parle de vol? Vous vous trahissez vous-même.

Martin.

Je me trahis moi-même? Ainsi donc vous croyez que j'ai votre tabatiere? Savez-vous, Monsieur, ce que c'est que d'accuser un honnête homme, le savez-vous?

LE VOYAGEUR.

Pourquoi vous récrier si fort? Je ne vous ai encore accusé de rien; c'est vous qui êtes votre propre accusateur. Mais quand je vous accuserois en effet, aurois-je si grand tort? Ne vous ai-je pas surpris dans le moment où vous alliez me dérober ma montre?

MARTIN.

Ç'étoit une plaisanterie, &... mais je vois bien que vous ne l'entendez pas. (*à part*) Cette chienne de Lisette auroit-elle fait voir la tabatiere?

LE VOYAGEUR.

J'entends si bien la plaisanterie, Monsieur Martin, que je crois que l'histoire de ma tabatiere n'est qu'un badinage; mais prenez garde de le pousser trop loin: cela pourroit devenir sérieux. Ménagez votre réputation. Je peux croire que tout ceci est fort innocent, mais les autres...

MARTIN.

Oh! les autres se seroient lassés depuis

long-temps d'entendre de pareils propos. Mais si vous pensez que j'ai votre tabatiere, tenez, voyez mes poches... visitez-moi...

LE VOYAGEUR.

Je ne suis pas dans l'usage de fouiller personne. Au reste...

MARTIN.

Eh bien, pour que vous soyez convaincu de mon innocence, je vais les retourner moi-même... Examinez.... (*à part*) Il faudroit que le diable s'en mêlât pour qu'elle en sortît.

LE VOYAGEUR.

Ne vous donnez pas tant de peine.

MARTIN.

Non, non, je veux vous convaincre, je veux que vous voyiez de vos propres yeux. (*Il retourne ses poches*) Y a-t-il là une tabatiere? C'est de la mie de pain... Là, il n'y a rien non plus... qu'un almanach... je le garde à cause des vers qui y sont... ils sont plaisans... Voilà deux poches retournées... venons

à la troisieme. (*En la retournant il fait tomber deux grandes barbes*) Que diantre est ceci? (*Il veut ramasser promptement les barbes, mais le Voyageur le prévient*).

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce que cela signifie?

MARTIN (*à part*)

Je croyois avoir serré ces vilaines barbes depuis long-temps.

LE VOYAGEUR.

C'est une barbe, je crois! (*Il l'applique à son menton*) Monsieur Martin, trouvez-vous que je ressemble à un Juif avec cette barbe?

MARTIN.

Donnez, donnez. N'allez-vous pas encore avoir de nouvelles idées? Je m'en sers quelquefois pour faire peur à mon petit garçon; voilà à quoi elle est destinée.

LE VOYAGEUR.

Vous me la laisserez, s'il vous plaît,

Je veux m'en ſervir auſſi pour faire peur à quelqu'un.

MARTIN.

Point de plaiſanterie : il faut me la rendre. (*Il veut la lui arracher des mains*)

LE VOYAGEUR.

Alte-là, Monſieur Martin; ſinon...

MARTIN (*à part*)

Ma foi, je n'ai qu'à ſonger à faire mon paquet... (*haut*) On diroit que vous n'êtes venu ici que pour mon malheur... Mais je ſuis un honnête homme... Je ne crains qui que ce ſoit... Quoi qu'il arrive, je peux faire ſerment & prouver que je n'ai jamais fait un mauvais uſage de cette barbe... (*Il s'en va*)

SCENE XVII.

LE VOYAGEUR.

CET homme me fait naître de terribles ſoupçons contre lui... Ne ſeroit il pas un de ces voleurs déguiſés... Mais uſons

usons de circonspection dans une circonstance aussi délicate...

SCENE XVIII.

LE VOYAGEUR, LE BARON.

LE VOYAGEUR.

VOUS êtes-vous apperçu qu'hier j'en suis venu aux mains avec un de vos voleurs, & que je lui ai arraché la barbe? (*Il lui montre la barbe*)

LE BARON.

Que voulez-vous dire par-là, Monsieur?.. Mais pourquoi nous avez-vous quittés si promptement dans le jardin?

LE VOYAGEUR.

Mon intention étoit de vous rejoindre à l'instant. Je vous avois quitté, pour venir chercher ma tabatiere que je croyois avoir laissée quelque part ici.

LE BARON.

Je serois au désespoir, que vous perdissiez quelque chose chez moi.

LE VOYAGEUR.

La perte ne feroit pas confidérable... Mais regardez donc cette refpectable barbe?

LE BARON.

Vous me l'avez déjà montrée; à quelle intention?

LE VOYAGEUR.

Je vais vous le dire. Je crois... mais non, je craindrois que mes conjectures...

LE BARON.

Vos conjectures? Expliquez-vous!

LE VOYAGEUR.

Je me reproche d'en avoir peut-être trop dit... Je pourrois me tromper...

LE BARON.

Vous m'allarmez...

LE VOYAGEUR.

Quelle opinion avez-vous de votre Intendant?

LE BARON.

Ne détournons pas la converfation... Je vous conjure, par le fervice que vous

m'avez rendu, de me communiquer ce que vous hésitez de me dire...

LE VOYAGEUR.

La réponse que vous ferez à ma question, pourra seule me déterminer à vous parler ouvertement.

LE BARON.

Ce que je pense de mon Intendant?.. Mais je crois que c'est un fort honnête homme.

LE VOYAGEUR.

Oubliez donc ce que je voulois vous dire...

LE BARON.

Une barbe... des conjectures... l'Intendant... Comment concilier toutcela?.. Mes prieres ne pourroient-elles rien sur vous? Vous pourriez vous être trompé; mais supposez qu'en effet vous vous soyez trompé, que risquez-vous avec un ami?

LE VOYAGEUR.

Vous me déterminez. Je vous dirai donc, que votre Intendant a laissé tomber cette barbe de sa poche; qu'il en

avoit encore une autre qu'il a ramaſſée promptement ; que ſes propos & ſon embarras décéloient un homme qui craint qu'on ne penſe de lui autant de mal qu'il en fait peut-être ; & que d'ailleurs je l'ai attrapé ſur un fait peu honnête, & au moins fort ſuſpect.

LE BARON.

Ce que vous me dites-là, eſt comme un trait de lumiere. Vous deſſillez mes yeux. Je crains bien... que vous ne vous ſoyez pas trompé ! Et vous héſitiez à me communiquer une choſe de cette nature ?.. Je vais de ce pas faire tout mon poſſible, pour découvrir la vérité. Juſte Ciel ! Aurois-je mon aſſaſſin dans ma propre maiſon ?

LE VOYAGEUR.

Je vous prie de ne me ſavoir aucun mauvais gré, ſi mes conjectures ſe trouvent fauſſes. Songez que vous me les avez arrachées, & que ſans vos prieres j'aurois gardé le ſilence.

LE BARON.

Vraies ou fausses, je vous en aurai toujours la plus grande obligation.

SCENE XIX.

LE VOYAGEUR, *& ensuite* CHRISTOPHE.

LE VOYAGEUR.

Je crains qu'il ne prenne un parti violent contre lui... Quelque fondés que soient mes soupçons contre cet homme, il pourroit cependant n'être pas coupable... Je suis très-embarrassé... En effet, ce n'est pas un petit reproche à se faire, que celui d'avoir rendu des domestiques suspects à leur maître. Quand même il les trouveroit innocens, il a peine à leur rendre sa confiance... Plus j'y pense, & plus je sens que je devois me taire... On pourra croire peut-être, qu'un vil intérêt ou la vengeance m'ont fait agir... Je suis au désespoir de ce

que j'ai fait, & je donnerois tout au monde pour empêcher au moins, qu'on en vînt à des informations...

CHRISTOPHE *arrive en éclatant de rire.*

Ah, ah, ah! Savez-vous qui vous êtes, Monsieur?

LE VOYAGEUR.

Je sais que vous êtes un extravagant. A propos de quoi me faites-vous cette question?

CHRISTOPHE.

Bon! Si vous ne le savez pas, je vous le dirai donc. Vous êtes Gentilhomme; vous venez de Hollande; vous vous y êtes battu en duel; vous avez eu le bonheur d'y tuer un jeune étourdi. Les amis du défunt vous ont poursuivi chaudement; vous avez été obligé de prendre la fuite, & moi j'ai l'honneur de vous accompagner dans votre fuite.

LE VOYAGEUR.

Rêvez-vous, ou êtes-vous yvre?

CHRISTOPHE.

Ni l'un ni l'autre. Ce que je viens de dire feroit trop fenfé pour l'yvreffe, & trop fou pour un rêve.

LE VOYAGEUR.

Qui vous a donc voulu faire accroire ces extravagances ?

CHRISTOPHE.

On ne me fait rien accroire, Monfieur. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé ? Et dans le peu de temps qu'on m'a laiffé pour mentir, ne trouvez-vous pas que je m'en fuis bien tiré ? Vous voilà déformais à l'abri de toute curiofité. Votre état eft connu.

LE VOYAGEUR.

Mais que prétendez-vous que je tire de tout cela ?

CHRISTOPHE.

Rien que ce qu'il vous plaira, & vous me laifferez le refte. Ecoutez comme la chofe eft arrivée. On m'a fait des queftions fur votre nom, votre patrie, votre naiffance, vos emplois ; j'ai eu

bientôt dit ce que j'en ſavois, c'eſt-à-dire que je n'en ſavois rien. Vous ſentez bien qu'une pareille réponſe n'a pas été fort ſatisfaiſante : on eſt revenu à la charge; j'ai gardé le ſecret, parce que je n'en avois point à révéler. Mais enfin un préſent qu'on m'a offert, m'a forcé à dire ce que je ne ſavois pas; j'ai pris le parti de mentir.

LE VOYAGEUR.

Je ſuis en bonnes mains, à ce que je vois.

CHRISTOPHE.

Aurois-je par haſard dit la vérité?

LE VOYAGEUR.

Lâche menteur! Vous me mettez dans un embarras, dont...

CHRISTOPHE.

Dont vous vous tirerez dès que vous jugerez à propos de me qualifier en public du nom honorable que vous venez de me donner.

LE VOYAGEUR.

Mais ne ferois-je pas obligé alors de me découvrir ?

CHRISTOPHE.

Tant mieux ! Je vous connoîtrois au moins... Je vous prends vous-même pour juge. Pouvois-je en bonne conscience refuser de faire un menfonge qui m'a valu cette belle tabatiere. (*Il lui montre la tabatiere*) Peut-on fe mettre en fes meubles à meilleur marché?

LE VOYAGEUR.

Voyons. Quelle eft ma furprife !..

CHRISTOPHE.

Je me doutois bien que vous feriez étonné. Ne mentiriez-vous pas vous-même à ce prix ?

LE VOYAGEUR.

C'eft donc vous qui me l'aviez prife ?

CHRISTOPHE.

Comment ? Quoi ?

LE VOYAGEUR.

Ce n'eft pas tant votre infidélité qui me fâche, que le foupçon qu'elle m'a

fait concevoir contre un honnête homme. Et vous avez encore l'audace de me soutenir que c'est un présent?.. La façon dont vous l'auriez obtenu, seroit aussi infâme que le vol... Allez! Ne paroissez jamais devant moi!

CHRISTOPHE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur. Quoi, vous voulez que cette tabatiere soit à vous? & que je vous l'aie volée? Si cela étoit, il faudroit que je fusse ou bien impudent ou bien bête, pour venir vous la montrer!.. Mais voici Lisette fort à propos!.. Arrivez, Mademoiselle, arrivez, & venez m'aider à faire sortir mon maître de son erreur.

SCENE XX.

LISETTE, LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE.

LISETTE.

AH! Monſieur, quel trouble vous mettez chez nous! Que vous a donc fait notre pauvre Intendant? Toute la maiſon eſt ſoulevée contre lui. On parle de barbes, de tabatieres, de brigandage. L'Intendant pleure, & jure qu'il eſt innocent, & que vous l'accuſez injuſtement. Monſieur eſt dans la plus grande colere; il vient d'envoyer chercher le Juge & les Echevins, pour le faire mettre aux fers. Qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

CHRISTOPHE.

Tout cela n'eſt encore rien, Mademoiſelle, en comparaiſon de ce que mon maître imagine contre moi...

LE VOYAGEUR.

Je reconnoîs, ma chere Liſette, que

j'ai été trop vîte; l'Intendant n'eſt pas coupable, & c'eſt mon fripon de valet qui me cauſe le déplaiſir mortel que j'éprouve. C'eſt lui qui m'avoit ſubtiliſé la tabatiere qui m'avoit fait avoir des ſoupçons ſur Martin : & la barbe qu'il a laiſſé tomber, pourroit n'être en effet qu'un jeu d'enfant, comme il l'a dit. Je vais tout réparer, avouer mon erreur, & faire tout ce qui dépendra de moi, pour...

CHRISTOPHE.

Non, non, Monſieur, reſtez; il faut auparavant que vous me donniez ſatisfaction à moi-même. Parlez, Liſette; inſtruiſez Monſieur de la choſe. Je voudrois que vous fuſſiez pendue avec votre maudite tabatiere! Aviez vous intention de me faire paſſer pour un voleur ? N'eſt-ce pas vous qui me l'avez donnée?

LISETTE.

Sans doute; & je compte bien qu'elle vous reſtera.

LE VOYAGEUR.

Vous la lui avez donnée en effet? Mais cette tabatiere eſt à moi.

LISETTE.

A vous, Monſieur? Je ne le ſavois pas.

LE VOYAGEUR.

Vous l'aviez donc trouvée? Et ma négligence eſt la cauſe de tous ces troubles?.. Je vous ai fait tort, mon cher Chriſtophe, & je vous prie de me le pardonner. Je rougis de ma précipitation.

LISETTE, *à part.*

Je commence à voir clair, & je doute qu'il ſe ſoit trompé.

LE VOYAGEUR.

Allons, venez...

SCENE XXI.

LE BARON, LE VOYAGEUR, LISETTE, CHRISTOPHE.

Le Baron *arrive à la hâte.*

Lisette, remettez la tabatiere à Monſieur. Tout eſt découvert: il a tout avoué. N'as-tu pas honte, d'avoir reçu des préſens d'un homme comme celui-là? Eh bien? Où eſt la tabatiere?

Lisette.

Il y a long-temps qu'on l'a rendue à Monſieur. J'ai cru qu'il m'étoit permis de recevoir des préſens d'un homme dont vous recevez des ſervices. Je le connoiſſois auſſi peu que vous le connoiſſiez.

Christophe.

Ainſi mon préſent eſt au diable? Elle eſt partie comme elle eſt venue.

Le Baron.

Mon précieux ami, comment pour-

rois-je jamais m'acquitter envers vous? Vous venez de me tirer d'un ſecond danger auſſi grand que le premier. Je vous dois la vie. Sans vous, je n'aurois jamais découvert le malheur qui me menaçoit. Le Maire lui-même, que je regardois comme le plus honnête homme de mes domaines, étoit ſon infâme complice. Si vous étiez parti aujourd'hui...

LE VOYAGEUR.

Le ſecours que je vous ai donné hier, feroit peut-être devenu inutile. Je m'eſtime heureux que le Ciel ſe ſoit ſervi de moi pour faire cette découverte inattendue; & maintenant j'en ai autant de joie, que j'avois de crainte tout-à-l'heure de de m'être trompé.

LE BARON.

On ne ſait ce qu'on doit le plus admirer en vous, ou de votre humanité ou de votre généroſité. Ah, ſi ce que m'a dit Liſette étoit vrai!

SCENE XXII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

LISETTE.

Et pourquoi ne feroit-ce pas vrai?

LE BARON.

Viens, ma fille, viens, joins ta priere à la mienne. Obtiens de mon libérateur qu'il veuille accepter ta main & tous mes biens. Ma reconnoiſſance ne peut rien lui offrir de plus précieux que toi, qui m'es auſſi chere que lui. Ne vous étonnez pas de ma propoſition, Monſieur. Votre domeſtique nous a appris qui vous êtes. Ne m'enviez pas le plaiſir d'être reconnoiſſant envers vous. Mes biens égalent ma condition, & ma condition eſt égale à la vôtre. Vous ſerez à couvert ici des pourſuites de vos ennemis, & vous y vivrez avec des amis qui vous adoreront..... Vous ne me

répondez pas ? Comment dois-je interprêter votre ſilence ?

ANGÉLIQUE.

Ne ſoyez pas en peine de moi, Monſieur ; je vous promets que j'obéirai avec plaiſir à mon papa.

LE VOYAGEUR.

Votre généroſité me confond. La grandeur de la récompenſe que vous m'offrez, me fait ſentir combien le petit ſervice que je vous ai rendu, eſt au deſſous d'elle. Mais il faut vous tirer d'erreur : mon valet vous en a impoſé, & je. . .

LE BARON.

Plût à Dieu, que vous ne fuſſiez pas même ce qu'il dit que vous êtes! Plût au Ciel, que votre condition fût en effet au-deſſous de la mienne. La récompenſe que je vous offre en deviendroit plus digne de vous & de moi ; elle ſeroit le prix de la vertu.

LE VOYAGEUR.

La nobleſſe de vos procédés me pénetre d'attendriſſement & de reſpect. Si je

n'accepte pas vos offres, n'en accusez que la fatalité... Je suis...

LE BARON.

Marié?

LE VOYAGEUR.

Non.

LE BARON.

Eh bien...

LE VOYAGEUR.

Je suis Juif.

LE BARON.

Juste Ciel!

CHRISTOPHE.

Juif?

LISETTE.

Juif?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

LISETTE.

Chut, Mademoiselle, chut, je vous dirai tantôt ce que cela fait.

LE BARON.

Il est donc des cas où le Ciel même nous empêche d'être reconnoissant!

LE VOYAGEUR.

Vous l'avez assez été, puisque vous avez eu le désir de l'être.

LE BARON.

Je ferai donc au moins ce que le destin me permet de faire. Acceptez mon bien, j'aime mieux être pauvre & reconnoissant, que riche & ingrat.

LE VOYAGEUR.

Votre offre m'est inutile : le Dieu de mes peres m'a donné au delà de mes vœux. Je ne vous demande pour toute reconnoissance que de juger désormais mes semblables avec plus d'indulgence. Je ne me suis pas caché à vous comme ayant honte de ce que je suis. Non ; mais je vous voyois tant d'aversion pour les Juifs, que j'ai craint de m'exposer à perdre votre amitié en vous avouant que j'en étois un.

LE BARON.

Je rougis de mon injustice.

CHRISTOPHE.

Je reviens à peine de mon étonnement. Quoi, vous êtes Juif, & vous avez osé

prendre à votre ſervice un honnête Chrétien? C'eſt vous qui devriez me ſervir. Savez-vous, Monſieur, que vous avez fait, en ma perſonne, un outrage à toute la Chrétienté?

Le Voyageur.

J'aurois tort d'exiger de vous plus de raiſon que de vos ſemblables. Je ne vous rappellerai pas la ſituation déplorable d'où je vous ai tiré à Hambourg; je ne vous forcerai pas non plus de reſter plus long-temps avec moi; mais comme je ſuis aſſez content de vos ſervices, & que d'ailleurs j'ai eu tantôt le malheur de vous ſoupçonner injuſtement, je vous prie d'accepter ce qui occaſionna mon injuſtice, (*il lui donne la tabatiere*) Je vous deſtine encore une autre récompenſe plus conſidérable. Vous êtes le maître de me demander vos gages quand vous voudrez, & d'aller où bon vous ſemblera.

Christophe.

Non, ma foi, je ne vous quitterai pas. Il y a pourtant des Juifs qui ne ſont pas

Juifs. Vous êtes un homme respectable. Touchez-là, je demeure avec vous. Un Chrétien m'auroit donné des coups au lieu de tabatiere.

LE BARON.

Tout ce que je vois de vous me ravit. Venez m'aider à prendre des mesures pour enfermer les coupables. Sauvons-les en les mettant dans l'impuissance de faire du mal. Oh! que les Juifs seroient estimables si tous vous ressembloient!

LE VOYAGEUR.

Que tous les Chrétiens n'ont-ils vos qualités!

SCENE XXIII.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE.

AINSI, mon ami, vous m'aviez fait tantôt un mensonge?

CHRISTOPHE.

Oui, & cela pour deux raisons. Pre-

mierement, parce que je ne ſavois pas la vérité; en ſecond lieu, pour avoir la tabatiere.

LISETTE.

Si on examinoit la choſe de bien près, on vous reconnoîtroit peut-être pour Juif auſſi!

CHRISTOPHE.

Ce ſeroit être trop curieux pour une fille. Allons, partons.

(Il lui donne la main)

FIN.

3

LA FIDÉLITÉ ÉPROUVÉE,

PASTORALE.

De M. GÆRTNER.

LA

LA FIDÉLITÉ ÉPROUVÉE, PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

DORIS, PHILIS.

DORIS.

Je connois Myrtile, te dis-je, & je te réponds qu'il ne me veut rien.

PHILIS.

Et moi, je te réponds qu'il te veut quelque chose. Il veut te voir, soupirer & donner un libre cours à ses plaintes amoureuses.

DORIS.

Ainſi, j'ai donc raiſon de prétendre qu'il n'a rien à me dire?

PHILIS.

Tu en ſerois peut-être bien fâchée! Cette bouche, qui apprend aux échos à répéter ton nom...

DORIS.

Eh bien, cette bouche... je ne veux pas l'entendre. Laiſſe-moi aller, ma chere Philis; reſte ici, & s'il vient, dis-lui...

PHILIS.

Tu lui diras toi-même. Mais te voilà toute diſtraite, toute décontenancée.... Il me ſemble que Myrtile tarde bien long-temps, & que ſa timidité.... Va, ma chere Philis; tes yeux te trahiſſent malgré-toi; je lis ce qui ſe paſſe dans ton cœur. Lorſque tu feins de vouloir fuir, ils me diſent: ah mon amie, arrête-moi. Tu me fais pitié, mon enfant, & cependant tu me donnes envie de rire. La parole que tu as donnée, peut-elle te cauſer tant d'inquiétudes?

DORIS.

Tu crois donc que ce cœur que tes ſoupçons affligent, aime tout à la fois le berger & la diſſimulation? Penſes-tu que ſi Myrtile venoit à m'enlever ma liberté, il me feroit en même-tems oublier la ſincérité? Me crois-tu donc fauſſe?

PHILIS.

Je ne dis pas cela, mon enfant; mais ſouvent on aime avant de le ſavoir ſoi-même. Pourquoi as-tu donc promis à Myrtile, qu'il ne te chercheroit pas ici en vain?

DORIS.

Voilà pour la ſeconde fois que tu me chagrines par le même reproche! On hazarde bien ſouvent un mot ſans en prévoir les conſéquences. Tu ſais à quel point il m'obſede. J'étois hier ſur le ſoir aſſiſe auprès de mon troupeau; j'écoutois avec raviſſement les échos des Montagnes voiſines, qui répétoient les ſons enchanteurs du roſſignol: lorſque Myrtil, ſans que je m'en apperçuſſe, s'approcha de moi, me ſerra la main, & me dit: N'as tu pas aſſez

écouté cet oiſeau ? Ne conſentiras-tu pas à m'écouter auſſi ? Le tourment que j'endure .... Je l'interrompis bruſquement, & lui dis : Demain, pourvu que tu me laiſſes en repos à préſent. Je m'imaginois par-là l'éloigner de moi. Mais il s'obſtina à reſter, à me regarder, & quand je me levai pour le quitter, il me demanda avec ardeur, ſi je lui tiendrois ma parole. Impatientée, je lui répondis : oui ! Eſt-ce donc là un crime ? J'ai eu trop de précipitation, & voilà toute ma faute.

PHILIS.

Eh bien, pour ton repos, je te conſeillerois de reſter ici, par précipitation auſſi. Te voilà ſaiſie d'une peur bien ridicule ! Ne diroit-on pas, qu'au lieu de Myrtile il va venir ici une troupe de loups ? Suppoſons que ton berger ſoit heureux cette fois-ci, qu'il parvienne à toucher ton cœur...

DORIS.

A toucher mon cœur ?

PHILIS.

Que tu lui permettes même un baiser; ſuppoſons que ta fierté ſoit enfin obligée de céder : je te réponds que tu ſurvivras à ton malheur !

DORIS.

Je vois bien, ma chère Philis, que tu ne me connois pas encore. Eſt-il poſſible que tu regardes déjà Myrtile comme mon vainqueur? Mon cœur eſt-il donc ſi foible?

PHILIS.

Tu ſeras bientôt convaincue, que la tendreſſe, la conſtance amolliſſent les cœurs les plus durs. Le voilà qui vient.... Il plaît.... compte ſur ce que je te dis... adieu.

DORIS.

Ah non! demeure! ou bien je m'en vais avec toi.

SCENE II.

DORIS, PHILIS, MYRTILE.

MYRTILE.

AH Doris.... Mais quoi, Philis ici ! (*à Philis.*) Ma chere Philis, tu oublies de reconduire ton troupeau?...

PHILIS.

Déjà, Myrtile? Mais il n'eſt encore que midi. As-tu déjà reconduit le tien?

MYRTILE.

Non.

PHILIS.

Cours-y donc! Tu auras toujours aſſez de temps à donner à l'amour.

MYRTILE (*diſtrait*)

Le Soleil commence cependant à baiſſer... Mais, belle Doris, tu ne t'apperçois ſeulement pas que je ſuis ici. Tu ne te ſouviens donc pas, que je dois t'apprendre une chanſon ſur le retour du printemps?

Philis ne pourroit-elle pas s'absenter un moment?

PHILIS.

Un moment? C'est bien peu : je crois que tu ne trouverois pas une demi-journée trop longue avec Doris. . . . Permets-moi d'entendre ta chanson. Tu chantes si bien, que tu ne dois pas craindre un témoin de plus.

MYRTILE.

Tant que tu seras présente, je suis sûr que Doris ne m'écoutera pas. Je lis dans ses beaux yeux, qu'elle a de l'humeur. Elle garde le silence.

PHILIS.

Tu n'as qu'à lui faire quelques questions, tu la feras parler. Demande-lui, si elle veut que je m'en aille ; elle répondra certainement quelque chose. Elle attend peut-être, que tu chantes. Quoi, parce que tu vois une bergere auprès de la tienne, tu t'effrayes & tu es embarrassé? Va, mon pauvre Myrtile, ce n'est que

devant les meres qu'il faut craindre de parler d'amour. Allons, courage, parle.

MYRTILE.

Ma chere Doris !..

DORIS.

Si j'ai de l'humeur, tu sais bien pourquoi ? Cette bergere n'en est pas la cause ; & si tu veux m'obliger, tu partiras !

PHILIS.

Non, non, Myrtile, n'en sois pas la dupe.

DORIS.

Comme tu parles, Philis !

PHILIS.

Je parle comme on parle quand on ne se déguise pas. (*à Myrtile*) M'entends-tu ? Ne pars pas ! Tu soupires ? Tu seras donc toujours timide ? A quoi t'amuses-tu là ? A retourner ton chapeau ?

MYRTILE.

Mais tu vois bien qu'elle est fâchée contre moi ?

PHILIS.

Peu s'en faut que je ne trouve qu'elle a

raiſon. Je me fâcherois volontiers moi-même.

MYRTILE (*à Doris*)

Charmante Bergere, tu m'avois fait eſpérer de te voir aujourd'hui ici, mes vœux ſont remplis; mais celui de toucher ton cœur ne l'eſt pas! Ah ſi j'en ſavois les moyens, adorable enfant!..

DORIS.

Enfant! Nous n'en ſommes pas encore là: je te prie de te ſouvenir que je m'appelle Doris.

PHILIS.

Laiſſe-la dire, Myrtile, & continue. Courage, parle! Qu'elle t'interrompe, n'importe. Si tu parviens à l'irriter & à te quereller avec elle, tu me remercîras bientôt des conſeils que je t'aurai donnés.

DORIS.

Quoi, Philis, tu lui donne des conſeils qui peuvent me conduire à ma perte?

PHILIS.

A ta perte? Eh non. Ne vois-je pas bien, que tout ce que je lui dis eſt inutile,

O v

& que tu ne peux l'aimer ? Je te prie seulement de ne pas refuser cette légere consolation à son cœur ; écoute ses plaintes. C'est la moindre chose que nous devions à ceux que nous avons blessés. Cette générosité ne nous engage à rien, & ne nous empêche pas de rester froides & insensibles. Par ce manege innocent nous enhardissons un amant timide à nous exprimer sa tendresse, nous faisons ensuite semblant de nous en fâcher, mais nous nous en applaudissons au fond de notre ame.

DORIS.

Mettras-tu bientôt fin à tes plaisanteries ?

PHILIS.

Je viens de dire mon dernier mot : maintenant je vais écouter. Myrtile, continue.

MYRTILE.

Belle Doris, si tu veux te venger de la méchanceté de Philis, daigne m'écouter, comme tu me le promis hier. Ta propre gloire exige que tu tiennes ta

parole. Quel cruel plaisir as-tu de me voir toujours affligé? Tu me hais; & pourquoi? Parce que je t'aime tendrement. Est-ce ma faute, dis-moi, si je te trouve aimable? Pourquoi ne hais-tu pas aussi toute cette contrée? Tous les bergers s'empressent de te plaire & de te rendre hommage. Aucun ne peut t'en rendre un aussi pur que le mien ... (*Doris se tourne du côté de Philis.*) Tu ne m'écoutes pas?

DORIS.

Et que veux-tu que j'écoute?

MYRTILE.

D'où peut naître ton aversion pour moi? Depuis plus d'un an je t'adore; mais tu fuis constamment, tout ce que je souffre semble être un sujet de raillerie pour toi. Je ne pourrai donc jamais te fléchir? Il n'est pas possible que tu haïsses l'amour: non, non, tu ne hais que moi. Tu ne peux pas fuir l'amour: dans ce moment j'en vois briller le feu dans tes beaux yeux. L'indifférence avec laquelle tu me traites, ne fait qu'irriter ma tendresse, &

ne m'empêche pas de voir que tu es née pour aimer ; tes mépris, ton courroux même, tout me dit que le cœur de ma Doris eſt ſenſible. Ecoute la voix de l'amour. Tu évites, tu recules en vain de te rendre à ſes charmes ; ton propre cœur combat contre toi ; il faut tôt ou tard que tu aimes. (*Il lui prend la main.*) Ma chere Doris, ah ſi un cœur eſt digne du tien, c'eſt celui du tendre Myrtile. Je ne t'aime pas pour devenir plus riche ; je le ſuis au-delà de mes vœux, & je donnerois tout ce que je poſſede pour un de tes baiſers.

DORIS (*retire ſa main*)

Tu me fais mal, Myrtile !

PHILIS.

Embraſſe-le pour le punir.

DORIS.

Quoi, tu me perſécutes auſſi ? . . . . Myrtile, je ne ſais que répondre à tes plaintes, ni à tout ce que tu dis. Va, tâche de ne plus me parler d'amour, & je tâcherai à mon tour de te voir d'un meilleur œil.

MYRTILE.

C'est ce que je ne saurois te promettre : il ne m'est pas possible, quand je te vois, de ne pas te parler d'amour. Oui, Doris ! chaque instant ajoute à mon crime : car chaque instant ajoute à ma tendresse. Apprends, divine bergere, à te connoître toi-même ; apprends à connoître la nature & l'amour... Mais tu le connois déjà... il respire dans ton sein... sa loi éternelle... Tu rougis... Ah Doris !..

DORIS (*avec embarras*)

Finis, Myrtile.

MYRTILE.

Ta bouche m'ordonne de me taire, mais ton cœur le désavoue. Tu es trop belle pour n'être pas sensible. Parle, Doris... M'aimeras-tu ?

DORIS (*après quelques momens de silence, avec timidité*)

Non !

MYRTILE.

Tu continues donc de désespérer l'amant le plus fidele ?... C'en est fait, je

vais fuir cette contrée... (*hors de lui-même*) Dans le moment où elle me met au déſeſpoir, je l'adore encore... (*Doris s'en va ſans qu'il s'en apperçoive*) & je l'adorerai éternellement. Si elle s'obſtine à rejetter mes vœux, elle me plaindra peut-être au moins, lorſque la pâleur de la mort... O Ciel, elle eſt partie!

SCENE III.

MYRTILE, PHILIS.

PHILIS.

OUI, elle eſt partie.

MYRTILE.

Où eſt-elle allée?

PHILIS.

Je n'en ſais rien, mon pauvre Myrtile; mais tranquilliſe-toi, je te promets de lui parler en ta faveur.

MYRTILE.

Etoit-elle bien fâchée?

PHILIS.

Je ne me ſuis pas apperçue à ſon air, qu'elle fût fort en colere.

MYRTILE.

Il faut abſolument que je la voie encore, & que j'apprenne enfin de ſa bouche ce que je dois craindre ou eſpérer. (*Il s'en va par l'autre côté*)

SCENE IV.

DORIS, PHILIS.

DORIS.

JE m'étois cachée.

PHILIS.

Tu es bien cruelle, Doris, de déſeſpérer ainſi un berger qui t'aime ſi tendrement. As-tu l'intention de me perſuader que tu es incapable d'aimer ? Tu te trompes, mon enfant!

DORIS.

Moi? aimer?

PHILIS.

Oui, aimer! Va, va, je ſais comment notre cœur eſt fait. Lorſque nous combattons le plus vivement pour notre liberté, c'eſt pour enhardir l'ennemi qui recule ſa victoire & ſe trompe par timidité. Tu n'as qu'à interroger ton propre cœur, il t'éclairera là-deſſus mieux que moi. Nous aimons, avant de nous en appercevoir. Nous aimons, lorſque nous fuyons; nous aimons, lorſque nous menaçons: & quand nous prenons l'air d'indifférence, ſais-tu pourquoi nous le prenons?

DORIS.

Peut-être auſſi parce que nous aimons?

PHILIS.

Sans doute!

DORIS.

Tu aimes donc auſſi?

PHILIS.

Pourquoi pas? Un berger a plus de charmes à mes yeux que tous les troupeaux du monde. Au moins n'ai-je pas fait

ferment de ne pas aimer; ſouvent même je penſe que nous ſommes faites pour aimer.

DORIS.

Pour aimer? Philis!

PHILIS.

Oui, pour aimer! Crois-tu que la nature nous ait faites ſi aimables pour haïr ou pour être haïes? & que les bergers ne grandiſſent & n'acquierent de la ſenſibilité & des grâces que pour conduire leurs troupeaux?

DORIS.

Ignores-tu donc le bonheur qu'on goûte dans la liberté?

PHILIS.

C'eſt un bonheur bien à charge.

DORIS.

Ainſi, il ne faut avoir de la liberté que les apparences?

PHILIS.

Voilà à quoi elle pourroit tout au plus être bonne: mais il vaut encore mieux la perdre tout-à-fait. La beauté, cette fleur

ſi délicate & paſſagere, à quoi peut-elle nous ſervir, ſi aucun berger ne la voit? Crois-moi, mon enfant, un regard d'un amant nous fait mieux ſentir le prix de nos charmes, que tous les ruiſſeaux où nous allons contempler notre image. Ce que tu appelles liberté, c'eſt ce que j'appelle eſclavage : & je ſuis très-perſuadée, que nous ne ſommes libres en effet, que lorſque nous pouvons aimer ſans contrainte.

DORIS.

Tu es bien éloquente, quand il s'agit de défendre l'amour.

PHILIS.

Sans tendreſſe, tout eſt mort dans la nature; le printemps même eſt ſans agrémens. Nous le voyons avec indifférence parer les vallons de fleurs, quand nous ſommes obligées de les cueillir nous mêmes. Les concerts des roſſignols amoureux ont aſſés d'attraits, à la vérité, pour fixer un moment l'attention d'une ame indifférente : mais il n'appartient qu'à un

jeune cœur, embrâſé des feux de l'amour, d'en ſentir tous les charmes & le raviſſement. Nous n'applaudiſſons aux chants d'un berger, que quand nous en ſommes l'objet : alors nous trouvons tout ce qu'il dit, charmant, & nous y découvrons des beautés qui, peut-être, n'y ſont pas; nous mêlons tout bas notre voix à la ſienne, & s'il vient pour nous embraſſer... Tu ſecoues la tête? Oui, ma belle Doris; oui, tu aimes, & ce ſigne me le confirme. Ceſſe de te déguiſer. Un doux penchant fait tout à la fois notre gloire & notre félicité.

DORIS.

Laiſſe-moi avec ton amour, il n'eſt pas la moitié auſſi beau que tu le peins.

PHILIS.

Ton cœur, avoue-le moi, ne palpitoit-il pas aux tendres gémiſſemens de ton berger? Tu rougis?.. Penſes donc, que c'eſt Philis, que c'eſt ton amie qui te parle. N'eſt-il pas vrai que tu l'aimes? Tu te tais?...

DORIS.

Je n'en ſais rien.

PHILIS.

Tu n'en ſais rien? Allons, il faut donc finir mon badinage. Je vois bien que l'amour n'eſt pas fait pour toi. Il ne touche que les ames communes, comme la mienne : & puiſque Myrtile ſe donne des peines inutiles pour t'attendrir, je ne te cacherai pas plus long-temps que je ſuis épriſe de lui.

DORIS.

De Myrtile?

PHILIS.

Oui, de Myrtile. Pour ne pas te donner d'ombrage, je m'étois condamnée à ne l'aimer qu'en ſecret. Mais puiſque tu as la cruauté de le rebuter toujours, & que je vois clairement que tu ne peux l'aimer, rien ne m'oblige plus à cacher mes véritables ſentimens. Je vais le.... Tu pâlis? D'où naît ton effroi... Qu'as-tu?

DORIS.

Ah ! Philis, ta ruſe m'arrache mon ſecret. Mon cœur, hélas, n'eſt que trop ſenſible ! ... Myrtile ... je tremble en prononçant ſon nom, a ſu depuis long-temps vaincre mon indifférence. Tu dis que tu es épriſe de lui ? Quoique je ſache que ce n'eſt qu'une plaiſanterie de ta part, cette plaiſanterie m'inquiete. Tu peux m'enlever ſon cœur, ſi tu veux : mais je ne le perdrai qu'avec la plus vive douleur. Pardonne, ma chere Philis, ſi j'ai diſſimulé ſi long-temps. C'eſt encore avec une ſorte d'effort, que je t'avoue dans ce moment le penchant que j'ai pour Myrtile ; je l'aime depuis le jour que nous jouâmes aux gages chez toi avec lui. Mais, mon amie, ne lui en dis rien ; je n'oſerois plus lever les yeux ſur lui. Je t'ai fait confidence de ſon triomphe ; mais je veux qu'il l'ignore. Myrtile peut devenir inconſtant. En voilà aſſez, pour me faire craindre... Qui ſait ſi l'habitude de me voir ne le rendra pas indifférent avec le

temps?.. Au moins il ne connoîtra pas mes regrets, & je n'aurai pas à rougir.

PHILIS.

Tu mériterois que je t'abandonnasse à tes folles terreurs. Si je ne t'avois pas arraché la vérité par un artifice, tu te déguiserois encore. Mais tu aimes : je te pardonne. Rassure-toi, Doris; les beaux jours de ta vie vont commencer. Ne crains rien de ma part, & ne me soupçonne pas d'aimer Myrtile. Damétas a mon cœur, & je ne lui ferois pas infidélité pour tous les trésors de ces campagnes. Je lui suppose les mêmes sentimens, quoiqu'il soit éloigné de moi. Suis notre exemple, Doris! Pourquoi troubler ton repos par des craintes chimériques? Livre-toi à la tendresse que tu éprouves pour Myrtile; il est tendre, il est sincere, tu es belle; qu'as-tu à redouter?

DORIS.

Tu me flattes.... Mais cette beauté peut se flétrir....

PHILIS.

Alors ton cœur le charmera à la place de ta beauté... Il me vient une idée. Mettons la droiture de Myrtile à l'épreuve. Le moyen que j'imagine eſt excellent, & je m'en applaudis; tu l'approuveras auſſi. Si je... Mais que nous veut Lycidas?

SCENE V.

LYCIDAS, PHILIS, DORIS.

LYCIDAS.

Je me doutois bien que je vous trouverois enſemble. Eh bien! avez-vous aſſez ri à mes dépens?

PHILIS.

Aſſez ri à tes dépens?

LYCIDAS.

Oui; toi ſur-tout, tu t'es bien divertie, n'eſt-ce pas?

PHILIS.

Je ne ris jamais de ſi bon cœur que quand je te vois.

LYCIDAS.

Petite flatteuse ! Mais sais-tu que je suis sérieusement fâché? Pourquoi t'es-tu avisée de m'attacher aux tilleuls sous lesquels je m'étois endormi?.. Tu ris?.. Dans ce moment je rêvois de toi, je jurois de t'être fidele : & tu m'en as récompensé ainsi? En me levant, j'ai cassé le meilleur de mes rubans. Il faut que tu m'en dédommages par un baiser.

PHILIS.

Doucement, Lycidas, ce n'est pas moi qui t'ai joué ce tour, & j'en suis fâchée. Un esprit volage, un cœur insensible comme le tien, mériteroit une plus grande punition que celle dont tu te plains.

LYCIDAS.

Voici Myrtile ; il pourra te raconter comme on s'est moqué de moi.

DORIS.

Viens, Philis, allons-nous en.

SCENE

SCENE VI.

MYRTILE, LYCIDAS.

MYRTILE.

Elle fuit; ah, Lycidas, elle fuit!

LYCIDAS.

Laisse-la fuir. Ton amour est bien inquiet... Sais-tu, que Philis s'obstine à nier le tour qu'elle m'a fait?

MYRTILE.

Aussi n'y est-elle pour rien.

LYCIDAS.

Comment?

MYRTILE.

L'aventure qui fait tant rire, est une vengeance de Lalagé: tu sais qu'il est aisé de l'irriter...

LYCIDAS.

Ah! tu as raison. Je me rappelle de lui avoir dernierement dérobé un baiser, en faisant semblant d'avoir quelque chose à lui dire à l'oreille.

MYRTILE.

Doris paroiſſoit-elle fâchée?

LYCIDAS.

Vas tu commencer tes lamentations ! Je n'en ſais rien. Qu'eſt-ce qui te rend ſi triſte ?

MYRTILE.

Peut-on ne l'être pas, quand on aime Doris?

LYCIDAS.

Fort bien ! Ecoute, Myrtile ; ſi tu veux que je te voie avec plaiſir, commence par te corriger d'un très-grand ridicule.

MYRTILE.

D'un ridicule?

LYCIDAS.

Oui.

MYRTILE.

Parle-moi franchement ; ſi je peux me corriger....

LYCIDAS.

Sans doute, tu le peux... Tu es trop fidele.

MYRTILE.

Tu badines, Lycidas.

LYCIDAS.

Moi ? Point du tout. Fais comme moi. L'amour ne prend rien sûr mon enjoûment. J'aime toutes les bergeres, & je ne m'attache à aucune. Si Cloris fait la fâchée, si Iris refuse de me sourire, je ne me donne pas la peine d'approfondir les raisons de leur humeur. Je vais chercher Silvie, & si je ne la trouve pas, je cours à Daphné, & de celle-là à Sélinde. Tu vois, mon cher Myrtile, que mon cœur est tout paîtri de tendresse.

MYRTILE.

C'est ce que je ne t'accorde pas.

LYCIDAS.

Et pourquoi ?

MYRTILE.

Je ne peux t'en expliquer les raisons, mais je les sens bien. Quand on n'aime pas tendrement, on aime comme tu aimes. On voltige de belle en belle, sans aucun choix, sans aucune préférence.

On eſt toujours content de ſoi, on n'éprouve pas la crainte délicate, d'avoir déplu à l'objet aimé; on aime, mais on aime pour n'être pas oiſif...

LYCIDAS.

Et quand on aime tendrement?

MYRTILE.

On aime comme moi: on ſe fixe à un ſeul objet, & on cherche à mériter ſon cœur à force de ſoins & de conſtance. D'un de ſes regards dépend notre malheur ou notre félicité; la poſſeſſion de ſon cœur peut ſeule nous rendre heureux. On ſent plus qu'on ne peut exprimer... ce ſont de certains ſentimens..... en un mot, la tendreſſe eſt encore plus forte que l'amour...

LYCIDAS.

En vérité, me voilà bien inſtruit! Je comprends que c'eſt une belle choſe que la tendreſſe...

MYRTILE.

Tu railles: mais ſi jamais je parviens

à toucher le cœur de Doris, je pourrai bien me moquer de toi à mon tour.

LYCIDAS.

Ne vas-tu pas la chercher?

MYRTILE.

Hélas, elle me fuit, elle eſt fâchée contre moi!

LYCIDAS.

Et tu reſtes ici tranquille? A ta place...

MYRTILE.

Tu as raiſon. Je cours la chercher. Si elle ne veut pas m'aimer, il faut au moins qu'elle me pardonne.

(Il s'en va)

SCENE VII.

LYCIDAS, PHILIS.

LYCIDAS.

QUE les amans ſont ſots!

PHILIS.

Qu'as-tu fait de Myrtile?

LYCIDAS.

Myrtile? Il court les champs de ce côté-là, pour trouver Doris qui, dit-il, eſt fâchée contre lui.

PHILIS.

Il aura peine à la trouver; elle eſt bien loin. Elle eſt allée du côté de ces tilleuls où l'on abreuve les moutons. Cours après lui, & dis-lui que je veux lui parler.

LYCIDAS.

A lui? Et pourquoi pas à moi? Si tu voulois faire attention à ma conſtance, à ma fidélité...

PHILIS.

Tout cela n'eſt pas à mépriſer, j'en conviens: mais va vîte où je te dis. Je t'ai déjà vu tout mon ſoul.

LYCIDAS.

Dis-moi donc que tu me trouves aimable.

PHILIS.

Oui, pourvu que tu t'en ailles; & à condition aussi, que tu ne reviendras pas

LYCIDAS.

Tu ne veux pas même que je me tienne un peu aux écoutes?

PHILIS.

Non; si tu veux que je t'aime, tu nous laisseras seuls.

LYCIDAS.

J'y vais. Mais....

PHILIS.

Eh bien?

LYCIDAS.

Pour me venger, de-là j'irai faire la cour à Daphné.

PHILIS.

Tant que tu voudras; mais n'oublie pas Myrtile.

SCENE VIII.

DORIS, PHILIS.

DORIS.

Ou va Lycidas?

PHILIS.

Il va nous envoyer Myrtile. Viens, ma chere amie ; j'eſpere que l'entretien que je vais avoir avec lui, te fera au moins autant de plaiſir qu'à moi.

DORIS.

Et moi, je crains toujours que tu ne triomphes de ſon cœur. Sa conſtance réſiſteroit peut-être contre d'autres; mais le danger eſt trop ſéduiſant avec toi. Peu s'en faut que je ne me repente...

PHILIS.

Pour te récompenſer des choſes obligeantes que tu me dis, je te promets de ne pas l'épargner. Cependant, Doris, ſi

la victoire se déclare pour toi, voilà un furieux avantage que je te donne sur moi.

DORIS.

Va, j'ai plus de crainte que de confiance.

PHILIS.

Sois sans inquiétude. Si Myrtile étoit capable d'être infidele, je le haïrois.

DORIS.

Que je serai heureuse, si Myrtile résiste à tes charmes! Cependant... Paix, j'entends quelque chose; me cacherai-je?

PHILIS.

Oui, c'est lui. Va te cacher derriere ce buisson.

SCENE IX.

MYRTILE, PHILIS.

MYRTILE.

QUE me veux-tu, Philis?... Quoi, Doris n'eſt pas avec toi? Elle me fuit, ſans doute!

PHILIS.

Non, elle n'eſt pas ici: & d'ailleurs ce que j'ai à te dire ne demande point de témoins. Nous ſommes ſeuls, ces arbres ſont diſcrets... Tu ſais que je ne te haïs pas...

MYRTILE.

Mais où eſt-elle allée?

PHILIS.

Qui?

MYRTILE.

Doris.

PHILIS.

Laiſſe donc-là cette bergere, & écoute-

moi ! L'auſtérité de nos mœurs ne permet pas, il eſt vrai, à une bergere de parler d'amour la premiere ; mais celui qui nous réduit juſques-là...

MYRTILE.

Tu ne veux donc pas me le dire ?

PHILIS.

Quoi ?

MYRTILE.

Où eſt Doris.

PHILIS.

Ceſſe de me le demander davantage. Je ne le ſais pas. Laiſſe aller cette bergere orgueilleuſe. Elle ne cherche que les fontaines & le bord des ruiſſeaux, pour y admirer ſa beauté ; c'eſt le ſeul ſentiment qui l'occupe.

MYRTILE.

Je le lui pardonne ; à ſa place, & à la tienne, j'aurois peut-être la même complaiſance pour moi.

PHILIS.

Tu me trouves donc belle aussi? Cet aveu me fait plaisir. Pourquoi ne me l'avois-tu pas encore dit?

MYRTILE.

Oui, je te trouve belle... Mais dis-moi où est ma chere Doris?

PHILIS.

Est-il possible que tu sois toujours uniquement occupé de cette ingrate? Je vois bien, mon pauvre Myrtile, qu'il faut enfin te désiller les yeux.

MYRTILE.

Que veux-tu dire?

PHILIS.

Tu crois qu'elle rejette tes vœux parce qu'elle n'est pas capable d'aimer? Tu te trompes, mon enfant; elle aime.

MYRTILE.

Elle aime?

PHILIS.

Elle vient me prier elle-même de t'en prévenir. Modere ta douleur!

MYRTILE.

Comment le pourrois-je?.. Ah, Doris!.. Hélas, je m'en doutois!.. Quel eſt le mortel heureux qui m'a enlevé ſon cœur?

PHILIS.

Je crois... que c'eſt... Montan.

MYRTILE.

Ce berger dont la jeuneſſe eſt déjà flétrie? C'eſt lui qui a oſé prétendre au cœur de ma Doris?..

PHILIS.

Il eſt riche!

MYRTILE.

La richeſſe n'eſt pas capable de tenter Doris. Elle eſt au-deſſus du vil intérêt. Elle ne peut aimer que noblement, comme elle penſe, comme elle agit. Tu te trompes, Philis.

PHILIS.

Moi? Je me tromperois?..

MYRTILE.

Je craindrois bien plutôt qu'elle ne fût ſenſible pour Tyrcis; ce matin encore je l'ai vu parler à ce berger.

PHILIS.

Tu as raiſon ; c'eſt ſurement lui ! Mais tu peux te venger. Je connoîs une bergere que ta jeuneſſe & la douceur de ton caractere ont touchée; elle eſt ma parente, & j'ajouterai même qu'elle eſt belle.

MYRTILE.

Peux-tu avoir la cruauté de te railler ainſi de moi ?

PHILIS.

Non, mon cher Myrtile, je te parle ſérieuſement. Elle t'aime, tu peux m'en croire, elle m'en a fait la confidence ; & ſa tendreſſe eſt digne que tu y répondes. Elle eſt de mon âge; je ne ſaurois mieux t'en donner l'idée, qu'en te diſant qu'elle me reſſemble traits pour traits. Seras-tu cruel envers elle ? Sa bouche eſt vermeille, petite, & tout ce qu'elle dit, plait,

MYRTILE.

Mais ce n'eſt pas Doris !

PHILIS.

Elle poſſede les plus beaux pâturages de la contrée, & de nombreux troupeaux : en acceptant ſa main tu deviendras le plus riche de tous nos bergers. Tu ſembles douter de ce que je dis ? Elle te tiendra tout ce que je te promets de ſa part, & je m'engage à te rendre maître de ſa perſonne & de tout ſon bien.

MYRTILE.

Je n'en veux point.

PHILIS.

Elle eſt toujours gaie, toujours careſſante. Elle ne forme d'autres ſouhaits que de paſſer ſes jours avec toi. Elle regarde déjà comme le plus doux & le premier de ſes devoirs, celui de t'être fidelle, de n'aimer, de n'idolâtrer que toi. Pourrois-tu lui refuſer ton cœur ?

MYRTILE.

Ah ! ce n'eſt pas Doris.

PHILIS.

Eh bien, c'eſt ... moi-même. Seras-tu aſſez cruel, pour me déſeſpérer par un refus? Seroit-ce la récompenſe que tu réſervois à l'amour le plus tendre & le plus ſincere?

MYRTILE.

Ah, Philis!..

PHILIS.

Parle...

MYRTILE.

Si c'eſt toi...

PHILIS.

Eh bien, que dis-tu?

MYRTILE.

Que tout mon cœur... eſt à Doris.

PHILIS.

Inſenſible Myrtile, te fais-tu un plaiſir de mes tourmens?

MYRTILE.

Non, Philis ! Au contraire, je t'aime comme une amie eſtimable ; mais ſi tu exiges davantage...

PHILIS.

Oui, j'exige davantage. Quelqu'un qui m'eſtime comme ſon amie, ne me flatte pas beaucoup, mais je ne veux te tyranniſer en rien. Je conſens, que tu partages ton cœur entre Doris & moi. Vois ſi je ne ſuis pas équitable. Si tu t'obſtines encore à me dédaigner, ſi tu réſiſtes à ma tendreſſe, je jure...

MYRTILE.

Ne jure pas, Philis ! Songe à ce que tu me demandes ! Combien de temps pourroit durer un amour forcé ? Tout ce que tu me dis, ne ſert qu'à augmenter ma douleur. Tu n'es pas faite pour n'occuper que la ſeconde place dans un cœur. Rappelle ta raiſon & ta fierté...

PHILIS.

Oui, mais ce ſera pour me venger de toi. J'eſpere que bientôt je te haïrai.... Tu te ſouviendras de Philis... Adieu.

(*Elle fait ſemblant de s'en aller*)

MYRTILE.

Malheureux Myrtile, qui te conſolera!

SCENE X.

DORIS, MYRTILE, PHILIS.

DORIS.

MOI!

PHILIS (*après quelques inſtans*)

Es-tu muet, Myrtile?

MYRTILE.

Ah Doris!... Quels regards.... O Ciel, eſt-il poſſible? Doris, ma chere Doris me revoit ſans courroux? Suis-je près de mon bonheur?... Tu nous as entendus, ſans doute?.. Puis-je eſpérer?..

DORIS.

Tout!

MYRTILE.

Je ſuccombe ſous l'excès de ma félicité... Eſt-ce une illuſion?...

DORIS.

Non, mon cher Myrtile... non, tu ne te trompes pas... J'ai éprouvé ton cœur, il eſt digne de toute ma tendreſſe...

SCENE *derniere.*

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCIDAS.

LYCIDAS.

DAMÉTAS vient d'arriver.

PHILIS.

Damétas? Ah! je cours...

LYCIDAS.

Tu en ès donc bien épriſe... Ah Philis,

c'eſt moi que tu devrois aimer, puiſque tu ſais aimer avec tant de vivacité !

PHILIS.

Voilà un conſeil bien modeſte ! Malheureuſement il vient trop tard....... Va, Lycidas, qui nous aime toutes, ne mérite d'être aimé d'aucune. (*Elle part*)

MYRTILE *à Lycidas.*

Eh bien, moque-toi encore de ma conſtance. Sois témoin, Lycidas ... (*Il embraſſe Doris*)

LYCIDAS.

Courage, Doris !

DORIS.

Qu'as tu à dire ?

LYCIDAS.

Quoi, ne pas oppoſer la moindre réſiſtance ?

DORIS.

Tu auras ſouvent occaſion d'être témoin de la même docilité.

Fin du premier Tome.